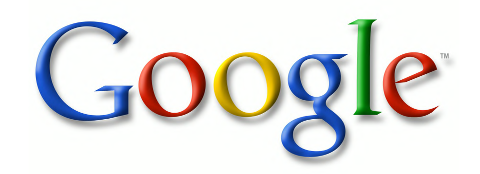





FLECTI
NON
FRANGI





ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE.



ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN;

Par l'Auteur de FAUBLAS.

TOME PREMIER.

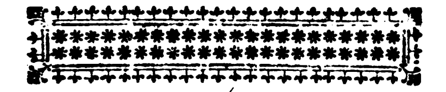
A PARIS,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré, vis à vis la Barriere des Sergens;

Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.





EMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

DOROTHÉE DE VARMONT A ÉMILIE DE VARMONT.

Du couvent de la Providence, ce 11 mai 1782.

PLEURE sur moi, ma chere Emilie; pleure sur nous, tu n'as plus de sœur! ta sœur ne tient plus au monde que



par ses regrets, par ses regrets qui dureront autant que sa vie.

C'est ce matin...... Dieu! il me semble qu'il y a déjà un siecle...... un siecle de douleurs...... Oui, ce matin même j'ai pris le voile: l'éternel sacrifice vient de se consommer.

Et ce n'est pas sans de cruelles intentions que le jour même où notre pere rendoit les derniers soupirs, sa veuve, qui ne mérite plus que je lui donne un autre nom, te faisoit arracher du couvent où nous pouvions du moins gémir ensemble, ma chere Emilie; il falloit nous séparer pour nous affoiblir: toutes deux réunies, nous serions demeurées trop fortes. Ce n'est pas que je m'aveugle au point de me persuader que tes conseils courageux m'auroient suffisamment protégée contre les emportemens de notre ennemie, & sur-tout contre moi-

même; contre moi qui, ne pouvant en aucune rencontre triompher ni de ma timidité ni de mon effroi, n'ai jamais vu la femme de mon pere que pour gémir ou frissonner devant elle. Va, je le sens bien, d'un mot, d'un regard, madame de Varmont eût toujours fait évanouir mes résolutions les plus fermes; tôt ou tard, malgré tes efforts, & sous tes yeux même, elle fût parvenue à traîner sa victime aux pieds des autels. Mais alors ma profonde infortune m'auroit offert un puissant motif de consolation: le jour de mon oppression seroit devenu celui de ta délivrance. Eh! comment la trop juste répugnance que t'inspire cette vie d'ennui, d'indolence & d'abandon, qu'ils ont appellée *la vie religieuse*, ne se seroit-elle pas tournée en une véritable haine, lorsque tu aurois été témoin du désespoir qui saisit



la misérable Dorothée, à l'heure où il fallut qu'elle s'immolât? Et si quelque jour ils étoient parvenus à te faire seulement essayer ces vêtemens sinistres, cet habit mortuaire, auxquels tu as vû ta sœur condamnée pendant un an; hélas, & pour toujours! s'ils y étoient parvenus, par quels moyens cependant m'auroient-ils jamais forcée à prononcer ces derniers vœux que malgré mon cœur ma bouche a murmurés, & que mes sourds gémissemens ne t'auroient peut-être pas permis d'entendre?

Elle étoit là, pourtant, cette femme qu'on dit être...... ta mere & la mienne? elle ne l'est point. Nous a-t-elle nourries? nous a-t-elle élevées? Sa haine au contraire n'a cessé de nous éloigner & de nous poursuivre. C'est pour son fils, seulement pour son fils, qu'elle a réservé son lait, ses soins,

ses tendresses........ dont je le crois digne.

Ma chere Emilie, crains ton frere ; à peine il a vingt ans, & déjà son cœur est sans pitié, ses yeux n'ont plus de larmes. Croirois-tu qu'il étoit à cette horrible fête ; il est venu recevoir le sacrifice d'une sœur ! il l'a reçu d'un air tranquille ! les voûtes du temple ont un moment retenti du bruit de mes sanglots ; j'ai vu des étrangers s'attendrir, ma mere elle-même a pâli : le jeune homme ne s'est point ému. Grand dieu, ses destins m'épouvantent ! quel avenir lui gardes-tu ? pour quels crimes est-il né ?

Que cette image de mes plus vives douleurs te soit toujours présente, ô ma chere Emilie : qu'elle entretienne constamment tes plus vives inquiétudes. Ne l'oublie pas, que le sort qui m'accable est celui qu'ils te pré-



parent. Je ſais bien que tu n'es pas autant que moi foible & craintive. Tu repouſſeras, je l'eſpere, leurs coupables ſollicitations, & leurs inhumaines prieres, & leurs odieuſes menaces ; mais c'eſt contre leurs artifices que j'ai cru néceſſaire de te prémunir. Je les juge capables d'eſſayer le plus lâche de tous. Emilie, s'ils te diſent, s'ils oſent te dire que Dorothée vit tranquille ou contente, montre-leur cette lettre baignée de mes pleurs & ſignée de mon ſang.

MADAME DE VARMONT A EMILIE DE VARMONT.

Paris, ce premier mai 1782.

VOTRE ſœur a pris, il y a quelques jours, le ſeul état qui convînt à ſa fortune & à ſes parens : vous ne

tarderez pas à suivre un si bon exemple.

J'en suis tellement persuadée que je viens de renvoyer tous vos maîtres. Je n'ai pas cru qu'une religieuse eût besoin de danse, ni de musique ; je ne pense pas qu'il lui soit plus nécessaire de posséder à fond la science des langues étrangeres ; & quant à votre langue naturelle, vous en savez plus qu'il n'en faut pour prononcer des vœux.

J'enverrai dans la matinée de demain chercher la plus grande partie de vos hardes. Votre pere se plaisoit à vous inspirer le goût du luxe & des idées de coquetterie dont il faut absolument vous défaire. D'ailleurs à quoi vous serviroit maintenant une aussi belle garde-robe ? Vous allez, dans huit jours au plus tard, porter l'habit de novice. Si par hasard c'étoit un



parti qui vous répugnât toujours, ce n'eſt pas moi qu'il faudroit accuſer de vous l'avoir fait prendre : vous ne devriez vos reproches qu'à la mémoire de M. de Varmont, dont les folles diſſipations ont tellement altéré la fortune, que ce qui m'en reſte ne ſuffira qu'à peine à l'avancement de mon cher fils, de cet intéreſſant jeune homme qui eſt l'unique conſolation de ſa mere, l'unique eſpérance de ſa maiſon. Cependant votre ſœur & vous ne ceſſiez d'affecter pour votre pere une eſpece d'idolatrie. Au reſte, pourquoi m'en étonnerois-je ? Il étoit tout ſimple que vous l'adoraſſiez, puiſqu'il faiſoit le tourment de ma vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mademoiſelle. Je vous connois raiſonneuſe, indocile, opiniâtre ; mais ſongez que le tyrannique pouvoir de votre

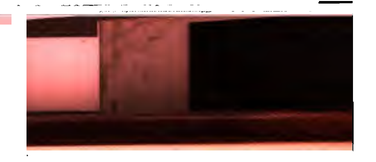
votre pere vient de finir avec lui, que maintenant je commande, & que je veux être obéie.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Du couvent de la Providence; Paris, ce 17 mai 1782.

VOILA, ma chere Dorothée, la lettre que ma mere m'a fait remettre au parloir, ce matin; je me hâte de te la faire passer, puisque mes deux dernieres te sont parvenues par la voie que tu m'as indiquée, & puisque ce moyen de correspondance te paroît sûr.

Les cruels ordres de ma mere ne m'ont point étonnée; mais je n'ai pu me défendre d'une grande surprise en reconnoissant la personne qui me les apportoit. C'étoit M. Bovile, ce



jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble, d'un maintien fier, celui que mon pere appelloit son éleve, celui qu'il nous amena quelquefois, celui dont il se plaisoit singulierement à raconter les exploits au retour de sa derniere campagne. Ah, lui ai-je dit, de quelle commission l'on vous a chargé, vous, monsieur, vous, l'ami de mon pere! Pensez-vous qu'aux derniers momens de sa vie il eût appris sans douleur qu'on se hâteroit d'ouvrir auprès de sa tombe celle de ses filles? je vous entends, m'a répondu M. Bovile, & avant tout je desirois vous entendre. Mademoiselle, rendez-moi la justice de croire qu'à la premiere nouvelle de la maladie de M. de Varmont je n'ai rien négligé pour qu'on me laissât partir de Brest où me retenoient les devoirs de ma place. Je suis arrivé

trop tard pour embrasser votre respectable pere, trop tard pour sauver votre sœur aînée, mais du moins assez tôt pour vous défendre.

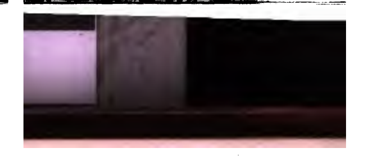
Ma chere Dorothée, il m'a quittée sans s'être expliqué davantage.

LA MÊME A LA MÊME.

19 mai 1782, 11 heures du matin.

ÉCOUTE, il est revenu ce matin; apprends l'étonnante déclaration qu'il m'a faite:

Je viens vous demander, mademoiselle, si vous aimez encore mieux vous marier que de vous faire religieuse, & si vous ne sentiriez pour ma personne aucun éloignement? C'est là tout ce que je puis attendre de vous; j'ai si rarement joui du bonheur de vous voir, & je vous suis si peu connu!



mais ce que je dis de moi par rapport à vous, Mademoiſelle, je dois le dire à peu près de vous par rapport à moi. Vous affirmer que je vous adore, ce ſeroit vous faire un menſonge que vous ne croiriez pas. La vérité eſt que tout ce que votre jeuneſſe & votre infortune doivent cauſer d'intérêt, je le reſſens. Sans doute vous êtes faite pour inſpirer un ſentiment plus vif ; il eſt vraiſemblable qu'un jour je l'éprouverai, néanmoins ce n'eſt pas une choſe à laquelle je puiſſe m'engager d'avance. Tant de femmes, peut être auſſi belles que vous, n'ont jamais fait de paſſions & n'en ont pas été moins heureuſes ! Tout ce que je puis donc vous promettre, ſi mes offres ne ſont point rejettées, c'eſt que telles épouſes qui ſe croient idolâtrées auront moins que vous à ſe féliciter des procédés de leurs maris ; c'eſt que ma

femme sera toujours, après ma patrie, l'objet de mes plus vives sollicitudes.

L'homme extraordinaire qui me parloit ainsi venoit de se lever; & moi, Dorothée, plongée dans un étonnement qui ne pouvoit se comparer qu'à mon embarras, je l'écoutois encore, lorsqu'il ne me parloit plus. Après quelques instans de silence il reprit:

Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous laisser que quelques heures pour délibérer; mais le temps presse, mon vaisseau m'attend, la guerre m'appelle. Réfléchissez jusqu'à ce soir; ce soir je viens chercher votre réponse; si elle est favorable, je cours aussi-tôt chez madame de Varmont que je détermine; demain je vous épouse, après-demain je pars.

Il m'avoit saluée, il s'en alloit, il est revenu.



Et n'allez pas renvoyer à la fin de la campagne l'exécution de mes projets. Mademoiselle, je ne vous le cache pas, le métier que je fais eſt périlleux. Croyez-moi : ne confiez pas aux hazards de ma vie le repos de la vôtre. Qui pourroit vous y décider ? La bienſéance ? Elle ſeroit déplacée ; elle eſt parfaitement inutile. Tranquilliſez-vous : jamais je ne ſerai tenté de penſer que vous étiez preſſée de vous marier ; mais je vous demanderai la permiſſion de croire que vous étiez preſſée d'être libre. Adieu, mademoiſelle, à ce ſoir.

Dorothée, ma chere Dorothée, conſeille-moi. Que faut-il que je lui réponde ? Il me ſemble que je ne devrois pas balancer ; pourtant j'ai beſoin d'être ſoutenue.

DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

19 mai, 2 heures après-midi.

EMILIE, si ma mémoire ne me trompe pas, mon pere lui a rendu quelques services, à ce M. Bovile; mais comme il s'acquitte aujourd'hui? Qu'y a-t-il d'honnête & de bon que tu ne doives attendre d'un homme capable de payer avec une générosité si délicate le prix des bienfaits? Accepte; Bovile mérite une grande récompense: qu'il obtienne Emilie. Accepte; ton bonheur adoucira mon infortune.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

19 Mai 1782, 7 heures du soir.

OUI, ce Bovile que vous avez tant aimé, ... pardonnez, Eléonore,

Emilie de Varmont ;

ici la premiere fois que j'ose vous
ffliger d'un souvenir qui ne vous sera
lus rappellé ; ce Bovile qui brûloit de
vous obtenir, & qui vous eût sans
doute obtenue, si jamais un pere ac-
cordoit sa fille à quiconque sait la
mieux mériter par l'amour le plus vif
à la fois & le plus respectueux ; ce
Bovile à qui son désespoir pensa coû-
ter la vie quand on vous jetta dans les
bras d'un autre ; ce Bovile que vos
ordres toujours respectés purent seuls,
après un tel malheur, déterminer à
vivre, mais qui avoit juré de vivre
célibataire, afin de pouvoir toujours,
sans distraction, adorer du moins votre
image ; ce Bovile va se marier.

Je crois vous avoir écrit hier que
ma prétendue est charmante : pourtant
vous devez mieux que personne con
cevoir que ce n'est pas là ce qui m
détermine. Je sais d'ailleurs, & quel

: ne peut-on pas vous dire, à vous,
nore, qu'aucune vérité ne peut
ndre si elle n'est honorable & flat-
? Je sais qu'il n'y a rien de plus
peur que la physionomie d'une
: fille ; je sais que la plus belle
ne est rarement la meilleure, &
celle-ci fût-elle la meilleure parmi
lus belles, je ne devrois pas en-
, sans quelque défiance de moi-
e, me marier dans un pays où
ens de l'hymen sont frappés d'une
olubilité vraiment effrayante. Je
ne dissimule pas non plus qu'il
oit au moins se connoître avant
rendre un engagement que la
seule peut rompre. Néanmoins
ne dit que je fais une chose loua-
en précipitant mon mariage avec
inconnue, qui est la fille de mon
aiteur, & que j'arrache au mau-



vais ſort qu'on lui prépare. Or, une choſe bonne en ſoi peut-elle jamais cauſer des regrets amers? Suppoſons qu'il ne ſoit pas impoſſible que cette femme ait un jour de mauvais procédés pour moi? Alors, pour me conſoler & me juſtifier, je n'aurai ſeulement qu'à me rappeller le ſouvenir des motifs qui, dans le temps, ne me laiſſerent la liberté ni du choix, ni de la réflexion. Quel bonheur, au contraire, quel bonheur pour tous deux, quelle ſource inépuiſable de jouiſſances, ſi je rencontre en elle les vertus que j'ai droit d'en attendre, ſi je trouve la plus douce récompenſe de mes imprudens ſacrifices dans leur objet même! Puis-je d'ailleurs, dans cette grande occaſion, m'abandonner à des conſidérations perſonnelles? Ai-je le droit de délibérer, quand il faut remplir un

devoir ? Et puis, seroit-ce donc pour la premiere fois que l'égoïsme auroit conseillé l'ingratitude ?

Eléonore, ni vous ni moi ne l'oublierons, qu'un préjugé ridicule & décourageant me condamnoit à languir dans l'obscurité d'un grade inférieur où je serois mort presque inutile à ma patrie. Un galant homme sut distinguer mon foible mérite, & ne s'informa pas de ma naissance. Ceux de mes officiers qui n'étoient que nobles voulurent empêcher que je ne devinsse leur égal. Il me fit leur supérieur; il m'éleva malgré les prejugés, il me soutint contre l'envie. Se rendoit-il donc aux lâches conseils de l'intérêt personnel, lorsqu'il s'attiroit pour moi l'inimitié de plusieurs hommes puissans & le blâme de son corps ? Le courage qui le portoit à ne point m'abandonner à mes ennemis est-il moins grand que ce-



lui qui me feroit épouser sa fille? Eléonore, c'étoit un homme supérieur à son siecle, ce M. de Varmont. Malgré les haines particulieres, notre marine va le regretter. C'est moi, sur-tout, c'est moi qui l'ai trop tôt perdu. Je lui dois ma fortune, mes talens & ma gloire. Je lui dois l'inespéré bonheur d'avoir, quoique jeune encore, rendu d'importans services à mon pays.

Je cours chercher la réponse d'Emilie.

LE MÊME A LA MÊME.

19 mai, 11 heures du soir.

SA réponse a été courte & simple: si vous connoissez quelques moyens de décider ma mere à me laisser vivre dans le monde, Monsieur, j'y vivrai pour ne m'occuper que de votre bonheur.

heur. Aussi tôt j'ai volé chez madame de Varmont; son fils étoit avec elle; aux premiers mots que j'ai dits, tous deux ont parus stupéfaits. Le jeune homme m'a demandé avec hauteur si j'étois noble; j'ai répondu : oui, les ennemis de l'état me connoissent & me craignent. La mere m'a protesté, d'un air dédaigneux, qu'il lui importeroit assez peu que le mari de sa fille ne fût qu'un roturier; mais ignorez-vous, Monsieur, a-t-elle ajouté, que je suis loin de vouloir dépouiller mon fils?... — Je ne demande rien pour la dot de sa sœur, Madame; & même, afin de vous tranquilliser tout à-fait sur ce point, je consens à reconnoître que vous m'avez donné pour mademoiselle votre fille, en avancement de succession, la somme de... — deux cent mille écus? s'est hâté d'interrompre le généreux frere. — Deux cent mille écus;



ſoit. Madame de Varmont a repris d'u air encore plus étonné qu'auparavant ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez i follement épris de cette petite Emilie — Je ne ſuis point follement épris mais je me rappelle que cette enfan n'étoit pas deſtinée à la ſolitude d cloître. Son pere.... — Son pere ! s'eſt elle écrié ; périſſe ſa mémoire & tou ce qui pourroit me la rappeller ! — Quoi ! des malédictions contre u époux ! Quel crime a pu les lui méri ter ? - Quel crime ? deux filles me ſon nées de lui. — Grands dieux !... Mai ne vous a-t-il pas auſſi donné ce fil qui vous eſt ſi cher ? — Mon fils.... Monſieur, de quel droit m'interrogez vous ? Prétendez-vous m'arracher me ſecrets ? Peut-être qu'un jour on pourr les ſavoir : juſques-là, j'entends qu'il ſoient reſpectés. — Je ne venois pa pour les pénétrer, je venois vous de

nder Emilie. — Non, qu'il en soit
celle-ci comme de l'autre. Qu'un
tacle éternel nous sépare : l'excel-
t jeune homme a cru devoir encore
rrompre sa mere. Madame, si
rtant M. Bovile reconnoît qu'il a
ı deux cent mille écus, je vois
le plus grand inconvénient de ce
iage s'évanouit. Fort bien, lui a-
le répliqué d'un air irrésolu, mais
vivroit dans le monde. Je serois
osée au tourment de la voir! mon
gnation étoit à son comble. Dieu
n garde! m'écriai-je. Jamais, ja-
s je ne vous exposerai à ce tour-
ıt-là. — Quelle assurance m'en
nerez-vous ? — Toutes celles qui
s pourront convenir. — Vous con-
iriez que votre femme vécut dans
terre étrangere ? — S'il le falloit
olument. Si vous l'exigiez. — Je
igerois. — Eh! bien, je vous donne



ma parole que votre malheureuſe fille quittera ſa ville natale après-demain, & ſa patrie ſous huit jours. — Pour n'y jamais revenir ? — J'ai trop bien entendu que telle eſt votre intention. —Qui me garantira l'effet de vos promeſſes ? — Un engagement par écrit, & une obligation de cent mille écus ſi j'y manque. — Qu'on aille avertir le notaire.

Pendant ce terrible entretien, le jeune homme baiſoit les mains de ſa mere ; l'homme de loi eſt arrivé, nous avons ſigné les deux actes.

Eléonore, vous devez me plaindre & m'applaudir : quand cette lettre vous parviendra, je ſerai marié.

MADAME D'ÉTIOLES A BOVILE.

Tours, le 24 mai 1782.

QUELLE femme assez insensible aux charmes des belles actions pourroit ne pas approuver la vôtre, généreux Bovile ? Dans un autre homme je l'aurois admirée ; elle ne m'a pas même étonnée puisqu'elle est de vous. Que je plains ce jeune Varmont ! Qu'il est déjà puni de sa haine pour l'intéressante émilie ! Comme il seroit vraiment heureux s'il n'avoit pas un cœur dénaturé ! Par combien de motifs absolument contraires tout autre frere à sa place se seroit applaudi de vous voir épouser sa sœur !

Quelle mere aussi, que cette madame de Varmont ! Heureusement la



nature n'en fait pas souvent de semblables.

Vous venez, Bovile, de me causer, sans le vouloir, un grand chagrin. Recevez ma confidence, car je ne veux vous cacher de mes peines que celles qu'il ne m'est pas permis de dire.

Ce jeune Varmont passe pour un mauvais sujet, je ne l'ignorois pas; mais j'étois loin de le croire aussi méprisable. Eh bien, l'aîné de mes freres est son ami. J'en suis inquiete. Murville a sans doute le cœur excellent; mais seroit-il le premier que des liaisons dangereuses auroient corrompu?

J'ai une grace à vous demander: Murville est dans la marine comme vous; il doit vous être facile de le rencontrer. Cherchez-le, faites connoissance avec lui. Dès que vous pourrez, par l'exemple de vos vertus, le

défendre contre les conseils de votre beau-frere, je serai tranquille.

Votre beau-frere !.... Déjà ! déjà vous êtes marié ? ...... Ah ! puisse cette union vous offrir le dédommagement.... Ah, soyez heureux autant que je suis.... contente de vous. Je pleure.... Bovile.... Bovile, c'est d'attendrissement.... c'est que vraiment je me sens pénétrée de l'estime.... adieu, soyez heureux.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE,

Brest, 28 mai 1782, 5 heures du soir.

O ! DIEU, Dieu tout puissant, qui lisez dans les cœurs, vous savez que nous n'avons pas mérité sa haine.

Dorothée, ma chere Dorothée, elle a voulu que je quittasse la France, que j'abandonnasse ma sœur, que



mon exil et notre séparation fussent éternels.

Je ne l'ai su que tout-à-l'heure, à ce moment critique où nous allions nous embarquer. Pressé de mes sollicitations devenues plus vives, mon mari n'a pu me cacher plus longtems cette.... cette horreur.

Vois cependant comme une imagination blessée s'environne de fantômes persécuteurs. Je venois de recevoir cette affreuse nouvelle ; plongée dans un accablement profond, je restois acoudée sur ma fenêtre & je pleurois. Un jeune homme arrêté dans la rue, en face de notre auberge, m'a regardée avec tant d'attention qu'il s'est un instant attiré la mienne. Dorothée, j'ai cru reconnoître mon frere, & j'ai failli m'évanouir. Mes yeux néanmoins se sont machinalement reportés sur l'objet

de mon épouvante. Il s'éloignoit, il me tournoit le dos ; cependant j'ai pu reconnoître mon erreur à des signes certains : mon frere a les cheveux d'un blond très-foncé ; ce jeune homme est tout-à-fait brun.

Encore quelques minutes & nous partons, Je vais monter un des vaisseaux de la flotte marchande que doit escorter l'escadre dont Bovile commande une frégate. Bovile n'a pas voulu m'exposer avec lui sur un vaisseau fait pour combattre. Au reste, il compte me laisser à la Martinique où il possede quelques établissemens ; c'est-là qu'il doit chaque année passer plusieurs mois avec moi ; il m'y consacrera tous les instans qui ne seront pas absolument nécessaires à l'exercice de sa place. Le ciel, qui prend pitié des malheureux, me devoit le dédommagement de mes pre-



mieres infortunes ; il me l'a donné, il m'a donné le plus eſtimable des hommes, le plus vertueux des époux. Mais à toi, ma chere Dorothée, que te reſte-t-il ? Te voilà ſeule, abſolument ſeule ; tu n'avois plus qu'une ſœur, elle t'eſt ravie : il eſt donc vrai que, le jour de mon mariage, je t'embraſſois pour la derniere fois.

On m'apporte une lettre ! elle eſt de toi, voyons.

DOROTHÉE A EMILIE.

Paris, le 25 mai, 1782.

AVANT-HIER, ma chere Emilie, quelques heures après nos adieux et ton départ, le fils de madame de Varmont.... Oui, déſormais elle ne s'appelle pour moi que madame de Varmont ; ſon fils doit ſe nommer

comme elle, comme elle son fils ne m'est plus rien : je n'ai plus ni mere, ni frere ; je reporterai toute ma tendresse sur ma sœur, qui la mérite autant qu'ils en sont indignes.... M. de Varmont donc, M. de Varmont a osé me faire une visite. Avant que ma bouche se fût ouverte pour lui reprocher sa dureté, son avarice, cette soif des richesses à laquelle il avoit souffert, ou plutôt desiré qu'on m'immolât avant que j'eusse eu le temps de prononcer un mot, il m'a dit : vous n'accuserez plus mon ambition, voilà votre sœur bien mariée, j'espere ? Ma fortune est diminuée de plus de moitié. C'est pourtant moi qui ai déterminé madame de Varmont à donner à cette petite Emilie une dot de six cent mille livres !

Tu venois de m'apprendre à quelle condition le généreux Bovile t'avoit



obtenue. Tu ne m'avois pas caché ce que lui-même s'étoit vu contraint de t'avouer au moment des fiançailles; qu'il avoit reconnu le paiement d'une somme qu'on ne lui avoit point comptée. Juge quel effet a produit sur moi la confidence de ce Varmont. Inquiete de savoir s'il étoit imperturbable dans le mensonge, & s'il pourroit froidement soutenir le poids d'un éloge non mérité, j'ai loué son désintéressement, j'ai vanté sa justice. Emilie, je t'assure qu'il m'a long-temps écoutée avec cette tranquille sérénité de l'innocence, avec cette fierté modeste de la vertu que j'avois, quelques heures auparavant, remarquées dans ton époux, & qui me paroissoient ne pouvoir jamais accompagner que les hommes accoutumés aux belles actions. Mais apprends, car il faut que je t'avertisse à quel point tu dois, en toute rencontre,

contre, te défier du seul, mais du plus lâche ennemi que tu puisses avoir; apprends de quelle réflexion il a fini par payer mes louanges. Sans doute, a-t-il dit, en se promenant à grands pas, d'un air très-content de lui-même, on ne donne point sans quelque peine une aussi belle somme; mais pourquoi ne me reviendroit-elle pas quelque jour? Votre sœur est d'une complexion délicate; et si elle meurt sans enfans, ce Bovile a des biens qui me répondront de la dot.

A ce dernier trait j'ai frémi. Mon indignation se seroit exhalée en injures, & je me suis retirée en lui lançant un regard qu'il a dû comprendre.

Tout-à-l'heure un domestique de madame de Varmont m'est venu demander si je n'avois pas vu le fils de sa maitresse dans la journée d'avant hier. Il paroît qu'il est sorti de Paris aussi-tôt



après m'avoir quittée. On ſait ſeulement qu'il a pris des chevaux de poſte, & qu'il n'a emmené qu'un domeſtique, cet inſolent *Lafleur* qu'il a fait ſon confident & ſon ami. Madame de Varmont, que ſon fils a pourtant accoutumée à de pareilles abſences, paroît beaucoup s'inquiéter de celle-ci : c'eſt apparemment parce que cette fois il l'a quittée ſans même lui avoir fait ſes adieux. Moi auſſi, ma chere Emilie, je m'étonne d'une précipitation ſi grande & de tant de myſtere. S'il n'avoit été queſtion que de ces parties de plaiſir où il lui eſt arrivé quelquefois de paſſer des ſemaines entieres, & dont mon pere nous paroiſſoit ſi mécontent, ne l'eût-il pas dit à ſa mere qu'il a toujours honorée de ſes confidences ? Quels ſont donc ſes deſſeins ? Ou court-il ? Eh ! que m'importe ? que m'importe, pourvu qu'il ſoit allé ſi

loin qu'il ne puisse jamais venir nous effrayer, ni toi ni moi, de son odieuse présence?

Emilie a Dorothée.

Brest, le 28 mai, 6 heures du soir.

Qu'ai-je lu? tu viens de redoubler l'inquiétude, l'effroi dont j'étois agitée. Seroit-ce en effet Varmont que tout-à-l'heure?.... Ciel! quel tourment de craindre ceux qu'on voudroit aimer! Seroit ce Varmont? On m'a dit plusieurs fois qu'il étoit possible de se teindre les cheveux. Eh! quand ce seroit lui, sans doute il ne vient pas ici pour moi. Que me voudroit-il? Que pourroit-il encore exiger de sa sœur prête à s'exiler pour toujours? Quel plus grand sacrifice?... Je ne sais, mais je tremble, mais je ne me sentirai



tranquille qu'à l'inſtant où je ſerai ſur ce vaiſſeau... Quoi! ſur ce vaiſſeau qui va mettre l'immenſité des mers être Emilie & ſa ſœur abandonnée! Ah! Dorothée, pardonne, pardonne aux noirs preſſentimens dont je ſuis obſédée.

Cruel Varmont! Il eſpere ma mort; il la deſire peut-être! Il la deſire pour dépouiller Bovile par une inſigne fripponnerie! J'en préviendrai mon époux, je le dois... Dorothée! ma chere Dorothée! le vent s'éleve, les capitaines preſſent le départ... Adieu! ... Adieu.

De Murville a Varmont.

Chateaulin, ce 29 mai, 7 heures du ſoir.

Je vous trouve plaiſant, M. de Varmont. Depuis quand venez-vous dans une ville où vous ſavez que je ſuis,

sans m'y faire une visite? & depuis quand vos cheveux que j'ai vus d'un très-beau rouge, ne vous en déplaise, sont-ils devenus d'un noir à faire mal au cœur? Malgré le sot déguisement je vous ai reconnu, seigneur *Jupiter*; & demandez à votre *Mercure*, monsieur Lafleur : demandez-lui si je me connois en physionomie. Il a voulu mentir, biaiser, me soutenir que ce n'étoit ni vous ni lui; une canne levée l'a forcé de convenir qu'il étoit Sosie, & qu'en effet vous étiez dans Brest, faisant l'Amphitrion. J'espere, mon cher ami, qu'incessamment vous me nommerez l'heureux objet de vos métamorphoses.

Au demeurant, ton coquin de valet a fini par me faire sa dupe. Il m'a donné une fausse adresse : hier au soir je t'ai cherché par-tout; mais monsieur n'étoit nulle part! & ce matin, dès



l'aurore, rappellé chez moi par de pressantes affaires, j'ai quitté Brest, en souhaitant à mon déloyal ami tous les mauvais succès du monde.

Es-tu surpris de ce que je ne suis ce soir qu'à Châteaulin ? C'est que moi aussi je suis né pour les bonnes fortunes. A la pointe du jour j'ai fait, entre Brest & Doulas, une trouvaille : une jeune personne sur le grand chemin. Tu vas demander ce qu'elle faisoit là. Mon ami, elle s'acheminoit tout doucement vers l'autre monde ; si mon postillon n'y avoit pris garde, il l'aidoit merveilleusement à finir sa route : il lui passoit sur le corps. Je ne m'en serois pas consolé. Imagine-toi qu'évanouie, mourante, les mains en sang, le visage déchiré, elle avoit encore mille charmes. Il faut que cette enfant-là soit quatre fois belle.

Cependant qui l'avoit mise où je l'ai trouvée ? quelque bête féroce ! car il seroit impossible que tant de beauté n'eût pas désarmé le plus barbare des hommes. A qui appartient-elle ? Je n'en sais rien encore : elle ne peut pas parler. Ce qui m'inquiète, sur-tout, c'est d'apprendre si elle est femme ou fille. Au reste, qu'elle se rétablisse promptement, & promptement j'éclaircirai ce point, sans l'embarrasser de mes questions. En pareil cas, je préfere les recherches, & je crois davantage à leurs résultats : j'aime à voir par moi-même.

En attendant cet heureux moment, & pour le préparer, j'ai fait mettre la belle éclopée dans ma chaise de poste. Des relais m'attendoient, pour cause, au-delà de *Doulas* : d'ailleurs, il ne se seroit pas trouvé de médecin dans ce misérable bourg. Nous avons



pouſſé juſqu'à Châteaulin. C'eſt là, c'eſt près du lit de la malade que je t'écris. Elle ne va gueres mieux.

Je puis déjà t'apprendre un incident très-ſingulier : en t'écrivant, je viens de prononcer ton nom, elle l'a répété. Charmé d'entendre les premiers mots qu'elle eût dits, je me ſuis précipité vers ſon lit. Elle a ſemblé recueillir toutes ſes forces, pour me regarder ; mais d'un regard plein d'inquiétude. Varmont! m'a-t-elle dit, vous le connoiſſez? j'ai répondu : je ſuis ſon intime ami. Soudain elle s'eſt rejettée de l'autre côté du lit, comme ſi elle avoit eu peur de moi. Le connoîtriez-vous auſſi, Varmont? ai-je repris. Mais la pauvre enfant n'y étoit plus. Malgré l'évanouiſſement où elle eſt retombée, le médecin, qui n'a trouvé ſur elle aucune bleſſure dangereuſe, compte la tirer d'affaire ſous quelques jours. Et

moi j'ai pris mon parti, je reste ici, je l'attends, je l'emmene convalescente, elle en vaut bien la peine.

A propos, il y a eu du vacarme cette nuit au port de Brest. D'infames coquins ont tenté de brûler l'escadre & le convoi prêts à sortir. On assure que déjà *la Pallas* étoit en feu, mais les soins du capitaine l'ont sauvée. C'est un prodige de vigilance & d'activité, ce Bovile : je ne l'aime pas, mais je l'estime ; il faut malgré moi que je lui rende justice. Il seroit trop heureux que tous ses ennemis me ressemblassent. Il en a beaucoup & de très-implacables. Je t'avoue que j'ai laissé les capitaines de l'escadre dans une disposition d'esprit qui ne présage rien de bon pour lui. Je parierois cent contre un qu'il ne va pas faire une campagne heureuse. Aussi de quoi diable s'avisoit ton pere d'aller prendre un sujet dans la



marine marchande, pour l'incorporer parmi nous, le faire paſſer ſur le corps de chacun & le maintenir capitaine, malgré vents & marée? c'eſt tôt ou tard vouloir noyer un homme que de le ſervir ainſi.

Ah! j'oubliois! on m'a dit qu'un navire de la flotte marchande avoit ſauté. Bon! il y a de l'exagération. Au reſte, j'avois affaire, je ſuis parti ſans aller au port m'informer des détails. La *Pallas* alloit bien, le reſte de l'eſcadre n'avoit pas ſouffert: voilà l'important: ce navire ſauté, c'eſt un marchand! les affaires de commerce ne me regardent pas.

Adieu, je vais tâter le pouls de la malade: ſi elle n'avoit pas le tranſport quand elle a répété ton nom, ſi vraiment elle eſt de ta connoiſſance, je te le marquerai. Tu me diras quelle femme c'eſt, de quelle

maniere il faut que je l'attaque, & ce que je dois espérer. Mais sois tranquille. Quand tu me répondras, j'espere que je n'espérerai plus rien. Je n'aime pas les sieges, moi, je ne me plais que dans les assauts.

Puisque tu es si discrettement caché dans Brest, je ne t'y enverrai pas cette lettre, je te l'adresse tout bonnement à Paris.

MURVILLE A VARMONT.

Chateaulin, ce 30 Mai 1782.

JE crois qu'elle te connoît; mais je ne crois pas qu'elle t'aime: tu lui auras fait quelque méchant tour.

Elle a passé la nuit dans un abattement presque continuel. Ceux qui la veilloient n'ont rien compris aux discours sans suite qu'elle murmuroit



d'une voix très-foible. Seulement quelquefois, dans les courts instans où la fievre plus ardente ranimoit ses forces, on l'a entendu crier au feu, & tout d'un coup, par une contradiction frappante, se plaindre d'un scélérat qui l'assassinoit, disoit-elle, & la jettoit dans l'eau.

Qu'un jeune audacieux l'ait voulu brûler, je le conçois ; je conçois de quelle flamme ; & pourvu qu'il n'ait pas réussi, je le lui pardonne. Mais l'assassiner ! la noyer ! détruire ce chef-d'œuvre des cieux & lui donner les flots pour sépulture ! S'il se trouve dans l'Univers un seul homme capable d'en avoir conçu l'affreuse pensée, elle a raison de l'appeler un scélérat. Et jusqu'au jour où l'existence d'un pareil monstre me sera prouvée, je veux, pour l'honneur du genre humain, la soutenir impossible.

Est-ce

Est-ce que tu connoîtrois des *roués* de cette espèce, toi, Varmont, dont elle ne peut entendre prononcer le nom sans frémir ? La chose ne paroît pas même vraisemblable. Ce qui l'est, c'est que tu auras innocemment conspiré contre ce qu'elle appelle, sans doute comme toutes les filles, son honneur. Cependant, tu n'es pas fort dans l'art de plaire ! On aura durement repoussé tes maladroites propositions ; alors mon pauvre ami se sera hâté d'appeller à son aide ce principe que je lui connois, & qui me semble un peu brutal, entre nous soit dit : où la douceur ne peut rien il est permis d'employer la force. La jeune personne effrayée, ne trouvant plus de portes ouvertes, se sera sauvée par la fenêtre. Si par malheur, sur cette grande route, à la pointe du jour, il lui est arrivé quelque au-



tre accident, elle m'en fera la confidence ; car ces flammes qui l'environnent, ces flots qui la pourſuivent, ce tigre qui la frappe, tout cela eſt l'ouvrage de ſa fievre. On ſait combien le moral broye de noir quand le phyſique ſouffre.

Ce matin elle ouvroit les yeux & reprenoit connoiſſance quand je ſuis rentré dans ſa chambre. Elle m'a demandé où nous étions. — A Chateaulin, Mademoiſelle. J'ai dit Mademoiſelle, parcequ'il eſt doux de ſe perſuader ce que l'on deſire, & je la deſire demoiſelle. — Qu'on me remene à Breſt ! s'eſt-elle écriée. — Impoſſible ! le tranſport eſt impoſſible. — Duſſé-je y périr, je veux rejoindre l'eſcadre. — L'eſcadre eſt partie. — Partie ! elle a pouſſé un cri de douleur, & ſes beaux yeux ſe ſont refermés.

Ce soir elle m'a redemandé où elle étoit ? — A Chateaulin, Mademoiselle. Mais, Monsieur, qui êtes-vous ? — Je suis Murville. — Comme un écho qui ne rend que les dernieres syllabes & les multiplie, elle a dit plusieurs fois : ville ! ville! elle a recueilli ses forces, s'est à moitié soulevée, & s'appuyant sur son bras elle m'a présenté sa figure adorable. Ses yeux se sont fixés sur moi, d'un air, d'un air dont toutes mes entrailles se sont émues ; & dans ses regards il n'y avoit pas comme hier de l'effroi, de l'inquiétude : c'étoit de l'intérêt & de la joie. Ville ? ville ? a-t-elle dit encore avec un accent plein de charme : je n'ai entendu que la fin, répétez. — Murville, Mademoiselle. Apparemment fatiguée d'un premier effort, elle n'a pu soutenir plus long-temps l'extrême attention qu'elle me don-



noit : je l'ai vue ſoudain retomber, pour s'évanouir encore.

Peut-être eſt il plus naturel de penſer que la charmante créature a quelque attachement, je ne ſaurois deviner de quelle eſpece, mais enfin c'eſt de l'attachement pour un heureux mortel dont le nom rime avec le mien. Si cela peut être, tant mieux. C'eſt déjà une conformité très-heureuſe ; j'en accepte l'augure.

Votre nom, mon cher ami, ne ſonne pas ſi agréablement à ſon oreille ; vous en allez juger vous-même.

Tout-à-l'heure elle pleuroit en diſant : l'eſcadre eſt partie ? — Oui, mademoiſelle. — Quoi ! tous les vaiſſeaux & tous les capitaines ? — Tous. — Je n'ai donc plus qu'à mourir ? Me voilà ſans appui, ſans ſecours. Et dans quelles mains je ſuis tombée ! — Dans les mains d'un galant homme qui

ne vous fera, je vous le jure, aucun mal. — Aucun mal ? a t-elle répété : me serois-je trompée ? Ne m'avez vous pas nommé quelqu'un ?...—Moi, Murville. — Et encore un autre... — Un autre ? — Ah ! s'il étoit possible que je l'eusse rêvé dans mon affreux délire ! ... Monsieur, vous ne m'auriez pas dit que vous êtes l'intime ? .. — De Varmont ? sans doute, mademoiselle, je vous l'ai dit.

Mon cher ami, j'en suis désolé pour vous ; mais il faut vous en avertir : voilà la seconde fois qu'elle s'évanouit en vous entendant nommer.

De Murville a Varmont.

Chateaulin, ce 31 Mai.

Elle ne t'aime pas, elle ne t'aime pas du tout. Ecoute la conversation que nous avons eue ensemble.



Que vous ai-je fait ? m'a-t-elle dit. J'ai cru qu'elle avoit le tranſport, je n'ai pas répondu. Elle a repris : que vous ai je fait qui m'ait attiré votre haine, M. de Murville ? Ceci s'adreſſoit bien à moi : vous ne m'avez rien fait, Mademoiſelle, & je ſuis loin de vous haïr. — Pourquoi donc vous réuniſſez-vous aux cruels qui me perſécutent ? — Je ne me réunis pas, je ſuis ſeul. — Comment ? vous ne ſerviriez les deſſeins de perſonne ? — Non, en vérité, je ne travaille que pour moi. — Qui m'a remiſe en votre pouvoir ? — Le haſard. Vous étiez mourante ſur ce grand chemin. Je vous ai recueillie, je vous ai prodigué mes ſoins. — Par quels motifs ? — Votre état m'a touché ; j'ai été charmé de votre beauté. — Quoi ! vous n'auriez pas l'intention de me livrer à ... celui dont vous êtes l'ami ?

Remarquez en passant, mon cher, que c'étoit apparemment pour s'épargner la douleur de prononcer votre nom qu'elle se servoit d'une périphrase.

Je ne vous livrerois point au plus puissant roi de la terre, ai-je répliqué; croyez que je serois trop heureux si vous me permettiez de vous garder pour moi.— Et vous me défendrez contre lui?—Contre le monde entier.—En prenez-vous l'engagement?— Je vous en donne ma parole d'honneur.

D'abord elle a paru soulagée d'un pesant fardeau; puis avec un mouvement d'inquiétude, elle a dit : puis-je compter sur la parole d'un homme qui est son ami. — Vraiment, Mademoiselle, je ne suis pas un excellent sujet; mais je vaux mieux que lui. — Ah! peut-on valoir moins!

Ces deux dernieres réflexions sur-



tout montrent qu'elle ne t'eſtime guère : preuve qu'elle te connoît bien : voilà pour ce qui te concerne.

Moi, cependant, j'ai de nouveau juré que je la protégerois contre tous. Les aſſurances de mon dévouement l'ont enfin tellement calmée, qu'après quelques heures le médecin l'a trouvée ſenſiblement mieux. La fievre étoit beaucoup diminuée ; on ne la voyoit plus dans ces anxiétés continuelles, dans ces angoiſſes prolongées qui faiſoient trembler pour ſa vie ; néanmoins le corps ſouffroit toujours, & l'imagination paroiſſoit encore travaillée de quelque douleur bien vive. On pleuroit beaucoup le départ de l'eſcadre : quelquefois même on gémiſſoit.

Tiens, Varmont, tu ne dois plus avoir de prétention ſur elle, car elle te déteſte cordialement ; ou que le diable m'emporte ! Dis-moi donc,

toute petite vanité d'amour-propre à part, dis-moi si tu n'avois pas sur cette escadre un rival préféré.

Au reste, un mot; & quel mot? Qui eût pu prévoir un aussi grand accident? Un seul mot vient de la replonger dans son état si triste. Vous parlez sans cesse de Brest, lui ai-je dit, y avez-vous votre famille? — Ah! s'est-elle écriée douloureusement, je n'en ai plus de famille. — Cette escadre, est-ce votre pere qu'elle emmene — Mon pere? hélas! je l'ai trop tôt perdu. — Votre mere? votre frere? — Mon frere! mon frere! a-t-elle aussitôt répété deux fois d'un son de voix sourd, déchirant, terrible. Soudain son visage s'est entierement renversé; & par un mouvement qui m'a paru convulsif, elle a jetté ses bras en avant & sa tête en arriere. En même-temps j'ai vu des flots de sueur froide couler



sur son front devenu plus pâle : j'ai cru qu'elle alloit mourir.

Varmont, il est clair que dans le nombre de ceux qu'elle appelle ses persécuteurs tu n'es pas celui qu'elle déteste le plus : il est clair qu'elle a un frere qu'elle abhorre ; & tout ceci commence à m'inquiéter.

DE MURVILLE A VARMONT.

Langei, près Saumur, ce 7 juin 1782.

Ton silence m'étonne : tu devrois être bien content de moi. Je t'ai, pendant trois jours consécutifs, écrit régulierement courier par courier ; quand j'ai quitté mes hôtes, je leur ai cent fois recommandé de me faire passer exactement & sans retard les lettres qui m'arriveroient de Paris chez eux. Cependant je ne reçois pas de tes

nouvelles. Avant d'examiner ce qui me prive des inſtructions que tu me devois, je veux bien t'honorer encore de quelques confidences.

Commence par prendre la peine de relire mes anciennes dépêches : enſuite celle-ci t'apprendra qu'une partie de mes conjectures s'eſt vérifiée ; mais que l'autre n'avoit pas le ſens commun.

Ce frere terrible qui m'épouvantoit, c'eſt lui qui s'en va ſur l'eſcadre tant de fois rappellée ; c'eſt lui qu'elle pleure, c'eſt lui qu'elle chérit! ainſi tu n'avois pas de rival ſur la flotte ; il paroît que la pauvre enfant n'a jamais eu d'autre adorateur que toi. C'eſt un malheur pour elle, qui méritoit de rencontrer mieux : c'eſt un bonheur pour moi, qui ne puis que gagner beaucoup à la comparaiſon. Quant à ce nom dont la conformité



me paroiſſoit heureuſe, parce qu'il rimoit avec le mien, je dois m'en applaudir plus que jamais ; c'eſt le ſien propre : elle ſe nomme Terville. Mais ce qu'il y a de plus charmant, c'eſt qu'en effet elle eſt demoiſelle. Monſieur de Varmont, j'eſpere qu'elle l'eſt dans toute la force du terme ; j'eſpere que puiſque vous avez eu la maladreſſe de la laiſſer s'enfuir, elle aura l'eſprit de le faire avant que vous ayez pu conſommer ce qu'elle appelle votre crime.

Ah ! la petite ruſée ! c'eſt apparemment pour s'épargner l'embarras de me raconter ſes tribulations & tes outrages, qu'elle m'a ſupplié de ne lui jamais parler de toi, de ne pas même prononcer ton nom devant elle. J'ai promis, mais je ne ſuis pas ſa dupe ; & d'ailleurs je compte que tout ce que ſa diſcrette pudeur ré-

pugne

pugne à m'apprendre, ta grosse franchise me le confiera.

J'ai pris encore un autre engagement : celui de ne te jamais parler d'elle & sur tout de te cacher soigneusement qu'elle est actuellement dans ma terre. Elle a témoigné le vif desir de s'y réfugier, dès qu'elle a su ce que je n'ai pas cru devoir lui dissimuler, que tu n'ignorois pas quel hasard l'avoit remise en mes mains. Nous ne sommes ici que depuis hier; il a fallu venir à très-petites journées, parce que la chere enfant n'étoit que douleurs. Cependant elle va beaucoup mieux : les blessures se cicatrisent, les nuits sont bonnes, la fievre s'en va, l'appétit revient. Oh, dans quelques jours elle aura sa santé, ses grâces, sa fraîcheur; je la verrai dans tout l'éclat de sa beauté; je la verrai digne de moi!



Ne m'a-t-elle pas auſſi fait jurer que je la protégerois juſqu'à ſon entier rétabliſſement ! Ah ! je compte la protéger plus long-temps. Et ſi, malgré mes promeſſes, je t'inſtruis de ſa demeure & de ſon ſort, c'eſt que je ne puis voir dans cette confidence les inconvéniens qu'elle redoute. En effet, il eſt impoſſible que Varmont ſoit aſſez déraiſonnable pour ne pas ſe ſoumettre à l'influence de mon étoile dont l'aſcendant ſur la ſienne ſe manifeſte ſingulierement ici. Il eſt impoſſible qu'il s'obſtine à pourſuivre juſques chez moi une jolie fille qui s'échappe de ſes bras pour venir tomber dans les miens.

Seroit-ce néanmoins parce que je ne te la renvoie pas, que tu me boudes ? Il faudroit imprimer cette extravagance ! Eſt-ce ma faute à moi ſi tu n'as jamais ſu gagner un cœur ? &

ceux que tu ne pourras prendre, faut-il, si je trouve à m'en emparer, que je les rejette? Quoi! voilà une enfant que tu as effrayée, martyrisée; je l'ai, moi, rassurée, amadouée, préparée! jamais tu n'en ferois rien; bientôt j'en ferai tout ce que je voudrai. Tu me dois, en ce cas, une résignation parfaite. Regrette la place, si cela t'amuse; mais hâte-toi de la quitter, & veux-tu sur ce point éprouver ma sévere justice? Trouve, si tu le peux, une malheureuse femme qui te préfere à moi, trouve dès demain cette imbécille créature, dès demain je te l'abandonne.

Allons, allons, ne fais plus l'enfant, réponds-moi.



BOVILE A Madame D'ETIOLES

Breft, ce 29 Mai, à mi

LA fortune étoit laffe de me rire, Eléonore, & le premier re qu'elle me réfervoit eft fi grand pour le foutenir, j'ai befoin de mon courage.

Hier, nous étions fur le poir mettre à la voile, lorfque les v s'éleverent avec une violence q craindre pour notre efcadre une pête prochaine. Ce n'étoit qu'un dont on ne devoit pas s'effrayer. pendant il fallut obéir aux fig qui nous ordonnoient de rejetter l cr.. Ce retard nous a coûté che y a tout lieu de penfer que fi fuffions partis hier au foir nos gocians ne regretteroient pas auj

le plus riche vaisseau de leur
; et moi, Eléonore, un trésor
oup plus précieux, dont je com-
;ois à sentir le prix, quoique je
: possédasse que depuis quelques
:s.

Au milieu de la nuit une forte
plosion s'est faite sur *le Centaure*,
ı ma femme étoit embarquée ; il a
auté en l'air ; quelques débris en-
lammés ont été poussés jusques sur
la Pallas (1), où mes soins les plus
prompts n'ont qu'avec peine arrêté
l'incendie. Concevez ma situation dans
toute son horreur. Déjà l'intéressante
Emilie n'étoit plus, & cependant le
salut de mon vaisseau devoit m'oc-
cuper tout entier. A présent même,
à l'heure où je vous écris, je ne puis,

(1) Nom de la frégate que Bovile commandoit.



ſans diſtraction, me livrer au regret de ma perte : la choſe publique commande, il faut partir, il faut remplir mes devoirs.

Ce matin, tandis qu'on faiſoit à la *Pallas* des réparations devenues néceſſaires, j'ai deſcendu à terre. J'ai fait de triſtes & infructueuſes recherches : la mer n'a rapporté que des morts ſur le rivage, le corps d'Emilie ne s'eſt pas même retrouvé.

Malheureuſe enfant ! Que ne l'ai-je laiſſée dans ſon cloître ! En la tirant de ce qu'elle appelloit ſon tombeau, je l'ai plus ſûrement conduite à ſa fin prématurée : en l'embarquant dans ce navire, je la mettois ſur ſon bûcher. Toutes les précautions que j'ai priſes pour ſon bonheur ou ſa ſûreté ont tourné contre elle. Voilà donc ce que c'eſt que la prudence des hommes !

Ce qui n'est pas fait pour diminuer mon affliction, c'est qu'il me paroît de toute vraisemblance que, dans le grand nombre de mes implacables ennemis, il s'en trouve de profondément scélérats, à qui tout moyen de vengeance est indifférent. Ils n'ont pas espéré pouvoir commencer l'incendie au sein même de mon bâtiment, où l'on sait bien que ma vigilance ne sommeille pas; mais du moins ils se sont flattés que du *Centaure*, non loin duquel j'étois à l'ancre, les flammes se communiqueroient à la *Pallas*, & que j'aimerois mieux y périr que de l'abandonner. Tout cela sans doute est horrible à penser; mais déjà mes conjectures acquiérent un trop grand dégré de certitude. De tout l'équipage du *Centaure* un seul homme est échappé à la mort; c'est un miracle qui l'a sauvé, si nous



l'en voulons croire ; mais chacun de nous ſent bien qu'à la premiere vue du danger ce matelot, rébelle aux ordres du capitaine, s'eſt jetté à la mer. Quoiqu'il en ſoit, voici la dépoſition de cet homme.

Il dormoit, comme tout l'équipage, lorſqu'au milieu de la nuit un léger bruit l'éveilla. Il vit qu'une barque conduite par un ſeul homme venoit d'aborder le Centaure, & qu'un des paſſagers, reçu la veille à bord du navire, en deſcendit & ſe jetta dans la barque. A l'inſtant même lui déposant donna l'allarme ; mais tout-à-coup le feu ſe manifeſta dans le bâtiment, de pluſieurs côtés à la fois ; & bientôt après il y eut ſur le navire une exploſion terrible, qui le fit ſauter, quoiqu'il ne fût chargé d'aucune eſpèce de munitions de guerre.

A présent, Eléonore, dites-moi si la perte du *Centaure* n'est pas l'effet l'un complot horrible, plus encore que de l'inexcusable négligence du pitaine ? Dites-moi s'il n'est pas ès-vraisemblable qu'il y avoit un ssein formé de me perdre ? Ah ! s'ils desiroient que de voir fléchir de-nt l'adversité le stoïcisme qu'ils me prochent, les barbares ! ils n'ont que op bien réussi. Je pleure ma jeune oufe sitôt enlevée à mon estime, mes hommages.... peut-être à mon nour naissant. Ma jeune épouse n'est jà plus : l'un des plus beaux or-mens de la terre n'a fait qu'y pas-r. Quoi ! n'y a-t il paru qu'un ins-nt pour y laisser un plus long sou-nir, telle qu'une rose qu'on a vue ns une belle matinée de printems ête à s'épanouir, & dont encore, milieu des glaces de l'hiver, on



se rappelle, avec un regret plus v
les grâces & l'éclat passagers!
pleure ses attraits à jamais perdı
& pourtant ce qui doit me lai
d'éternels regrets, ce ne sont ni
talens, ni sa jeunesse, ni sa bea
périssables; mais la foule de ces v
tus aimables & solides dont il
paru que le germe étoit dans
cœur.... Je l'avois épousée sans
connoître; mais puisqu'un autre v
possede, ah! que j'aurois eu lo
tems à choisir, avant de choisir a
bien! je pleure! daignez songer, El
nore, qu'il y a des infortunes a
quelles on ne peut opposer qu
foible courage. Daignez songer
Bovile a besoin des consolations
l'amitié.

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 11 Juin, 1782.

Un frere chéri, une escadre rappellée, un rival sur la flotte, une demoiselle échappée ? Que le ciel me confonde, si je comprends un mot de ce double galimathias !

Votre *Terville* a des tribulations & des cicatrices ? Tant pis pour elle. Ses nuits sont bonnes & son appétit revient ? Tant mieux pour vous. Faites de ses grâces & de sa santé tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous pourrez, je m'en mocque ; & que cinq cents diables l'emportent si ce n'est pas la premiere fois que j'entends parler d'elle !

Au reste, en ceci comme en toute autre chose, ma *grosse franchise* ne



ennemie, des projets admirab
des projets quelquefois si violens
sont dignes de toi. Reparoît-elle
reste ébahi dans l'inactive con
plation de ses charmes, de ses
mes que sa convalescence à p
commencée me montre déjà s
rieurs à la grande idée que je
étois formée ! Je reste ébahi, j
regarde, je l'admire & je suis
tent !

Mais de quoi puis-je m'accus
Aurois-je quelque chose de mie
faire ? Le moment des entreprises
il arrivé ? Non sûrement. La pa
petite est encore dans un abatten
extrême, l'attaquer maintenant
ne seroit pas chercher à l'obte
ce seroit vouloir la violer.

Pourtant j'avoue que sa prése
m'étonne. Elle dit un mot, je
déconcerte ; elle me regarde, je m

cent fois par jour, tenté de m'y laisser surprendre.

L'aimable personne! Elle a un air de candeur & de modestie qui me plairoit davantage s'il m'inquiétoit moins; & puis elle se montre si touchée de mes soins, si enchantée d'une attention, si charmée d'un égard! Le moyen de lui déclarer combien je suis peu désintéressé? J'aimerois aussi beaucoup à l'entendre parler de sa reconnoissance, si elle n'y joignoit pas constamment les assurances de son estime.... qui commence à me peser furieusement. La terrible chose à soutenir pour moi, que l'estime d'une honnête fille! Car elle est honnête.... honnête? Peut-être autant que je suis libertin!

Quand je ne suis pas auprès d'elle, je me reconnois; je reviens à mon naturel; je forme, pour réduire mon



les rigueurs, la chasteté de leur belle.

Oh! non, Mademoiselle; non, vous aimerez à ma maniere; ou, parbleu! je vous renverrai à M. de Varmont. C'est celui-là qui vous fera une belle & bonne guerre, & que vos airs penchés ne feront point gauchir.

Mais, en vérité, je m'admire! Que de papier je barbouille inutilement! Je voulois, en deux mots seulement, répondre à votre honnête missive, monsieur de Varmont. Je ne suis pas très-étonné que vous puissiez feindre de ne pas bien comprendre ma derniere lettre. Un coquin de Breton, mon valet, chargé de mes commissions à Châteaulin, au lieu de porter mes dépêches à la poste, s'avisoit d'aller traiter ses pays au cabaret. Je viens de fouiller dans ses poches, où mes trois lettres se sont retrouvées. Je vous les envoie

avec celle-ci. Leur lecture te prouvera, mon cher ami, que la demoiselle de Terville, dont je raffole, est bien de ta connoissance, & que toute dissimulation seroit parfaitement inutile. Au reste, je ne doute pas qu'après quelques momens de réflexion, tu ne te défasses du petit mouvement de mauvaise humeur qui t'a saisi. Si néanmoins vous vouliez absolument persister à prendre la chose au sérieux, M. de Varmont, ne vous gênez pas.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langei, près Saumur, le 13 juin 1782.

Oui, c'est Emilie qui t'écrit; c'est Emilie arrachée par un prodige aux dangers les plus menaçans.

Rappelle-toi comment, effrayée de la vue de mon frere, & sur-tout de ta

lettre qui m'annonçoit son départ n
térieux, je n'aspirois qu'au mon
de monter sur ce vaisseau qui me
roissoit le plus sûr des asyles. Insen
c'étoit là qu'on m'environnoit
pieges de la mort.

J'y dormois cependant, mais
quel sommeil ! Quel rêve me p
suivoit ! Un assassin, tenant sur
poitrine un poignard levé, me den
doit ma vie & mon héritage. D
thée, c'étoit le jeune homme que
vois vu dans Brest ; mais ses chev
ne me trompoient plus par une fa
couleur. Ses cheveux étoient roug
& ses mains aussi ; grand Dieu !
parricides mains se teignoient de
sang !

Tout-à-coup un affreux tum
m'éveille, je vois le navire en
Mes cris appellent Bovile, Bovil
peut ni m'entendre, ni me secou

Mon épouvante s'accroît aussi vite que le rapide incendie ; je veux échapper aux flammes, je tombe dans les flots. La mer, alors très-agitée, rouloit des vagues furieuses : je suis vingt fois précipitée au fond de l'abyme, & vingt fois reportée à sa surface. Froissée enfin contre une barque, je m'y attache, & j'implore, pour y monter, l'assistance de deux hommes que j'y entrevois. L'un d'eux me tend une main secourable ; l'autre .... Dorothée ! Dorothée !... la plume m'échappe des mains... l'autre !... ma sœur, ah ! par pitié, dis-moi que, pressée d'un péril trop réel au milieu de ces flots courroucés qui redemandoient leur proie, j'ai pu néanmoins, tourmentée de mes noirs pressentimens, poursuivie des idées d'un songe sinistre, me figurer un ennemi & des périls imaginaires. Efforce-toi de me persuader que



dans l'affreux désordre de mes sens ; j'ai pu mal entendre, non pas les terribles paroles que je te vais rapporter ; mais du moins la voix, l'épouvantable voix qui les a proférées. Oui, Dorothée, c'est en frémissant que je te l'avoue : j'ai reconnu... j'ai cru, je consens à le dire ainsi ; j'ai cru reconnoître celle du jeune homme dénaturé qui dernierement est venu, tant de fois en si peu de jours, m'annoncer de la part de madame de Varmont que moi aussi j'étois née pour mourir dans le cloître. Et ce que j'ai trop bien entendu, c'est qu'il s'est écrié : que vas-tu faire ? c'est elle, peut-être ! Repousse, frappe ! Dorothée, ces terribles paroles, je les entends cent fois par jour ! & cent fois par jour c'est la voix de Varmont que j'entends !

Va, crois-moi, Dorothée, mes soupçons, tout horribles qu'ils doivent

aroître , sont trop bien fondés
que je sois jamais tentée de les
rcir. Ah ! je t'en conjure : que cet
able secret demeure éternelle-
entre ma sœur & moi.
m'est impossible de continuer,
here Dorothée : je suis si abattue,
ble. Et puis ces déchirans souve-
qu'il a fallu me rappeller dans
s leurs horreurs m'accablent en-
D'ailleurs tu ne recevras pas
es nouvelles aussi-tôt que je le
ois : je ne dois confier à per-
le soin de mettre mes lettres à
le, & quand aurai-je la force
liberté de les y porter moi
?

MURVILLE A DOLERVAL.

Langei, près Saumur, le 13 Juin 1782.

EH! bon jour, mon cher petit frere! il y a bien long-temps que tu ne m'as écrit. Quoi donc, la muſique, la peinture, la géographie, la botanique, & je ne ſais quelle centaine de babioles ſemblables ne te laiſſent-elles plus un moment de loiſir? Que je te néglige un peu, moi, cela va de ſoi-même; je ſuis journellement occupé d'objets ſi recommandables! & tiens, particuliérement dans ce moment-ci: j'ai dans la tête & j'aurai bientôt ſur les bras les novices attraits d'un tendron de ſeize ans.

Que tu l'aimerois, cette enfant-là! que tu l'aimerois! elle ſemble poſſéder au ſuprême degré cette précieu

ibilité dont notre malheureuse
r est trop entichée, & dont je te
aussi très-abondamment pourvu,
mon pauvre Dolerval, toi, sur la
figure de qui cela s'apperçoit
e lieue. Et sais-tu bien qne cela
onne un air de bonté vraiment
vantable? De sorte que souvent
s obligé de me dire qu'il faut que
es une fois plus d'esprit que moi,
que, malgré cet air de bonhommie,
rois en avoir autant.
ais revenons à la chere enfant;
ai beau m'évertuer, je ne puis
r d'autre chose. Saute de joie,
frere: il y a dans le monde une
vertueuse, vertueuse à faire trem-
elle est avec cela d'une modestie
e fait rire & qui me fait peur! ti-
encore, timide comme Dolerval
s d'une jeune fille! Une chose en-
us deux m'embarrasse: est-ce toi

qui te mêlos de singer ses ai
vierge ? ou bien te les a-t elle v
Quand je la considere, j'ai pé
croire que je ne vois qu'une c
mais aussi quand je me rappelle
nocence de tes manieres, je tre
que tu ne sois l'original. Il seroit
vous voir côte à côte ! Je pensé
vous ne vous trouveriez pas ma
semble ; & vous seriez à pei
D'honneur, cette enfant-là sero
fait, Dolerval, absolument ton
tellement ton fait que si j'en
quelque peu moins engoué,
l'enverrois dès demain par la
gente.

Il n'y a pourtant pas moyen,
ami ; je me sens déjà tant avanc
je ne puis m'arrêter en si beau
min. C'est ce matin que j'ai c
faire des propositions. Qu'elle
ait pas été surprise, à la bonne

Mais qu'elle ne s'en soit pas fâchée, cela m'inquiete, je combattrois mieux sa colere que sa tranquille confiance. D'ailleurs, elle s'est tout-à coup rejettée sur les mots imposans, sur les sentimens nobles. J'ai protesté de ma profonde vénération pour les grandes vertus; mais en me reconnoissant très incapable d'atteindre jamais à leur héroïsme. La petite présomptueuse a simplement répondu qu'elle m'estimoit trop pour désespérer de m'en enseigner l'exercice. Dis-moi donc, Doleval, est-ce que par hasard la sagesse s'inocule? Tu sais cela, toi qui en es plein.

A propos, je parlois tout-à-l'heure de ton innocence : eh bien, que devient elle? Qu'en fais-tu? Commence-t elle à t'étouffer? Sublime garçon! Quel mémorable exemple tu laisseras à ce siecle de corruption, le



jour qu'on te verra mourir, à dix-huit ans, d'une apoplexie de chasteté !

C'est sur les traces de ta romanesque sœur que tu te traînes si gravement ! Comme elle est aussi la mienne, je veux, pour son bien, l'avertir de changer de route. Qu'elle apprenne donc qu'un antique garçon, lorsque pour ses menus plaisirs il épouse une enfant, doit au moins s'attendre à supporter le plus petit des inconvéniens de l'hymen ; & que la jeune femme, pourvu qu'elle accorde au vieux époux son mince nécessaire, peut en conscience disposer du très-honnête superflu dont on la laisse embarrassée, superflu dont l'ami du cœur eut de tout temps le droit d'user & d'abuser. Dis-lui cela de ma part, entends-tu ; qu'elle se le mette bien en tête. Il en arrivera tout naturellement qu'à son prochain retour ce

Bovile que je consens, sur votre parole, à croire très-aimable, deviendra très-heureux. M. d'Etioles ne perdra rien à cet arrangement, sa femme y gagnera tout : nous ne la verrons plus sécher sur pied. Vite ! vite ! qu'elle se détermine. Il y a sept ans que cela devroit être fait !

Ah ! ça, je ne vous abandonne pas. Je vous prodigue les bons principes ; mais qu'on fasse de même avec moi. Dolerval, donne moi tes idées sur la conduite que je dois tenir avec Mademoiselle de Terville. Donne, voyons ; est-ce ton sentiment qu'il faut que je la viole ?

Dis-moi ton sentiment, je t'en prie, Dolerval. Varmont ne tardera pas à m'écrire le sien ; tâche que sa lettre n'arrive pas avant la tienne. Mais quoi, lui me conseillera des roueries ; tu vas, toi, m'inviter à des

foibleſſes. Eh! bien, je ſais que la ſageſſe repoſe juſtement au milieu des extrêmes. Je m'élancerai donc, entre vos deux avis, vers le bonheur qui eſt le but éternel de la ſageſſe, & quand le parti mitoyen m'aura pleinement réuſſi, j'oſerai dire à Varmont : vous étiez un ſcélérat, vous! à Dolerval : toi, tu étois un nigaud!

Adieu, mon cher petit frere, reçois les aſſurances de mon tendre attachement & paſſe-les à ma ſœur ; oui, de mon tendre attachement. Je vous trouve tous les deux ſi extraordinaires que je ne puis quelquefois m'empêcher de me mocquer de vous ; mais pourtant je vous aime de tout mon cœur.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE,

De Langei, près Saumur; le 14 Juin, 1782.

ALLONS, j'ai repris quelques forces, recueille aussi les tiennes, Dorothée, il me reste encore des forfaits à te raconter.

Le cruel qui venoit de prononcer l'arrêt de ma mort, trouvant que son complice, moins impitoyable, tardoit trop à l'exécuter, se mit en devoir de frapper lui-même. Je vis je ne sais quelle arme levée sur moi, il fallut lâcher prise; il fallut, pour dérober ma vie aux fureurs d'un barbare, la confier aux fureurs des flots, moins barbares que lui. Je n'étois pas loin du rivage, une vague me le fit toucher, une autre me remporta; puis enfin j'y fus rejettée presque morte



rante. Et cependant admire de quels efforts la nature est capable dans un péril imminent : il ne me fut pas impossible de m'éloigner des lieux où je craignois qu'un parricide ne me retrouvât. Je marchai, je me traînai pendant près d'une heure, toujours m'éloignant des côtes, toujours m'enfonçant dans les terres, de peur de rencontrer un frere, & pour rencontrer quelques étrangers dont je comptois ne pas implorer vainement les secours. Pourvu que l'impitoyable Varmont ne pût m'atteindre, le monde entier ne m'effrayoit pas. Aussi je me crus en sûreté dès que je sentis le pavé d'une route ; aussi le peu qui me restoit de forces m'abandonna tout-à-coup avec l'idée de mes périls : à peine j'avois fait dix pas sur le grand chemin, quand j'y tombai sans connoissance.

Adieu, ma sœur; mes yeux se troublent, ma main tremble, j'ai besoin de repos.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 15 Juin 1782.

VOUS êtes toujours le même, Murville; eh, pourquoi signer? Ne vous aurois-je pas bien reconnu? D'abord je me suis amusé de votre lettre; mais Eléonore qui m'en a fait le sérieux commentaire m'a touché. Ma sœur professe des principes tout-à-fait contraires aux vôtres: c'est sans doute à cause de cela qu'elle a toujours plus d'éloquence que vous n'avez d'esprit.

Vous riez de ma sensibilité; ignorez-vous donc que je lui dois mes plus douces jouissances? C'est elle



qui attache à mes innocentes étu
un charme infini ; c'est elle qui m
vite à de délicieuses rêveries au
lieu de nos riantes campagnes. S
elle je ne m'attendrirois peut-être
dans la chaumiere d'un malheure
sans elle je mêlerois moins souv
mes larmes aux larmes de ma s
dont j'ai quelquefois adouci les pei
secrettes. Vos plaisirs peuvent-ils
beaucoup plus vifs ? Au reste on
sure qu'ils seront moins durables
qu'ils doivent vous laisser de lo
repentirs.

Ma pauvre sœur, elle est m
tenant désolée. M. Bovile, q
seroit à desirer que vous connussi
M. Bovile, qu'une longue séparat
n'a pu lui rendre moins cher, vi
de se marier avec la sœur d'un ho
me dont il n'est pas possible que vo
soyez long-tems l'ami. Qu'est-ce

ıdant que cet amour qui peut à
gré troubler l'ame la plus pure
changer le plus beau caractere !
'est-ce que cette passion terrible
, même dans le cœur d'Eléonore,
èmble à l'envie ? Quoi, l'objet
elle ne peut posséder, ma sœur
veut pas qu'une autre le possède !
Quant à Mademoiselle de Terville,
n frere, le ton dont vous me con-
ez sur la conduite que vous de-
tenir avec elle ne me laisse
t-être pas la faculté d'un conseil,
ne indirect. Je vous dirai néan-
ns que si le hasard offroit à mes
ırds un ange comme celui que
ıs me peignez, aussi-tôt je m'ap-
ıdirois doublement de trouver au
d de mon cœur cette inépuisa-
sensibilité qui me feroit adorer
ɔn ses mérites une femme digne
hommages de l'univers. Alors, ti-



mide & reſpectuenx devant elle ; on me verroit trembler de la crainte de l'offenſer ou de lui déplaire ; on me verroit conſtamment m'efforcer d'obtenir ſa tendreſſe. Et peut-être j'aurois une amante ! une femme idolâtrée ! & ma ſœur, ma ſœur auroit une amie ! Ah, que faudroit-il encore au plus fortuné des freres, au plus fortuné des Epoux !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langei, près Saumur ; ce 15 Juin 1782.

MES maux ne devoient pas ſitôt finir, Dorothée ; j'étois réſervée à ſupporter en même-tems les plus vives douleurs du corps & les plus terribles anxiétés de l'eſprit.

Juge qu'elles furent mes angoiſſes lorſqu'en revenant à moi j'entendis près du lit où je me trouvois quel-

qu'un prononcer distinctement le nom détesté qui n'aguere étoit le mien. Je me crus retombée au pouvoir de mon ennemi. La fièvre qui me brûloit devint plus ardente ; & dans un long délire je vis mon assassin me menacer continuellement du geste & de la voix. Une fois seulement, mais j'en conserverai long-tems le plus délicieux souvenir, une fois seulement je crus entendre nommer Bovile : je me flattai que mon libérateur m'étant rendu, j'allois être aussi-tôt délivrée de toutes mes peines. Hélas, j'appris trop-tôt que l'escadre venoit de partir ; j'appris que le jeune homme qui m'avoit recueillie étoit un ami de Varmont : je pensai mourir de douleur.

Cependant quel parti prendre dans une situation si critique ? Raconter mes infortunes & me nommer, c'étoit in-



diquer un crime, c'étoit déſigner Varmont. Les préſomptions pouvoient conduire aux preuves ; & quel ſort, en ce cas, menaçoit le coupable ? Il étoit bien vrai qu'en lui gardant des ménagemens qu'aſſurément je ne lui devois pas, je courois de grands riſques ; mais n'y avoit-il pas auſſi quelque péril à me découvrir ? Par quelles raiſons aſſez plauſibles déterminer cet ami de Varmont à ne pas l'inſtruire que ſa ſœur venoit d'échapper au naufrage ? Falloit-il donc laiſſer entrevoir l'affreuſe vérité ? L'intérêt d'une plus grande ſûreté perſonnelle n'a jamais pu m'y décider ; j'ai penſé que plus le crime étoit horrible, plus je devois m'efforcer de le couvrir d'un voile impénétrable, duſſé-je quelques jours tomber victime d'un pardon généreux trop imprudemment accordé. J'ai donc, pour écarter toute

eſpece

espece de soupçons, multiplié les mensonges. J'ai dit que j'étois fille, que je m'appellois Terville, que celui dont je pleurois le départ sur l'escadre étoit un frere chéri. Un frere chéri! Juste ciel que ne me l'avez-vous donné tel que je pusse ne pas le haïr! Enfin, quant à Varmont, j'ai laissé croire qu'en effet cet étranger s'étoit attiré mon aversion, en me poursuivant d'un criminel amour.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours, le 13 Juin 82.

JE crois qu'en effet vous avez *grand besoin des consolations de l'amitié*, Bovile; mais deviez-vous les solliciter aussi cruellement que vous l'avez fait? Deviez-vous, en adressant vos plaintes à madame d'Etioles,

[redacted]

oublier votre Eléonore au poin
l'obliger à lire tout ce que vo
avez écrit ? Qu'elle eſt heureuſe
la nuit du tombeau, cette Emilie
ſes vertus, apparemment inimital
vous rendoient ſi précieuſe &
les tout-puiſſans attraits vous on
piré tout d'un coup un *amour*
ſant ! Qu'elle eſt heureuſe ! :
avoir porté le nom de votre ép
du moins pendant quelques jc
elle emporte encore vos ſouv
les plus chers ! Ah, conſentez
veur de quiconque vous chériſſo
tant qu'elle, conſentez à ne pas
laiſſer abattre par le ſentime
votre perte, hélas, irréparable
forcez-vous de ſupporter la vie.
être ne pourriez-vous, ſans qu
eſpece d'ingratitude, vous diſp
de récompenſer ainſi telle infor
à qui le tendre attachement q

us a toujours gardé sans aucun rtage doit avoir causé bien des ines.

ILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langei, près Saumur, le 25 Juin.

MAINTENANT voici ma posi-on & mes projets. J'ai déjà trop ap-is à connoître mon excellent mari ur soupçonner que son indifférence déterminé son départ. Sans doute ovile aura vivement regretté son ouse qu'il croit à jamais perdue, uvoit-il néanmoins, quelque pro-nde que fût sa douleur, ne pas rtir pour une expédition qu'il juge s-importante au succès des armes la France ? Bovile n'en aura pas la pensée ; il n'est pas homme raisonner avec ses devoirs. Moi



cependant je compte, dès que ma ſanté ſera moins languiſſante, retourner à Breſt pour m'y embarquer: M. de Murville ne m'en refuſera ſûrement pas les moyens. Je pourrai facilement rejoindre mon époux à la Martinique où je ſais que l'eſcadre doit s'arrêter; & delà je braverai les noirs projets de Varmont. Varmont, à qui ſon ami s'eſt trop hâté d'apprendre la rencontre qu'il venoit de faire d'une jeune fille mourante non loin des rivages de Breſt, peut ſoupçonner mon exiſtence; mais ſi j'en crois la parole que M. de Murville m'a donnée, mon ennemi du moins ignore en quel lieu ſa victime reſpire.

Dorothée, j'oubliois de t'apprendre un incident fâcheux qui ajoute quelque choſe à la difficulté de ma poſition ſi cruellement bizarre: ce jeune Murville, prompt à s'enflammer, m'a

déjà fait d'étranges propositions. Je sens bien que les apparences qui me condamnent semblent l'excuser. Le singulier mystere que je lui fais des événemens qui m'ont conduite où il m'a trouvée présente une vaste carriere à son imagination. D'ailleurs peut-il, en me voyant si jeune, & sur tout s'il me trouve quelque beauté, deviner de quelle espèce d'attentats s'est rendu coupable envers moi ce Varmont que je parois tant haïr ? Cependant je me dis que ce jeune homme devroit plus de respect à mes malheurs, quelle que soit la cause qu'il ait le droit de leur supposer. Peut-être en effet l'excuserois-je de m'accorder peu d'estime, lorsqu'il me connoît si mal ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'avoir assez peu de délicatesse pour être tenté

[redacted]

d'abuser du hasard qui lui confie deftins d'une infortunée.

MADAME D'ETIOLES A MURVI

Tours, le 17 juin 17

MURVILLE, ah! Murville, c' vous que je m'adresse dans mon fespoir, ayez pitié de l'état o fuis.

Une affreuse nouvelle s'est ré due. On dit que les Anglois ont b l'escadre nouvellement partie de B On ajoute que la Pallas a péri : vile... Bovile ne seroit plus !

Mon frere, prenez, je vous en jure, les informations les plus pro tes, hâtez-vous de me les faire pa hâtez-vous. L'incertitude où je vis puis hier n'est pas supportable, j'a mieux mourir.

ſur-tout gardez mes ſecrets, Mur-
e ; le ciel me voit & m'entend. Il
que je n'en eus jamais dont je duſſe
gir. Mais les hommes ſont ſi peu
es ! On les entend ſans ceſſe con-
dre un penchant involontaire avec
intrigue réfléchie, blâmer le mal-
r au lieu de le plaindre, & con-
mner auſſi ſévérement la vertu qui
nbat que la foibleſſe qui ſuccombe.
ne verroient que ma paſſion illégi-
e ; ils ne voudroient point voir
nbien de motifs la juſtifioient, de
ls efforts je l'ai toujours combat-
, que de maux elle m'a fait ſouf-
. Les cruels ! qu'ils n'apprennent
nc jamais de quel feu dévorant je
us conſumée, ni quel regret préci-
ma jeuneſſe au tombeau. Hélas !
ne pouviez-vous, le jour où vous
s me forciez de donner à un incon-
ma fortune & ma main ; que ne



pouviez-vous aussi m'obliger à lui donner mon cœur !

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 17 juin 1782, minuit.

A PEINE ma lettre étoit partie que je me suis repenti de te l'avoir écrite, mon ami. N'attribue la mauvaise humeur dont elle étoit pleine qu'au profond chagrin de la perte que je venois de faire. Je ne pouvois me persuader que la demoiselle dont tu me parlois fût tombée dans tes mains ; j'imaginois qu'instruit de mon infortune par l'indiscrétion de quelques amis, tu ne voulois que m'en plaisanter ; & delà sont venus les emportemens que je suis très-fâché de m'être permis.

Tes lettres, que j'ai reçues toutes à la fois, m'ont d'ailleurs bien prouvé

que je ne devois plus rien te dissimuler. Reçois donc un aveu que je rougissois de te faire. Il est trop vrai que je la connois cette mademoiselle de Térville; il est trop vrai que j'ai pris sottement pour elle ce genre d'affection dont tu commences toi-même à ne pouvoir plus te défendre. Mon ami, j'aime pour la premiere fois de ma vie; & c'est assez te dire que j'aime avec fureur.

Oh! que je m'applaudis du hasard qui l'a remise au pouvoir de mon meilleur ami! Je crois, Murville, que sans cette faveur de la fortune j'allois mourir de désespoir. Hâte-toi de me rendre tout-à-fait le repos, en me remettant la charmante personne. Tu n'en es pas encore aussi follement épris que moi, le bonheur de ta vie entiere ne dépend pas de sa possession. Il m'est impossible, au contraire, de ne pas

l'adorer. Il m'eſt impoſſible de v
ſans elle.

PREMIER BILLI

DE VARMONT A MURVILLI

Trois heures du mat

ECOUTE, Murville, ce n'eſt p
premiere fois que tu m'as donné
d'admirer ta pénétration : il eſt
vrai qu'enragé d'amour, j'ai fai
méchans tours à la panvre enfan
te conterai tout cela... dans un mo
où je ſerai plus tranquille. Il n'eſ
moins vrai que je n'ai jamais eu
tention de lui cauſer un mal vérit
Tu l'as trouvée les *mains déchirées*
viſage ſanglant ! Mon ami, ce n'eſ
ma faute. Elle devoit être encore
tu as oublié de me le dire, tranſ

e, mouillée jusqu'aux os ! mais qu'elle m'a échappé..... par un acle! au risque de se noyer cent s! Tu verras! ... quand je t'appren-ai les moyens dont elle s'est avisée. u reste, elle s'en est avisée trop tard. lle m'appartient. C'est pour cela qu'elle me déteste, ou que du moins elle a l'air de me détester. Tu sais, mon ami, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte; à présent que je lui ai fait faire, je suis persuadé qu'elle ne sera pas trop fâchée de se retrouver en mon pouvoir. Cependant, comme le premier abord pourroit l'effaroucher, je me ferai cette violence de ne point aller la chercher moi-même, je vais t'envoyer Lafleur, un domestique qui m'est dévoué. Tu peux la lui remettre en toute sûreté. Tu le peux, & tu le dois, Murville. Je te répète qu'elle

[redacted]

m'appartient, qu'il est désormais im-
possible que je me passe d'elle.

SECOND BILLET

DU MÊME AU MÊME.

Cinq heures du matin.

UNE chose m'inquiete, Murville;
& je te prie même de vouloir m'éclair-
cir le fait, parce que rien de ce qui l
touche ne peut m'être indifférent. Es
tu bien sûr qu'elle aime son frere au
tant qu'elle le dit? Moi, j'ai lieu d
penser qu'elle regretteroit moins so
départ *sur l'escadre*, si ce n'est qu'i
étoit le seul homme dont elle pût s
faire un protecteur contre moi. A
reste, je ne te veux pas prier de l'é
tourdir de tout cela; au contraire
oblige-moi de ne lui en jamais parler

mai

rends-moi fidelement tout ce
t'a dit de ce frere ? Etoit-ce
ui qui la défendoit contre les
dont elle se croyoit environ-
Tu as très-bien senti qu'il n'y
que le délire d'une fievre ar-
qui pût lui montrer des assassins.
nc existeroit le monstre capable
ter à sa vie? Il faudroit, comme
is fort bien, que ce fût une *bête*
Féroce, d'une férocité sans
ble ! & bête, d'une bêtise amere !
enfin, quel être à figure humaine
oit ne pas sentir que la nature
it point une si jolie fille pour
l'assassine.





TROISIEME BILL

DU MÊME AU MÊ

Sept heures du

Il me reſte encore un ſujet d citude ſur lequel tu m'obliger d'interroger mademoiſelle de T Avant de te parvenir, n'eſt-el bée dans les mains de perſon ſerois déſolé qu'il lui fût ar moindre accident; mais elle a de grands malheurs. Pourquo fuir, quand le plus difficile e Pourquoi s'échapper? Elle feroi tenant ſi bien où je l'avois miſe tu vas me la rendre. Je vais l'heure rappeller mon valet qu campagne pour mon ſervice. I je le fais partir. Mon ami, hât

i remettre ma maitresse. Il y auroit
'p de danger pour moi qu'elle te
lât plus long-temps : tu finirois par
prendre tout-à-fait de belle passion
ır elle. Or, je reconnois ta supé-
·ité ; la jeune personne, quand elle
oit goûté de Murville, ne revien-
it peut-être à moi qu'avec plus de
ugnance. Au demeurant, je te re-
:cie de ne lui avoir pas dit que je
ınois le lieu de sa retraite ; il entre
z dans mes projets qu'elle ne sache
nt que ses charmes vont m'être
dus. Mais dépêche-toi, Murville,
'y a pas un moment à perdre. Tu
merois, tu lui plairois ! & pourtant
te répete qu'elle m'appartient, que
l'adore, & que j'ai besoin d'elle.

MURVILLE A DOLERVA

Langei près Saumur, ce 18 juin, 10 h
du soir.

DOLERVAL, ta pauvre sœur
écrit hier une pitoyable lettre qui
remué de la tête aux pieds. J'a
l'instant que j'allois larmoyer,
qui, depuis long-temps, me suis
une raison là-dessus. Avant de m
menter néanmoins, j'ai sur le ch
détaché mon courier. Chien d'hom
c'étoit bien la peine de me crever
chevaux pour rapporter une aussi
chante nouvelle.

La Pallas s'est en effet avisé
couler bas ; ces mécréans d'Al

e est, avec le capitaine, à tous les
bles.

Il y a plus, on impute ce malheur
Bovile; on l'accuse d'avoir refusé
obéir aux signaux. J'ai peine à le
roire: Bovile avoit donné plus d'une
preuve de son respect pour la subordi-
nation. Mais il est au fond de la mer,
il a tort! Et puis il y a long-temps que
je l'ai dit; ce Varmont qui le proté-
geoit a fait une sottise: mettre un ro-
turier dans notre marine royale, c'est
exposer une femme au milieu d'un
bois.

Pour comble de malheur, la maudite
frégate qui noyoit l'amant de ma sœur
n'a-t-elle pas aussi noyé le frere de ma
maitresse? Et n'ai-je pas eu la mala-
dresse d'interroger l'infernal messager
devant la pauvre enfant? De maniere
que l'une vient de s'évanouir, en as-

tendant que tu portes à l'autre le
de la mort.

Je te charge là d'une trifte
miffion, Dolerval; mais envoy
rectement cet extrait mortuaire à
Eléonore, ce feroit auffi vouloir
terrer. Je te confie le foin de la p
rer à l'excès de fon infortune.
pourtant les doux fruits de cette
dont elle s'eft coëffée! Si ta fœu
lieu de foupirer durant fept mo
années fon inutile flamme, eû
facré feulement pendant plufieu
maines quelques minutes à la
faire, elle l'eût certainement ét
ou furieufement amortie. Car je
en demande pardon à vous autre
fenfibles; mais quoique vous en
fiez dire, le mal d'amour n'eft
incurable, quand on ne dédaig
de faire tout ce qu'il faut pour le

rir, bien entendu. Maintenant donc Bovile eût pris congé de son Eléonore sans qu'elle s'en fût autrement apperçue ; ou si l'amante obstinée eût absolument voulu s'en appercevoir, eh bien ! n'y a-t-il pas des jeunes gens sur la terre ? A quoi feroient-ils bons, si ce n'est à voler au secours des veuves affligées ? Un cent ne suffit-il pas ? Il en viendra mille. Et sans doute il ne se rencontre point de douleur de femme, si considérable que vous preniez plaisir à l'imaginer, qui tôt ou tard ne cede à une somme raisonnable de consolations. Cependant, avec cette Eléonore, il n'y a pas la moindre ressource. Je me vois réduit à ne lui donner que toi pour adoucir ses peines. Un frere, le beau remede !

Cela fait que je prends de l'humeur, d'autant que toutes les adversités m'ac-

çablent à-la-fois. Tu sais bien lerval, cette jolie fille ? Ce petit comme tu l'appelles ? ce petit au maintien si modeste, au reg timide, au minois si chaste, croyois vierge. Il n'en est rien gréable nouvelle m'en est arrivée poste. Là, dis-moi donc à quelle sionomie femelle il faudra défo se fier ! J'en suis d'un chagrin, colere.... Ah ! M. de Varmont n'a bien se tenir !

EMILIE DE VARMONT A DORO

Langei, près Saumur; ce 18 Juin, heures du s

ENFIN me voilà seule; en puis librement me plaindre & g Je puis confier mes nouvelles p à ce papier qui doit un jour t

ler ensemble toutes les rigueurs
 ma destinée.

Dorothée, il ne me restoit qu'un
pui dans le monde, je l'ai perdu,
vile est mort.

A ne considérer que la situation où
n malheur me laisse, peut-être on
urroit m'excuser de n'être vive-
ent touchée que du mien, peut-
re on penseroit que dans un hom-
e à qui je n'appartins qu'un mo-
ent et dont la fin prématurée me
vre à mes ennemis, j'ai moins à
egretter mon époux que mon pro-
ecteur. Mais qu'il a fallu peu de
ems au vertueux Bovile pour péné-
trer mon cœur des sentimens de la
plus vive reconnoissance & de la plus
tendre estime! Mais avec quelle promp-
itude l'adversité nous apprend à ju-
ger les hommes! La sœur de Var-
nont, l'esclave de Murville a-t-elle



besoin de beaucoup d'efforts pour se persuader qu'il en existe peu d'estimables, & qu'il lui faut éternellement pleurer celui qu'elle vient de perdre !

Telle est cependant l'horreur de ma situation, que je me sens presque aussi tourmentée de mes inquiétudes que de mes regrets. Dorothée, que va devenir Emilie ? Poursuivie de la haine de madame de Varmont, à peine échappée aux fureurs de son frere, veuve aussi-tôt que mariée, forcée de cacher le nom de sa famille & celui de son époux, sans ressources, sans forces, sans expérience, que va-t-elle faire de la funeste liberté qui lui reste. Hélas ! eût-il donc mieux valu que je vécusse, comme toi, dans un éternel esclavage ?

Mais je te parle de ma liberté ! Dorothée, je n'en jouis pas. Ce M.

de Murville me retient prisonniere. Il abuse à ce point de la foiblesse de mon sexe & du malheur de ma position. J'espere toutefois que celui qui protege les opprimés ne m'a pas tirée des mains d'un parricide pour me laisser aux mains d'un suborneur. Que mes forces reviennent, je tromperai la vigilance de mon tyran. Je verrai, je chercherai, je m'informerai. Quoi donc! n'y avoit-il sur la terre qu'un homme délicat & généreux? Ne pourrois-je plus rencontrer de Bovile? Assurément je ne veux solliciter l'avilissante pitié de personne. Mais pourquoi rougirois-je d'implorer l'humanité compâtissante des gens vraiment sensibles? Et d'ailleurs ne trouverai-je pas, comme tant d'autres, à subsister du travail de mes mains? les plus grossiers travaux ne m'effrayeroient point. Mon courage



me les auroit fait entreprendre, l'ha
bitude me les feroit supporter. Enfi
je me sens capable de tout souffrir
excepté la honte du vice. Va, Do
rothée, sois tranquille, un rayon d'e
pérance est rentré dans mon ame
& quoi qu'il puisse arriver, ma pa
tience ne m'abandonnera point.

MURVILLE A VARMONT.

Langei, près Saumur; le 20 Juin 82. Minui

ELLE t'appartient? L'outrage e
consommé? ses appas sont flétris
Allons! reprends-la. Je n'en veu
point; elle n'est plus digne de mo
Qu'il paroisse ton *ambassadeur laquai*
je lui rends la petite princesse éclo
pée; & que cinq cents diablesse
éclopent le Bulgare qui l'éclopa.

L

LE MÊME AU MÊME.

Le 20, 5 heures du matin.

QUOI! vraiment tu as eu le courage de profaner tant de charmes? Quoi! sa modestie craintive, sa naïve pudeur, n'ont pu réprimer tes insolens desirs? Les prieres d'une enfant, ses larmes si touchantes, ne t'ont pas attendri? .... Mais il étoit bien question de prieres & de larmes, Mademoiselle! Il falloit pincer, égratigner, mordre, crier, jurer même! Il falloit vous démener comme trente petits diables! Il falloit! .... il falloit plutôt mourir que de supporter cela! .... Mais Mademoiselle ne s'en va qu'après! Vous n'êtes donc qu'une petite sotte avec vos grands yeux spirituels?



Que dis-je ? Je dois n'accuser
toi, farouche Varmont. Toi seu
coupable. Le moyen que cette 1
miniature ait pu résister seulemen
quart-d'heure aux efforts de ta lo
masse. Tu l'as opprimée, écrasée
sassinée ! dans la force du terme
sassinée ! c'est un vrai guet-à-pens
ceci ! pauvre fille, charmante enfa
Quand je la regarde plus atten
ment & que je me représent
platte figure dans ses bras, j'entr
fureur ! Oui, pour rien alors je
renverrois ; mais en même-tem
sauterois sur mon épée que je t
planter à travers le corps.

Des violences, des noirceurs,
scélératesses, voilà tout ce que
savez pratiquer, vous autres. V
ordonnez, quand il faudroit so
ter ; au lieu d'obtenir, vous arrac
le beau mérite ! Il n'y a point de

teur de chaises qui n'en puisse faire autant !

Mais flatter la douleur d'un enfant afin de l'endormir, caresser son amour-propre pour l'égarer, ses préjugés pour les détruire, sa vertu pour l'humaniser, exciter sa reconnoissance par de prétendus bienfaits, sa tendresse par une sensibilité feinte, sa confiance par des respects prudemment soutenus, sa générosité par un désintéressement sans bornes; ses desirs même par des transports quelquefois échappés mais aussi-tôt contenus; pénétrer peu-à-peu ce jeune cœur de mille feux dévorans sans cesse attisés & réprimés sans cesse; réduire enfin l'adorable personne, je ne dis pas à se rendre, mais à se donner, mais à se jetter dans vos bras, mais à vous prodiguer elle-même les trésors de ses charmes,

voilà, voilà le chef-d'œuvre de l'ar
& c'eſt ce que j'entreprends.

Je ſens bien que ce ſera long ; ma
réflexion faite, j'ai le temps. Aſſ
d'intrigues ordinaires ont fatigué n
jeuneſſe, je veux la repoſer dans l
langueurs d'un engagement preſq
ſérieux, je veux eſſayer d'une eſpe
de paſſion. Et d'ailleurs quel prix je r
cevrai de mes travaux glorieux ! J
mais plus belle épreuve n'aura é
tentée ſur un ſujet ſi beau !

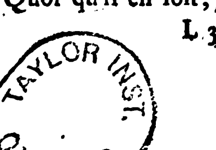
Ainſi, Varmont, tu vois que
dépêcher ton confident-laquais, ce
roit lui faire entreprendre une inu
promenade. Il eſt impoſſible que j
garde pas la jolie fille.

Je crois vous entendre cr
Voyons ! voyons vos raiſons !
avez beſoin d'elle ? dites-vous.
des beſoins phyſiques ! Fi donc !
c'eſt moralement que je ne puis

paſſer. Vous en êtes épris? Je le ſuis cent fois davantage. Je brûle en même-temps de l'amour qu'elle m'inſpire, & de l'amour qu'elle doit m'inſpirer. Enfin vous m'oſez ſoutenir qu'elle vous appartient? mais vous mentez. A-t-on jamais dit d'un effet volé qu'il fût le bien du voleur?

Non, non, M. de Varmont! tu auras beau prier, conjurer, demander pardon, multiplier les baſſeſſes, c'eſt un parti pris, je ne la rends pas.

Au reſte, en attendant que j'aie le oiſir de répondre aux inſignifiantes ueſtions dont tu m'aſſommes, je onſens à recevoir tes excuſes, & ême ton hommage. Je ne ſais pourınt ſi vraiment c'eſt un compliment ue tu prétends faire à Murville, quand u daignes le reconnoître ſupérieur à armont. Quoi qu'il en ſoit, je veux





bien user d'indulgence ; mais quan la jolie fille, je ne la rends pas.

DU MÊME AU MÊME.

Le 24 juin 1732

S'IL te restoit quelques doutes ma véracité, mon cher ami, ton cc fident pourra les éclaircir ; ton coı dent pourra t'affirmer que la petite t'aime pas du tout.

Malgré le ridicule travestissem de ton valet, elle l'a cru reconnoît & ses cris ont rempli le château. L' mable fille embrassoit mes genoux n'y a point là d'hyperbole ! Elle e brassoit mes genoux en me suppli de ne point la livrer à son plus mor ennemi. Je n'avois garde ! son meille ami ne l'eût pas obtenue. Néanmoi

ton digne émissaire, après avoir inutilement essayé toutes les plus lâches supplications dont un laquais puisse s'aviser, n'a-t-il pas voulu tout-à-coup s'environner de la majesté d'un ambassadeur ! Comme ce Romain qui portoit dans le pan de sa robe la guerre & la paix, M. Lafleur a fierement retourné ses poches ; & soudain tous les fléaux possibles en sont sortis, sous la forme d'un petit cartel écrit de ta main. J'ai d'abord reçu le manifeste avec le respect convenable ; mais ton envoyé s'étant permis quelques insolences, je me suis demandé si je n'allois pas commencer les hostilités, en faisant tout doucement descendre par les fenêtres ce spectre diplomatique. Heureusement il n'a fallu qu'un souffle de la jolie fille pour m'en débarrasser. Elle lui a crié : *Monstre, si tu ne sors à*

l'instant, je vais tout découvrir
l'instant le monstre est sorti.

Et moi, revenu de mon épouva
j'ai lu, relu, médité ton billet. '
mont, ton ·illet m'a dit que tu
devenu bien malade, ou bien m
Malade, si véritablement tu veux
poser pour la jolie fille à te faire
per les oreilles par ton bon ami.
lin, si tu ne me proposes ce ren
vous sur la frontiere qu'afin
m'éloigner de la chere enfant. (
qu'il en soit, je me tiens pour av
de quelque danger que l'avenir me
nace, je m'obstine à défendre
trésor dont il m'est plus que ja
impossible de me désaisir. Si, de
côté, tu persistes dans le dessein d
l'enlever, arrive, mon cher, ar
Murville t'attendra de pied fer
ainsi chacun de nous sera son rôle

n'est pas celui qu'on attaque qui doit se déplacer.

Veux-tu cependant suivre un bon conseil, Varmont : reste chez toi. Ne viens pas jusqu'au pied de mon boulingrin défier ma vaillance. Je sais que tu brilles dans l'art de l'escrime ; mais soit dit sans rodomontade, je m'y suis quelquefois distingué. Tiens, mon ami, tous les sujets de notre trempe sont forcés au spadassinage. Le spadassinage ne seroit bientôt qu'un amusement frivole & méprisable, s'il nous étoit seulement conseillé par le chevaleresque honneur dont nous faisons tant de tapage. Pour se pénétrer de toute l'estime qu'il mérite, il faut le considérer sous ses rapports utiles. C'est à lui que nous devons le bonheur d'entreprendre & d'accomplir impunément ces roueries, qui sont nos gentillesses de chaque jour, & que



nous ne pourrions bientot pl
permettre, si nous demeurions
me le troupeau des honnête
platement soumis aux regles d
tice ordinaire. Assurément il est
nécessité qu'au besoin nous p
dire à tel homme qui seroit t
faire du bruit : Oui, Monsieur
suis habilement approprié vo
tune au jeu ; j'ai publiquement
votre femme au bal ; j'ai sédu
fille, enlevé votre sœur ; je
pardessus tout bafoué, honn
ché, il ne me restoit plus qu
souffletter, je viens de le faire ;
cela vous le trouverez bon,
vous tuerai. C'est donc une exc
invention pour nous, que ce
met sans cesse les préjugés en
diction avec les loix ; & pla
force au-dessus de toute au
nous dispense d'avoir des vertu

eurs, pourvu que nous ayons une
·e. Tu fais donc très-bien de te pa-
ıer de la tienne ; & même j'en
ıviens, tu vas la croire plus redou-
le que celle de Murville, si tu suis
s raisonnemens dans leur rigueur
oine. Cependant prends-y garde.
ıand tu me fis hasarder le premier
dans l'orniere du libertinage, je
dis qu'un jour peut-être je ne pour-
ı me défendre d'entrer dans celle
vice, à ton exemple aussi ; &
enfin si le diable me tentoit, je fini-
ı par vouloir t'y précéder. En con-
uence je pris mes mesures. Crois-
i, Varmont, réserve ton intrépi-
: pour une occasion moins dou-
se! entre corsaires il n'y a jamais
: des coups à gagner.
ur-tout ne me renvoie pas Lafleur.
oit, pour son propre compte, se
cier très-peu de revenir, & je ferai,

de mon côté, fort aise de ne le revoir. Déjà vingt fois la jeun sonne m'avoit demandé sa lil juge combien elle est devenue pressante, depuis que ce voya laquais l'a menacée d'un voya maître. Comment donc! ne vo elle pas, ce matin, sortir par la que ton ambassadeur a pensé p hier? Il a fallu s'y opposer; l que j'aurois trouvé plaisant p gros garçon, m'a paru dangereu la jolie fille. Aussi j'ai fait gril fenêtres de son appartement. moins cette attention, que l'ingr pelle de la tyrannie, recule me res au lieu de les avancer. Var laisse-moi tranquille. Voudr ne pouvant empêcher mon bo te procurer la maligne cons de le retarder? cela seroit mis Ah! je t'en prie, je t'en prie,

i tranquille, & sur-tout ne me ren-
e pas ce pauvre Lafleur !
Écoute, s'il ose reparoître ici, je
'ertis qu'il ne sortira plus qu'après
voir déclaré tout ce que la jeune
:, hors d'elle-même, alloit dé-
ıvrir, si ton sage confident ne s'é-
: hâté de prévenir, par sa fuite, un
u dont la seule menace l'avoit ter-
ement effrayé. Varmont, c'est
ı quelque chose sans doute que de
ler une Fille, mais tous les jours il
ve qu'une action, belle en elle-
me, se trouve encore accompagnée
ıe infinité de circonstances qui
tribuent singulierement à en ag-
ver le mérite. Or, tout semble se
ıir pour me persuader que, dans
affaire avec mademoiselle de Ter-
:, les formes sont dignes du fonds.
ıroît que tu t'es surpassé toi-même,
enfin dans ta derniere lettre,



dans cette lettre si peu faite pour m'éclairer, aussi-tôt suivie d'un monde de billets non moins insignifians, mais où l'art qui veut être naturel se montre à chaque ligne ; dans toute cette paperasse indigeste il n'y avoit pas un mot, pas un seul mot qui m'annonçât le moins du monde que ton intention pût-être jamais de me confier les détails de ce nouveau mystere d'iniquité. Ne m'oblige donc pas à l'approfondir. Varmont, quoique tu sois beaucoup plus jeune que moi, tu m'as donné, dans l'orniere dont je parlois tout-à-l'heure, d'épouvantables exemples : que sais-je ? les grandes leçons que cette aventure-ci fourniroit se trouveroient peut-être trop fortes pour ton disciple ! oui, je craindrois que tu n'eusses forcé la dose au point de m'en dégoûter. Varmont, Varmont, laisse-moi tranquille, je

'en prie ; & sur-tout ne me renvoie pas Lafleur.

MURVILLE A DOLERVAL.

De Langei, le 24 juin.

EH! bienfaisante apoplexie, que 'emportiez-vous le vieillard quelques nnées plutôt! ou toi, farouche céan, que ne dévorois-tu le jeune omme quelques années plus tard! Ce qui me passe, c'est que Bovile ait mal-adroitement pris congé d'Eléoore, à l'époque précise où son éterel d'Etioles alloit enfin se décider à ous dire un bel & bon adieu. L'amour ait rarement de ces sottises-là. Pourtant voilà notre charmante sœur doublement veuve, mon cher Dolerval! La plaindrons-nous? ma foi, je ne sais. Si d'une part il faut pleurer, de



l'autre on peut ſourire. Elle eſt pri
d'un amant, mais débarraſſée d
mari. Allons, je ſoupçonne qu'à t
prendre, les événemens heureux
ſiniſtres ſe balancent dans la vie ; i
a, je le vois bien, une providenc

Fais donc à ma chere éléonore
pourtant tu le juges convenab
deux complimens de ma part : l'u
condoléance, & l'autre de con
tulation.

Tu peux, mon cher Dolerval,
que je m'en ſcandaliſe, m'en ad
ſer de tout pareils. Je ne ſais v
ment ſi je ſuis à féliciter ou à pl
dre. Cette ſenſibilité que tu me
tes ſeroit-elle un vice de notre fa
un mal héréditaire, un mal de fa
le, que j'aurois ſeulement adouci
des palliatifs, mais dont le germe
ſeroit demeuré ? D'honneur, je le
qui ſe développe ! Il m'incommo

il gêne ma respiration. C'est auprès de la jolie fille que les suffocations me prennent. C'est-là que, dans ma surprise extrême, je m'entends soupirer. C'est-là que je surprends, sur ma figure autrefois si gaie, des airs; oh, les airs d'un homme tout-à-fait attaqué de ta maladie! L'adroite personne qui s'apperçoit de mon malaise tâche d'en abuser. Elle me demande que je lui rende sa liberté; car, je ne sais pas si je te l'ai dit, mais je la tiens, l'enchanteresse, sous la clef. Voilà que tu te récries! Eh bien, connois-tu quelque moyen plus sûr de garder un *ange* malgré lui? Cependant revenons: elle demande & je refuse. Sa voix devenue plus douce encore me prie, me supplie; je sens ton imbécille frere s'émouvoir. Une larme, une seule larme vient à s'échapper de ses yeux; & les miens....

[redacted]

oui, ma foi, les miens sont]
s'humecter! Cet état m'inquiete
lasse, il m'indigne ! Et pour
faut que je l'avoue, je trouv
n'est pas sans quelques doucei

Ah ! néanmoins, si la den
prétend ainsi continuer à me 1
la tête, je profiterai quelque
d'un beau moment de courag
peut-être qu'en brusquant l'a
je finirai le roman.

VARMONT A LA FL

Paris, ce 28 Juin

J'EN étois sûr ; il n'y av
moyen d'en douter. Cependan
qui venez de voir & d'ent
vous balancez ? En effet, c'
la peine de vous cacher dans
virons, pour y rester oisif :

me demandez de nouvelles inſtructions ? Mais ne vous ai-je pas, avant votre départ, donné toutes celles qui pourroient vous devenir néceſſaires ? N'ai-je pas ſinguliérement prévu l'embarras où vous vous trouvez ? Avez-vous oublié que ce cartel n'étoit rien moins que ſérieux, puiſqu'il s'agiſſoit de l'employer ſeulement comme un dernier moyen peut-être capable de déterminer notre homme, en l'intimidant? Pourquoi donc ſemblez-vous attendre que j'aille me compromettre en féraillant avec lui ? Cette reſſource ne peut être bonne qu'après que vous aurez vainement eſſayé toutes les autres. Sans doute, nous nous vengerons de l'inſolent qui vous a maltraité, mais il faut avant tout que le plus inſtant s'accompliſſe.

S'il étoit encore queſtion de faire le premier pas, maintenant que je

ſuis averti par les inquiétudes qui me dévorent, je balancerois peut-être. Mais ce que l'intérêt de ma fortune a d'abord ſeul obtenu, puis-je à préſent le refuſer à l'intérêt plus preſſant de notre sûreté commune ? Ne ſentez-vous pas ce qu'il y a d'effrayant dans ces mots : *ſi tu ne sors à l'inſtant, je vais tout découvrir ?* Imbécille que vous êtes ! parle-t-on de découvrir quelque choſe, quand on ne ſait rien ? Que nous importe comment on a tout découvert ? Ce qui preſſe, c'eſt de faire enſorte qu'on ne puiſſe plus rien découvrir.

Agiſſez donc. Vous avez de l'argent et des armes. L'exécution de mon projet vous a paru facile. Hâtez-vous. Il n'y a pas un moment à perdre. Tôt ou tard il arriveroit que ce que vous auriez manqué ne nous manqueroit pas. Ayez un peu de

courage : rendez à la terre ce que les eaux ont si malheureusement rejetté.

MURVILLE A DOLERVAL.

Langei, près Saumur, le 4 Juillet 1782; 10 heures du matin.

PLAINS-MOI, Dolerval. Un homme d'esprit pourroit-il quelque chose contre les embûches d'un scélérat ou les ruses d'une fille ? Il n'y a rien de plus adroit que l'une ; il n'y a rien de si heureux que l'autre. Lequel a pu corrompre mon valet-de-chambre ? Je l'ignore ; ce que je sais trop bien, c'est que le fripon de Marcel est parti cette nuit avec ma prisonniere qu'il a délivrée ; d'où je conclus très-habilement que l'ingrate Terville me fuit, si ce n'est pas le déloyal Varmont qui l'emporte.

J'aurois, en un tel abandon
soin de toute ma gaieté : la c
aussi me délaisse. Jamais évén
ne me sembla si peu fait pou
muser : jamais revers ne me
moins supportable. Je sens au-d
de moi quelque chose qui
Est-ce l'amour-propre ? Est-c
mour ? Devine-le, Dolerval ;
suis pas en ce moment-ci plus
de te l'avouer que de me l'av
moi-même.

Une chose encore me déso
faut que j'aille tout-à-l'heure à
j'en viens de recevoir l'ordre ; &
être va-t-on m'embarquer pou
la campagne. Ainsi je ne pui
même voler sur les traces de
gitive ou du ravisseur ; mais au
j'envoye s'établir à Paris, d
voisinage de M. de Varmon
homme qui saura me dire si l

re petite est retombée dans les mains
e celui qu'elle déteste. En ce cas je
âcherois d'être plus habile à repren-
re mon bien que je ne le fus à
e conserver.

Adieu, mon bon petit frere; embrasse
Éléonore de la part de Murville. Je
'aime davantage, à présent que nos
destinées sont à-peu-près pareilles : elle
a perdu comme moi l'objet de ses ten-
dresses, je tremble comme elle d'être
inconsolable. Tout cela vient de ce
que nous sommes, elle & moi, trop
sensibles & trop vertueux. Prends
garde à toi, Dolerval.



LAFLEUR A VARMONT.

Blois, le 2 juillet 1782, 6 heures du soir.

QUE Monsieur se tranquillise, personne ne peut plus rien dire, c'est fini.

Marcel a demandé beaucoup d'argent; j'ai donné tout ce qu'il a voulu; Monsieur ne pouvoit pas marchander pour un si bon coup. Dès que la cage a été ouverte, l'oiseau en est sorti de lui même; j'en suis resté quelque tems fort embarrassé, parce que Marcel s'enfuyoit avec nous; mais il nous a quittés à quelques lieues de Saumur. C'est à la pointe du jour, dans un petit bois, près de Tours, que l'oiseau a fait entendre son dernier chant; je l'ai laissé sous des feuilles mortes.

Cependant, c'est de Blois que j'écris

sieur, parce que j'y suis
:st un ouvrage bien terrible
ont Monsieur m'a chargé.
u tout mon courage pour
le suis persuadé que Mon-
me, qui est sans contredit
:i que moi, n'auroit pu,
, terminer cette affaire-là:
avoit un si joli plumage &
douce! J'en suis tout ému,
ant. bien malade. Monsieur
conscience, au lieu de cinq
qu'il m'a promis. m'en
lle; & je lui jure bien que
ne il m'en offriroit encore
autant, je ne voudrois pas
cer.



EMILIE DE VARMONT A DOROT

Du presbytere de St. Cyr, près de Tours
Août 1782, 7 heures du s

LA consolation d'un seul d
ne m'est plus permise, ma chere
rothée : l'infâme Varmont a conso
tous ses forfaits.

Depuis quelques jours, plus
vement pressée des outrageantes
positions de M. de Murville,
sayois vainement de gagner son v
de-chambre à qui les clefs de
prison étoient confiées. Juge com
je redoublai d'efforts, lorsqu'un
sage de Lafleur, chargé de la
de Varmont de me redemander à M
ville, m'eut appris que mon enn
vouloit sans doute, à quelque
que ce fût, accomplir ses dess

exécrables. Mes sollicitations devenues plus fréquentes & plus vives parurent enfin toucher Marcel. Nous convinmes, dans la journée d'avant-hier, que je me tiendrois prête à m'évader au milieu de la nuit suivante. Il vint en effet, il m'ouvrit les portes de mon appartement, & la précaution qu'il avoit prise de ne point apporter de lumiere me parut toute simple. Nous descendîmes sans bruit, nous nous hâtâmes de traverser le jardin, à la petite porte duquel je fus d'abord surprise de trouver un cabriolet. Marcel, qui vit combien cette attention m'étonnoit, me dit du ton le plus naturel : il faut que vous quittiez les environs de ce château le plus promptement possible. A pied, sur une grande route, au milieu de la nuit, vous ne pourriez aller bien loin, je vais donc vous conduire à



quelques lieues d'ici ; mais
laisserai dès qu'il sera jour : al
deviendrez ce que vous pourr
quille sur ce peu de mots
plaçai dans la voiture, Marc
derriere ; & j'étois si troublé
joie, que je n'eus pas mêm
sence d'esprit de me demar
pouvoit être le postillon
conduisoit. Hélas ! je le reco
premiers rayons de l'auror

Nous étions dans un bois
venoit de quitter la voiture
mençois à me sentir inquie
voyant pour ainsi dire à la
d'un inconnu. Tout-à-coup
tillon quitte la grande route
fonce dans un chemin de
J'ai peur & je crie. Il tour
et m'adresse ces mots : *s*
gardez un profond silence, *je*
Dorothée, figure-toi mon sai

Je reconnois les traits & la voix de ce cruel domestique dont l'apparition au château de Murville m'avoit tant effrayée, quelques jours auparavant. Ma vue se trouble, une sueur froide coule sur mon front, je reste immobile d'effroi dans ce cabriolet qui me conduit aux lieux où sans doute un parricide prépare mon trépas.

A peine avons-nous fait trente pas, nous voilà dans un endroit plus sombre ; Lafleur arrête ses chevaux, des cris perçans m'échapent ; il fait un geste menaçant, la peur aussi-tôt glace ma voix ; mais apparemment qu'il y a dans mon air & dans mon attitude quelque chose d'assez touchant pour fléchir un barbare. Il repart ; hélas ! c'est pour reprendre bientôt ses cruelles résolutions, c'est pour me rendre vingt fois en un qu'art - d'heure mes



transses mortelles. A chaque instant il rallentit le pas de ses chevaux, il tourne la tête, il jette sur sa victime des regards pleins de férocité. Moi, qui ne dois plus espérer qu'en sa compassion, je suis à genoux dans la fatale voiture ; je présente à mon assassin mon visage baigné de larmes, je lui tends mes mains jointes. Ce déchirant spectacle paroît toujours l'é-mouvoir ; mais l'impression de la pi-tié dure si peu, qu'enfin le crim doit s'accomplir. Du moins j'en sui persuadée, & je meurs mille fois avan de recevoir le coup de la mort.

Lafleur vient de s'armer d'un plu farouche courage, il a mis pied terre, & de peur que ma vue n le fléchisse encore, il détourne le yeux en venant à moi. Cependa je me précipite hors de la voiture au devant de ses coups ; mes regar

cherchent les siens ; il a pu me voir, il ne peut me frapper. Aussi-tôt je tombe à ses pieds, j'embrasse ses genoux, je m'écrie : non, non ami, tu ne le feras pas ! Tu n'es pas impitoyable comme le cruel qui t'envoie. Es-tu fait pour exécuter les atrocités qu'il commande, toi qui me tendois, au moment du naufrage, une main secourable ? Laisse, laisse exécuter le crime à celui qui me replongea dans les flots. Pourrois-tu craindre que je te voulusse jamais compromettre, moi qui lui pardonnois, moi qui, pour assurer l'impunité de ses scélératesses, consentois à cacher mon sort & mon nom ! Va, j'y consens encore. Je vivrai dans quelque village ignoré, j'y ensevelirai ma misere & mes infortunes, jamais on n'entendra parler d'Emilie de Varmont : je te le promets, je te le jure par ce qu'il y a de

plus ſacré. Cependant, retourne au barbare qui t'envoyoit, dis-lui que ſa ſœur n'eſt plus. Va ! qu'il ſe réjouiſſe de ma fin déplorable, qu'il s'enrichiſſe de mes dépouilles ; & moi je me ſouviendrai toujours que quand il a voulu ma vie, c'eſt toi qui me l'as laiſſée.

Lafleur, tandis que je m'efforce ainſi de réveiller dans ſon cœur un ſentiment d'humanité, paroît ſucceſſivement combattu de pluſieurs paſſions contraires. Je l'obſerve avec cette attention rapide, mais profonde, dont le péril nous rend capables. Sur ſa figure, où ſe peignoit d'abord toute l'audace du déſeſpoir, je n'apperçois plus que les irréſolutions de l'inquiétude. Heureuſement la pitié ſuccede preſque auſſi-tôt, & la pitié vient d'amener le repentir. L'heure eſt enfin venue où, s'il lui reſtoit aſſez de force pour parler, mon aſſaſſin me dé-

manderoit grâce à ſon tour : ſon bras levé retombe, le poignard échappe à ſa main. Je me releve, prompte à ſaiſir le moment qui me ſauve ; je cours au haſard dans l'épaiſſeur du bois ; je me précipite devant moi, cherchant un aſyle. Bientôt réduite à reprendre haleine, je veux & ne puis m'empêcher de tourner les yeux vers l'objet de mon épouvante. Il eſt encore immobile à la place où je l'ai laiſſé ; mais pourquoi ſa tête a-t-elle changé d'attidude ? pourquoi ſes regards ſont-ils attachés ſur mes pas ? Le ſentiment d'un danger qui peut renaître m'invite à reprendre ma courſe ; la peur me rend des forces, & cette fois je ne m'arrête qu'à l'inſtant où je ſuis pleinement raſſurée par le bruit d'une voiture qui s'éloigne au grand galop.

C'eſt alors que, me ſentant p
défaillir, je me laiſſe tomber
terre arroſée de mes pleurs.
alors qu'avec un cri de maléc
contre l'impie que la ſoif de
ſang dévore, j'éleve mille actic
grâces vers celui qui tôt ou tard
les foibles de l'oppreſſion des
chans. Mon ame auſſi-tôt ſe pé
de la joie qui ſuccede à l'épouv
au moment d'un grand péril he
ſement évanoui. Je m'applaud
l'épreuve ſi douloureuſe que je
de ſubir, puiſqu'enfin cette ép
eſt la derniere, puiſqu'à ce pı
recouvre toute ma liberté, pı
ainſi j'échappe en même-tem
pour toujours aux fureurs d'un
déteſtable, aux perſécutions d'u
digne amant.

Cependant, où porter mes
comment pourvoir à ma ſubſiſta

Hélas ! à qui la demander ? Quoi donc, une infortunée qui n'a point mérité ses peines chercheroit - elle vainement un asyle? N'est-ce pas pour me conduire au port, qu'elle m'a soutenue pendant un long orage, cette providence éternellement juste qui veille sur les malheureux? Permettroit-elle que tous les maux de l'humanité fussent ensemble épuisés sur mon innocente jeunesse ? Ne me doit-elle pas, après tant de souffrances, quelque retraite honorable & sûre où, dans l'obscurité d'une vie laborieuse, je trouve, si-non le bonheur, du moins quelque tranquillité ?

Ainsi mes réflexions me rendent l'espérance & le courage. Je marche, pleine de confiance, vers ces lieux inconnus où m'attend un moins déplorable sort. Le bois que je fuis est bientôt parcouru dans toute sa longueur,



Me voilà ſur la grande route, & non loin de moi je découvre pluſieurs clochers qui m'annoncent un nombre aſſez conſidérable d'habitations. Mais bientôt je crois m'appercevoir que la maſſe des maiſons eſt diviſée de ſorte qu'il exiſte, auprès d'une ville, un village. Celui-ci me paroît, plus que celle-là, convenable à ma ſituation. Dans un village je ſerai mieux cachée ſans doute ; & d'ailleurs c'eſt là que je trouverai plutôt ces vertus hoſpitalieres, compagnes ordinaires de la ſimplicité des mœurs. Déterminée par ces conſidérations, je laiſſe la ville de *Tours* ſur ma gauche, j'entre dans le hameau de *Saint-Cyr*, je frappe à la porte du presbytere.

Un jeune homme vient me l'ouvrir. Je voudrois, lui dis-je, parler à M. le curé. — Parlez-moi donc, Mademoiſelle, car c'eſt mon nom que

vous avez dit. — Monſieur, n'avez-vous pas beſoin d'une ſervante ? — Ce ne ſont pas les beſoins qui me manquent, Mademoiſelle ; ce ſont les moyens : ceux qui vous adreſſent à moi ne ſavent donc pas ce que c'eſt qu'un pauvre diable à portion congrue ? — Quoi ! vous me refuſeriez un aſyle ! il n'y auroit pas chez vous une place pour moi ? — De la place ? tant que vous voudrez ! mais des proviſions ? fort peu ; & de l'argent ? pas du tout. — Je ne demande que du travail & du pain. — Du pain ? Je n'en ai pas trop non plus, pourtant je ne refuſe pas de partager avec vous. Nous y pourrons même ajouter, par ci par là, des légumes, du laitage & des œufs ; mais ſouvenez-vous bien que c'eſt le pain qui fait le fond de ma cuiſine. Vous parlez d'être ma ſervante ? pourſuivit-il en me regardant

avec plus d'attention : cepend
j'en crois votre mise & votre
vous n'êtes pas faite pour une
tion ?.... — Je l'interrompis : l
obscure sera la meilleure, Mo
— Ecoutez, reprit-il avec auta
douceur que de gaîté : vous m
roissez pleine de bonne volonté;
moins quoique vous puissiez dire
me semblez aussi délicate que
Je pense que le grossier tracas d
nage vous embarrasseroit trop. J
charge, j'y suis accoutumé ; mai
m'aiderez dans les petits détai
jardinage ; vous aurez soin de
linge qui n'est pas très-bon ; &
savonnerez, l'un à près l'autre,
deux surplis ; n'est-ce pas ? —

ce jeune homme : sa figure, comme ses discours, m'inspiroit une entiere confiance : Monsieur, finissez mes perplexités, décidez mon sort, recevez-moi chez vous. — Eh, je n'ai garde de me faire prier, Mademoiselle ! Je ne vous dis tout cela qu'afin que vous soyez bien avertie. Attendez, encore un mot, je vous prie. Vous ne quitteriez plus la maison ? — N'en doutez pas. — Et vous serez ma niece ? — Votre niece, oui, Monsieur, c'est là tout ce que je desire ; je serai votre niece. — Eh bien, vous avez raison. Les plus riches sont quelquefois les plus aimables, mais rarement les plus heureux & les meilleurs. (Il me tendit la main) Entrez, soyez la bien venue ; il y a quelques années que je vous attends. Avec moi vous serez pauvre & sobre ; mais en revanche vous aurez toujours,

ſi vous me reſſemblez, grand appétit; belle humeur & bon cœur.

Dorothée, j'entrai dans le presbytere. Tu commences à reſpirer, je ſuis laſſe d'écrire : demain je t'apprendrai quels ont été mes entretiens avec l'honnête curé que je me ſuis donné pour maître.

Fin du premier Volume.

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE.

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN.

Par l'Auteur de FAUBLAS.

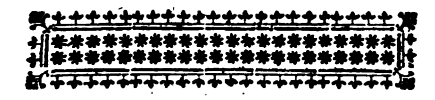
TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergens ;

Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.



EMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 6 Juillet 1782, de St. Cyr, 4 heures du matin.

IL m'invitoit à déjeûner; il m'offroit de l'eau, quelques cerifes & du pain bis; je le voyois s'empreffer à fervir

servir sa servante. Eh! s'il ne m'eût témoigné le plus vif intérêt, qu'aurois-je pu lui dire ? Il ne falloit rien moins que les marques multipliées de sa bienveillance pour m'enhardir aux éclaircissemens que j'étois réduite à lui donner.

Monsieur, lui dis-je, si vous ne renfermez dans votre sein les demi-confidences que je dois vous faire... — Pourquoi des demi-confidences ? interrompit-il. — Parce que mes destins sont affreux, lui repliquai-je. Ah! combien je me trouverois moins à plaindre dans mes malheurs, s'ils étoient tels que je pusse sans frémir vous les avouer tous ! mais du moins ce n'est pas sur moi que retombe la honte des secrets qu'il faut que je vous dérobe. Non, ce n'est pas sur moi ; je vous le jure ! Et ne refusez point de me croire, car je n'ignore pas que si

ssimulation est quelquefois per-
, jamais le parjure ne peut être
sable. Vous allez savoir de mes
tunes tout ce qu'il m'est pos-
de vous en apprendre ; daignez
moins vous rappeller toujours
na confiance, ainsi limitée. exige
re votre inviolable discrétion. Un
peut me perdre, un mot peut
uvrir ma trace à mes ennemis ; &
s connois capables de venir jus-
ici m'arracher à la vie obscure,
paisible, que vous me faites es-
r.

Ionsieur, l'injuste haine dont mes
ns m'ont poursuivie a fait tous
malheurs. — C'est l'aveugle ami-
des miens qui m'a pensé perdre,
ria-t-il. — Ils ont voulu me faire
ieuse. — Ils sont parvenus à me
prêtre. — Je me suis échappée,
ensez-moi de vous dire comment,

du cloître où leur avide cruauté comptoit m'ensevelir. — Je n'ai pu me sauver du séminaire où leur ambitieuse tendresse me tenoit renfermé. — Un homme, au pouvoir duquel un crime m'avoit remise, abusa lâchement de mon infortune pour essayer de me séduire.

Ce dernier aveu parut toucher fortement l'honnête jeune homme à qui je le faisois. Mes malheurs devenus plus grands l'intéresserent davantage; tout ce qu'il avoit conservé de gaieté s'évanouit aussi-tôt. Il soupira, Dororothée; il se recueillit, il me dit d'un ton grave:

Qu'à la premiere vue de vos charmes, un homme ébloui, transporté, ne puisse repousser le desir; & que le desir amene d'abord l'espérance, je le conçois; mais qu'après vous avoir entendue, après avoir ressenti de plus

; cet attrait de l'honnêteté , ce
me de la vertu que respirent éga-
ent vos discours pleins de modes-
votre maintien plein de décence,
acun des traits de votre figure an-
que ; qu'après avoir admiré les
es touchantes de votre candeur in-
ie, il ne se pénetre point du res-
que vos innocens appas sollici-
, qu'il nourrisse encore un fol es-
avec des desseins coupables; voilà
ie je ne comprends pas. Continuez
ndant. — Il essaya de me séduire.
nouveau crime me tira de ses mains
r me remettre dans les vôtres qui
ent être innocentes & pures. —
l'ont toujours été, s'écria t-il,
le seront toujours ! Maintenant il
ne reste plus rien des nombreux
tages dont la fortune m'avoit un
nt comblée; je n'ai pas même de



famille, j'ai perdu jusqu'à mon noı
Ici vous en retrouverez plus d'un, n
il avec sa gaieté premiere, je sais l
lendrier par cœur. Voyons, cherc
le plus digne de vous, le plus d
le plus beau de tous. Julie, par e
ple ! Julie ? Non, ce seroit v
toutes les convenances; Julie est
noble pour la niece d'un petit
gruiste. Le grand vicaire s'en plain
Nous ne pouvons nous sauver qu
le diminutif : appellez-vous don
liette ; & consolez-vous, car voı
vous en porterez pas moins bien.
jourd'hui, poursuivit-il, vous ne
tagerez pas les petites peines du
nage. Le jour de votre arrivée e
jour de fête ; je vous invite à le
sacrer au repos. Si pourtant vous
mez mieux, amusez-vous à v
tous les recoins de votre nouvell

je vous quitte à regret : je
jardin quelque chose qui

, quoique les maniéres &
: jeune homme doivent
ıne égale confiance , je
. peut me rester quelque
étude. Mes oreilles m'ont
nt trompée , si mon oncle
ıermis de répéter plusieurs
soirée , d'une voix très-
st vrai , cette phrase au
iere : *on devroit marier les*
fin du souper sur tout , il
e moins indistinctement ;
coup il a quitté la table,
lans la piece voisine d'où
pporter une basse dont il
; d'un air rêveur & dis-

: l'heure avançoit, & mon
ıssoit plus. Je crus devoir

lui ſouhaiter le bon ſoir. Trop
pé pour me répondre, il ſe
chinalement; & ſans me dire
toujours jouant de ſa baſſe, il
duiſit juſqu'à la porte de
chambre qui m'étoit deſtinée.

C'eſt ici, ma chere Doroth
je te dois l'aveu d'une grande
En me voyant au milieu de qu
railles à peine blanchies,
eſpece de grenier dont un lit
ſans rideaux, trois chaiſes pr
paillées, une table vermou
morceau de miroir & les dé
prie-dieu compoſoient tout l'
ment, je ne pus m'empêche
ſer quelques larmes. Enfant qu
la paix de l'ame n'eſt-elle p
mier des biens; & celui-là
de la vaine décoration des li
habite? La plus miſérable ch
quand les vices des riches n

peuvent atteindre, n'est-elle pas cent fois préférable à leurs fastueux palais où fermentent toutes les passions lâches & cruelles? Moi-même j'en ai fait l'épreuve d'abord douloureuse, maintenant favorable. Depuis plusieurs semaines, travaillée de mille inquiétudes sous des lambris dorés, je n'y fermois l'œil qu'en tremblant; & cette nuit, dans un galetas, j'ai dormi d'un sommeil paisible; & ce matin, dès l'aurore, l'esprit libre, la mémoire fraiche, l'imagination reposée, je te donne, sans craindre l'espionnage des malveillans, le long détail des événemens de la veille, bien persuadée qu'il n'y a rien dans ma situation nouvelle qui ne doive exciter le tendre intérêt de ma sœur ou son inquiette curiosité.

Mais dis-moi donc, chere Dorothée: que penses-tu de cette fréquente



exclamation de mon oncle, don
fuis encore tellement étonnée qu'i
feroit peut-être pas impoffible de
perfuader que j'ai mal entendu ! Q
ma fœur, un prêtre auroit-il des
fions comme les autres hommes !
honneur ne feroit il pas, autant
ma vie, en fûreté dans un presbyt
M'aveuglerois je d'un efpoir tro
cile ? Aurois je tort de croire tous
malheurs finis ? Ah ! Bovile, toi
les regards doivent encore s'abai
avec quelque plaifir vers cette En
qui garde à tes vertus les plus d
fouvenirs, généreux Bovile, du l
des cieux d'où tu peux veiller fur e
protege encore ton époufe, daign
plaindre & l'éclairer. A travers q
orages fes cruels ennemis l'ont po
dans ce port, où peut-être elle c
mence à jouir avec trop de féc
d'un calme qui fera trompeur !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Cinq heures du soir.

JE SUIS pleinement rassurée, ma sœur. Ce matin, dès qu'il m'a vue paroître, mon oncle ayant accouru vers moi, m'a dit : comme il se pourroit que plus d'un indiscret vous fatiguât bientôt de ses questions embarrassantes, apprenez à connoitre la famille dans laquelle vous êtes entrée, ma niece. M. Jérôme Sévin, le pere de votre oncle, est tout bonnement le médecin des animaux de son village. Ses ayeux demeuroient, depuis cent ans, en possession de donner des maréchaux à *Nanterre*. Et moi aussi, probablement, le ciel m'avoit fait naître pour chausser à mon tour & médicamenter les rosses du canton. Pourquoi faut-il que

faire leur salut. Ah ! puissent
pour que tous leurs vœux ne
pas trompés, revivre un jour
l'autre monde aussi heureux q
resterai pauvre dans celui-ci !
celui-ci, ma niece, quiconque
flagorner personne ne parvient à
& tel eût passablement pratiqué l
tier de soigner les maladies de
vaux, qui n'enttend rien à l'a
flatter les passions des hommes.
pourtant le vicaire chéri d'un
normand, gros décimateur ;
pour que son amitié me devint

ﬂeur, & sa petite chienne favo-, & son valet-de-chambre de tier, & sa maitresse de semaine. ais je ne pus me plier à tant de rbettes. Aussi mon protecteur, ec tout son crédit, ne parvint-il qu'à e faire jetter dans ce presbytere ruié, vrai cul-de-sac apostolique où je suis obligé de manger annuellement à mes risques & périls, jusqu'à ce que mort s'ensuive, une somme énorme de cinq cents livres. A la nouvelle de mon élévation néanmoins, peu s'en est fallu que l'excessive joie de mes pauvres parens ne leur tournât la tête. Forte de mon intervention toute sainte, ma mere se croit désormais sûre du paradis. Elle en voit déjà les portes toutes grandes ouvertes pour elle, & se persuade que pour entrer il lui suffira de décliner mon nom; mon



pere, un peu plus touché des biens terrestres de cette vie, ne se sent pas d'aise en songeant que les plus hupés du village mettent chapeau bas devant son enfant : tous deux enfin ne parlent plus qu'avec orgueuil, admiration & respect de leur fils monsieur le curé ! Les bonnes gens ! qu'ils seroient étonnés, si je prenois la peine de leur démontrer que Sévin auroit vécu plus content dans l'exercice obscur & laborieux de la profession de ses peres ! Sans doute il n'y a rien de très fatiguant à chanter en faux bourdon quelques phrases étrangeres, dans un langage qu'on peut tout à son aise estropier puisqu'il n'est compris de personne ; ni rien de très-difficile à pérorer dans cette commode tribune où le droit nous est acquis d'avoir toujours raison. Et par-dessus tout je conçois

re ceux de mes confreres nés comme
oi d'un ſimple payſan ſentent
ur vanité merveilleuſement réjouie
s reſpects auxquels leurs pareils
ſcendent, & ne ſoient pas moins
nſibles à l'honneur plus utile qui
ur eſt dévolu de pouvoir périodi-
ement piquer la table de la dame
i lieu. Mais ces jouiſſances, qu'on
ut appeller factices, ces menus di-
rtiſſemens de mon état, ne sont-
pas trop cruellement achetés par
ſacrifice des vrais plaiſirs auxquels
nature nous convie chaque jour
dont il faut perpétuellement re-
ouſſer le deſir & l'occaſion ? où donc
eut-il être le paſteur aſſez inſenſi-
le qui, ſans une ſecrette inquiétude,
ublie les bans au prône ; & ſans
motion reçoit l'aveu des écarts d'une
elle-fille ; & toujours prêt à faire
ar la force d'un mot ſacramental de

deux amans, deux époux, accorde ainsi, sans une jalousie poignante, à tout venant la plus douce des permissions que le pauvre garçon n'a pas pour lui-même ?

Je permets que ce discours vous surprenne d'abord, poursuivit-il avec chaleur, mais je serois désolé qu'il vous causât de plus longues allarmes. A la premiere vue de vos charmes, j'ai pu m'étonner & chanceler ; mais si je me connois bien, ma foiblesse n'eût duré qu'un instant. Quand je ne croirois pas à votre innocence, Mademoiselle, quand je me ferois une idée moins grande des devoirs que l'hospitalité m'impose envers vous, j'aurois encore, du moins j'ose m'en flatter, j'aurois le courage de me rappeller mes sermens. La religion des sermens doit être inviolable : les miens, quoi qu'il

se m'en coûter d'épreuves & de
bats, seront respectés jusqu'au
que je ne puis me défendre d'es-
r, jusqu'à l'heureux jour où la
humaine des loix m'en relevera.
attendant, pardonnez la plainte à
ii qui pâtit. Souffrez que je vous
e, à vous aussi ma nièce, l'éter-
e confidence dont je vais mal-
moi régalant le premier venu,
parez-vous à m'entendre patiem-
nt vous rabâcher cent fois par
r ma phrase favorite : *on devroit*
ier les prêtres.
A ces redites près, ne craignez
de me trouver excessivement en-
yeux. Par un effet de mon hu-
ur naturellement accommodante,
compose avec mes maux, que
visage, autant qu'il m'est possible,
s l'aspect le moins défavorable.
jusqu'à présent je n'ai pu réussir



à m'engouer de mon ſort, j'ai p
du moins, ſans beaucoup d'effo
l'habitude de le ſupporter gaiem
Peut-être, pour qu'il me parût bie
digne de quelque envie, faudroi
ſeulement que ma fortune un
moins bornée me permît de ſoul
quelquefois, ſans le ſecours de
bons amis, la profonde miſere
mes plus malheureux paroiſſiens

Les dernieres réflexions de r
oncle adoptif me charmerent, I
rothée; mais ce qui m'ench
ſur-tout, ce fut de le voir me d
ner bientôt une preuve certaine
le deſir de la bienfaiſance n'anin
pas ſeulement ſes diſcours. N
avions paſſé quelques heures d
ſon jardin, moi toute occupée
paliſſage & lui maniant tour-à-t
la bêche & le rateau. Le bon a
l'exercice, la chaleur du jour avoi

également déterminé sa soif ardente & son vif appétit. Nous venions de nous mettre à table. On eût dit que seul il alloit dévorer le plat de légumes préparées pour nous deux, que seul il alloit vuider sa bouteille déjà débouchée. Tout-à-coup au lieu d'emplir son verre, il me demande si j'ai du goût pour le vin ? Presque fâché de ma réponse, il proteste que j'ai tort de n'en jamais boire & qu'il a raison de l'aimer. Pourtant je tremble, s'écrie-t-il, d'être aujourd'hui réduit à n'avaler que de l'eau pure. A la plus légère indisposition des gens de la ville on leur ordonne la diete & l'on fait bien ; mais c'est du bouillon & du vin qu'il faut à mes paysans, qui ne sont jamais malades que de fatigue & d'inanition ; & comme il y a, poursuit-il en montrant le flacon chéri, comme il y a dans le

village un pauvre valétudinaire à qu
ceci devient véritablement néceſſaire
n'eſt-il pas clair que je dois m'e
paſſer, moi pour qui ce ſeroit d
ſuperflu, puiſque, Dieu merci, je n
me porte que trop bien. Allez donc
Juliette, priez qu'on vous indique l
chaumiere de Lucas le tiſſerand; a
lez, qu'il reçoive de vos mains
préſent ſalutaire. A votre air, à vot
langage, à la magnificence de v
dons, ſa miſérable famille va vo
croire tout-au-moins un ange deſce
du du ciel. Rejettez les honneurs
l'apothéoſe, ma fille, convenez m
deſtement que vous n'êtes qu'u
mortelle &, qui pis eſt, la niece
pauvre curé qui vous envoye.

Si tu ſavois, ma fœur, avec que
tranſports ces bonnes gens m'ont a
cueillie, de combien de remercîme
ils m'ont comblée, quel éloge ils o
fi

de leur excellent pasteur ! En vé-
je crois qu'après la singuliere gé-
ısité du bienfaiteur, il n'y avoit
de plus comiquement touchant
l'extrême reconnoissance des obli-
Quand je suis rentrée dans le
bytere, j'avois le sourire sur les
es & les larmes aux yeux.
ien ! fort bien ! m'a-t-il dit, vous
attendrie, vous avez l'ame bonne ;
uis en me serrant affectueusement
nain : Juliette, a-t-il ajouté, j'au-
bien fait la commission moi-
ne, j'ai mieux aimé vous en don-
le plaisir.
Dorothée, je suis encore émue de
e scène touchante. Je commence
roire que des jours paisibles, &
ne de douces jouissances m'at-
dent ici.

LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 Juillet 1782.

TOUTES les inclinations de mon oncle annoncent son ame sensible. Ce soir j'ai vu dans une espece de sallon divers instrumens de musique. Je n'étois assurément pas dans une situation d'esprit assez libre pour essayer mes foibles talens ; aussi j'ai pris tout d'un coup le parti de ne les point avouer. Ma foi ! pour peu que vous en ayez d'envie, m'a dit mon oncle, je vous apprendrai de la musique tout ce que j'en sais. Ne dédaignez pas cette ressource, elle est grande dans l'infortune. Je soutiens qu'il n'y a pas de douleur que ne puisse charmer un beau morceau de Gluck, de Gluck ou de Piccini. Oh !

pas de dispute ! je suis l'ami de tout le monde. Et tenez : quand je sens l'ennui de ma solitude prêt à m'accabler, vous voyez cette basse ? Eh ! bien, je vous l'empoigne & la racle de toutes mes forces. Mes plus violentes vapeurs n'y résistent pas une matinée. C'est bien autre chose quand nous concertons ! je me crois dans les cieux ! oui, ma niece, tel que vous me voyez, nous concertons ! nous concertons, ma niece ! écoutez : il est clair que cet instrument ne m'appartient pas, il vaut trois années de ma cure ! C'est le piano d'une dame qui me l'a confié, sur les instances de son frere. Son frere est de mes amis le plus intime, & je m'en vante, car l'aimable garçon n'a pas son pareil. Sa sœur, quand il me l'amene, se met au piano ; lui s'empare du violon ; leur maître tire de



ſon étui la divine clarinette ; & le trio m'enchante. Cependant j'ai de ſi bonnes raiſons pour préférer le quatuor ! Il faut bien qu'ils me mettent de la partie. Il eſt très-vrai que de tems en tems je la trouble, en courant après la meſure, que voulez-vous ; ce ſont les petits inconvéniens du métier. Où ſe trouve la roſe qui n'a pas d'épines ? Dans notre orcheſtre, celui qui m'inquiete le plus c'eſt le maître : je tremble toujours qu'en me rappelant il ne ſe démette le pied. Chien d'homme, le maudit pied qu'il a ! par bonheur, les diſciples moins impatiens s'accoutument à vos fréquentes incartades, ô ! ma baſſe ! & dans le fait ma chere compagne, telle que la voilà, me donne de ſi raviſſantes extaſes, que ce ſeroit cruauté de me l'interdire. Vous verrez, Juliette, vous verrez qu'il

n'y a rien de si charmant dans le monde. Rien de si charmant? Je me trompe. Ah, que j'ai souvent desiré qu'il me fût permis d'épouser une autre musicienne, ma niece! ma niece! On devroit marier les prêtres. A ces mots il est devenu rêveur & triste; puis ayant saisi son instrument consolateur: voyons, s'est-il écrié, divertissons-nous. Comme avant hier il a joué pendant plus d'une heure; & comme avant-hier, je me suis en allée, sans qu'il ait paru s'en appercevoir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 9 Juillet 1782, 9 heures du soir.

DANS quel étonnement je suis encore, Dorothée! Quel est ce jeune homme qui venant offrir à mes yeux

[redacted]

la vivante image d'un indi
son sexe que je dois craindre
j'ai peut-être le droit de hair,
pourtant inspiré qu'une surpr
effroi ? Qui peut maintenant
le trouble de mon cœur, cet
tion si vive que je ne resse
mais, cette agitation secrette
rien de pénible ? Et pour to
enfin, d'où vient que j'épro
ne sais quel mouvement de
tion intérieure dont je cherche
le motif ? Ah, n'est-ce pas
de la condition où je suis r
de cette condition si miséral
fait qu'à présent je dois m'
trop heureuse, quand il n'y
que de bizarre dans ce qui m'
Ce soir je m'occupois d'u

oncle me disoit, il n'y a pas une heure, pour consoler ma foiblesse: l'espèce d'abjection dont on veut frapper toute profession servile pourroit-elle s'étendre sur une infortunée qui, n'ayant pas mérité son abaissement, sait néanmoins s'y résigner? ou plutôt est-il vrai qu'il y ait des professions honteuses en elles-mêmes? N'est-ce pas un absurde préjugé qui flétrit celles que nos mœurs & nos loix ensemble autorisent; celles à qui l'on ne peut reprocher que leur obscure utilité, que leurs travaux pénibles trop peu salariés? Y a-t-il un état, si méprisé qu'il soit du vulgaire, si bas qu'il paroisse aux dégaigneux regards de ces hommes ridiculement orgueilleux qui pensent que la nature, après les avoir tout exprès formés pour être maîtres, leur fait naître à dessein des serviteurs; y a-t-il un état



qu'on ne puisse honorer par les vertus qui lui sont propres, unies aux sentimens dignes d'une condition meilleure ?

Non, Dorothée, non sans doute i n'y en a pas. Mon oncle avoit raiso Je le sens au témoignage de ma con cience si tranquille. Je le sens à cett fierté noble qui accompagne la forc dont on a besoin pour supporter cou rageusement le malheur ! Pardon cependant au mouvement de fau honte qui m'avoit saisie ; pardon car je ne rougis plus que d'avoi l'idée de te dérober un aveu de si d'importance ; ma sœur, ce déta ménage dont je m'occupois, e le repassage du moins mauvai deux surplis de mon pauvre cur

Tout-à-coup je crois entend environs du presbytere un br ne signifie rien pour moi, mais

treſſaillir mon oncle. Mon jeune ami de retour ! s'écrie-t-il. Soudain il vole & preſque auſſi-tôt ramene un jeune homme.... Dorothée, pénetre-toi de ma ſtupéfaction profonde : Murville eſt devant moi !

Mais non, non; ce n'eſt point Murville. Quoique la reſſemblance doive paroître d'abord parfaite à d'autres yeux, la différence eſt encore pour les miens très-frappante. Je n'ai pu, même au premier coup-d'œil, m'y tromper. Je vois bien la taille & la figure de mon perſécuteur; mais je ne vois ni ſon maintien ni ſa phyſionomie.

Son maintien, où reſpire tant d'aſſurance, peut paroître plus impoſant : celui-ci pourtant n'eſt point dépourvu de nobleſſe, & j'y remarque des grâces naturelles que l'autre n'a pas. La jolie figure de Murville eſt, je

l'avoue, pleine de cette vivacité qui an·
nonce ordinairement beaucoup d'ef·
prit : néanmoins il y manque ce mé·
lange de douceur qui tempere le feu
de celle-ci, cette impreffion de bonté
qui lui donne fon plus grand charme
Murville, fi c'étoit lui, n'eût pas
manqué de m'aborder auffi-tôt avec
cet empreffement de galanterie qu
n'eft pas très refpectueux : tout au
contraire, l'inconnu s'eft arrêté dè
qu'il a pu m'appercevoir ; il eft là, fu
le feuil de la porte ! il y refte tout fu
pris, très-décontenancé, prefqu
tremblant ! Il y refte, comme s'il
avoit pour lui quelque péril à le fra
chir ! Je le vois même, tandis qu'il m
jette à la dérobée quelques regar
timides, je le vois rougir plufieu
fois, & peut-être que de fa vie Mu
ville n'a fu rougir ! & peut être qu
fe croiroit déshonoré fi quelquef

ar hasard il avoit eu l'air interdit devant une femme !

Non, ce n'est point mon persécuteur ; ce jeune homme, quoiqu'il m'en présente l'image, ne sauroit m'effrayer : je ne pense pas qu'il soit possible d'offrir jamais, avec des traits si semblables, un air si peu ressemblant.

Cependant, il reste toujours immobile, & je continue, moi, de lui donner involontairement toute mon attention qu'enfin mon malheureux oncle rappelle sur un autre objet, par ces cris de douleur : ma niece, eh ! mon surplis ! mon bon surplis, ma niece ! mon bon surplis qui brûle !

En effet, ma main levée quand le jeune homme avoit paru, ma main étoit ensuite, par un mouvement machinal, successivement descendue, & le fer chaud qu'elle tenoit s'étant posé



tout au milieu de mon ouvrag
noit d'y faire un grand trou.

M. Sévin, fort ému, gron
liette. C'est alors que l'incon
proche pour balbutier en ma
quelques mots d'excuse, dont le
ne sauroit être douteux, puisq
oncle est incapable de garde
temps rancune à qui que c
Cette fois sa belle humeur ne
que trop tôt; il l'exerce aux dé
sa niece & de son ami. M. Sévi
plimente le jeune homme sur s
pressement à justifier l'étourderi
jolie fille; puis s'adressant à J
il lui demande en riant d'où p
provenir les longues distractio
la vue d'un joli garçon lui cause
sais pourquoi le bon curé, d
mille occasions la gaieté ne m'a
plû, maintenant me fatigue. C
j'aimerois mieux qu'il fût enc

thé! Que ne donnerois-je pas pour qu'il voulût recommencer à me quereller! Pressée de me dérober à ses plaisanteries, je saisis le premier prétexte qui se présente & cours m'enfermer dans ma chambre, où, pour essayer quelque diversion à mes rêveries, je me hâte de t'écrire tout ce qui vient de se passer.

J'avois pourtant quelqu'impatience d'apprendre le nom de ce jeune homme, de savoir quelle est sa famille, de connoître.... Mais le voilà qui part; voilà mon oncle qui m'appelle; adieu, Dorothée.

DOLERVAL A MUR

Tours, le 9 juillet 1782, onze

O MON FRERE ! partage
Je viens de la voir ! elle eſt b
bien !... Mieux peut-être
ne vous a jamais paru dan
beaux jours ! Sans doute mo
qu'elle ne croyoit pas ſi proc
pas peu contribué... Vous
que j'allois faire un voyage
cent fois heureux ! plus he
core que je n'avois oſé l'eſp
Car il ne m'a pas long-tem
d'elle ; & mon retour ſi p
miſe dans une joie ! ... Ell
naturelle ſa joie ! Si vous ſa
me elle a vu la mort de p
tous ſes dangers ſont finis. O

elle est sauvée ! Je vous la garantis sauvée ! Bovile... Bovile ne l'entraînera pas dans la nuit du tombeau.

Ce n'est pas qu'elle ait cessé de l'aimer. Ah ! si le cœur d'Eléonore étoit capable de changer, il n'y auroit donc pas au monde une femme constante ? Cela seroit trop cruel à penser ! .... Non, ma sœur n'a pas cessé de chérir son amant ; mais... comme vous l'écriviez, mon frere, il n'y a pas d'éternelles douleurs : tôt ou tard il arrive un jour propice aux malheureux, un jour qui seche leurs larmes... A propos de la douleur d'Eléonore, vous concevez qu'il lui reste un violent desir de recevoir du moins l'histoire détaillée des derniers momens de Bovile. Je dis *ses derniers momens*, & peut être j'ai tort. Jusqu'à de plus amples éclaircissemens, il faut dire *ses derniers exploits*. Car enfin le sort de

paroît trop certain que les enne
ce brave homme l'ont indigr
ſacrifié : l'eſt-il également qu'il
recueilli le prix de leurs crimes ?
qu'un peut-il phyſiquement
que Bovile ne vit plus ? Souffi
tiemment ces doutes, mon frer
que ne puis-je moi-même les t
moins déraiſonnables ! je ne fa
les répéter. Ils appartiennent
ſœur ; ſa tendreſſe s'y compla
moyen que ſa raiſon les rep
Où ſont les infortunés qui ne
preſſent pas à careſſer l'ombre
pérance ? Si pourtant il y faut

biens, qu'ils ne pourroient obtenir
en faisant flétrir sa mémoire?
Veuillez répondre à toutes mes
estions, Murville. Dans la ville où
us êtes, les informations sont faciles
recueillir. Ne négligez aucune des
narches nécessaires: hâtez-vous de
faire passer les derniers renseigne-
ns que nous desirons.
Bon soir, mon frere, je vous quitte
peu brusquement, pardon: je me
is une inquiétude!... Ce n'est pas
sœur, son état ne peut plus m'al-
mer... C'est que j'ai fait ce soir une
contre si singuliere!... la surprise...
suis dans un trouble! bon soir, mon
re.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

10 juillet 1782, 5 heures du matin.

L'ÉTRANGE destinée que la mienne! Si des événemens sinistres ne me tourmentent, de bisarres incidens m'inquietent. Je suis, au péril de ma vie, tirée de la prison où me retient le plus indélicat des amans; & c'est pour m'aller jetter dans un asyle peu sûr où je reste, pour ainsi dire, sous l'œil & sous la main de mon persécuteur. Ce jeune homme que je voyois sans crainte, j'aurois dû trembler devant lui! non que je doive penser qu'il ait la moindre intention de me nuire; mais il peut me perdre sans le vouloir; il le peut, Dorothée, puisqu'il est le frere de Murville.

Ainsi la longue émotion que je ref-

-pois hier étoit un avertissement de
-tuation critique où j'allois me trou-
-r. Ainsi le trouble qui m'agite en-
-re est une suite nécessaire de ma po-
-tion nouvelle.

En effet, s'il m'est permis d'espérer
que plusieurs circonstances ne se réu-
niront pas pour découvrir l'infortunée
Varmont, n'ai-je pas lieu de craindre
au moins que le plus petit indice ne
trahisse mademoiselle de Terville ? Ne
peut il pas arriver, par exemple, qu'en
écrivant à son frere, ce jeune homme
ne dise quelques mots.... Eh com-
ment ? comment cela ? A propos de
quoi M. Dolerval s'occuperoit-il de
moi dans sa correspondance avec
Murville ? Par quel hasard l'entretien-
droit-il de Juliette, d'une fille obscure ?
Je n'y songeois pas !... Ce que c'est
que la peur, Dorothée ! comme elle
se nourrit d'elle-même, quand on a

l'imagination frappée !... Ah ! cependant, il n'y a pas une déraiſon ſi grande à ſuppoſer qu'il faſſe un jour... par occaſion, quelque mention de moi dans une de ſes lettres, lorſque de mon côté je lui conſacre bien celle-ci toute entiere. Belle comparaiſon! mais la différence eſt extrême ! Le ſoin de ma ſûreté doit ſouvent appeller mon attention ſur ce jeune homme ; & quel intérêt peut jamais m'attirer la ſienne ? Allons, mon amour-propre m'égare : il me montre un danger qui n'exiſte pas.

Oui, mais tous ne ſont pas également imaginaires, j'ai d'autres ſujets de crainte trop bien fondés. Qui peut empêcher qu'au moment le moins prévu Murville ne vienne paſſer quelques jours avec ſon frere & ſa fœur dans cette ville ſi voiſine du hameau qui me cache ? Et comment prévenir

alors une rencontre dont je serois continuellement menacée ? Comment ? je n'ai qu'un moyen, c'est de me hâter... Mais on m'appelle, adieu ma chere Dorothée.

LA MÊME A LA MÊME.

Sept heures du soir.

J'AI pris le seul parti qui fût convenable, ma sœur ; celui de rappeller à mon bienfaiteur l'engagement qu'il a daigné contracter avec moi, de ne dire à personne ce que j'ai pu lui confier de mes malheurs. Le bon curé m'a renouvellé ses promesses ; il m'a protesté que chacun resteroit persuadé que j'étois sa niece, & que son ami lui-même le croiroit. Au reste ; j'entrevois dans l'avenir un expédient tout contraire. Il m'est impossible de penser que ce



jeune homme ait les principes &
mœurs de ſon frere. Tout en lui ſ
ble ſe réunir pour annoncer la
belle ame. Il a l'extérieur honnêt
décent, une phyſionomie plein
douceur, l'air de la candeur &
bonté... Mais je te l'ai dit, je
Qu'importe ! tu me pardonnes
quelques répétitions ? ... Ma ſœu
a le cœur excellent ! excellent, ſ
crois mon oncle. Il eſt l'in
ami de mon oncle ! Cette liaiſo
fait-elle pas encore ſon éloge
bien ! moi auſſi, je veux obteni
eſtime, fixer ſon attention, e
même ſa curioſité. Je veux qu'
de connoître mon ſort il s'y inté
Je veux enfin, ſi quelque jou
circonſtances l'exigent, pouvoir
pleine ſécurité lui révéler une
de mes malheurs & de mes crai
& me faire ainſi contre Murvil

protecteur de plus qui m'avertisse de son approche, qui l'écarte de ma retraite, dont les soins veillent continuellement à ma sûreté. N'est-il pas vrai, Dorothée, que je ne saurois, dans ma position si critique, me préparer trop de ressources, me ménager d'avance trop de moyens ? ... Je crois entendre du bruit à la porte, j'y cours.

Je me suis trompée, personne ne frappoit. Il est pourtant bien près de sept heures; & mon oncle m'a dit que ce jeune homme venoit tous les jours à six heures au plus tard. Pourquoi donc n'est-il pas ici ? La présence d'un tiers lui rendroit-elle la société de son ami moins agréable ! Bon ! comment ma présence leur sembleroit-elle incommode ? Je ne saurois les gêner dans leur conversation, je ne m'en mêle point. Hier, par exemple, je



n'ai pas dit un mot. Vraiment ! voilà ce qui aura pu lui déplaire ! Il m'aura crue ſouverainement dédaigneuſe ! D'ailleurs il étoit à peine aſſis quand je me ſuis retirée. Je me ſuis retirée preſque auſſi-tôt ! avec une eſpece d'empreſſement ! Il ne pouvoit deviner la cauſe de ma fuite ; il ſe ſera perſuadé que j'avois voulu lui faire une impoliteſſe ? il a grand tort, grand tort certainement !.... Mais cette idée doit l'affliger, l'humilier. Il faut l'en guérir. Il faut aujourd'hui lui faire un accueil moins froid ... & ne pas le quitter ſur-tout. Sans doute ; je lui ferai compagnie ! je reſterai, je reſterai juſqu'à ce qu'il parte.

Comment ! l'horloge de la paroiſſe ſe fait entendre, & je compte juſqu'à ſix, rien de plus ! Voyons le cadran.... l'aiguille marque ſix heures C'eſt donc quand cinq heures ont

ſonné

tonné, que mes oreilles.... Je ne sais pourquoi dans le courant de la journée j'ai tout fait & tout entendu de travers ! cela me donne contre moi-même des mouvemens d'impatience ! pourtant je suis fort aise qu'il soit moins tard que je ne le croyois ; je commençois à craindre qu'il ne vînt pas. Ma sœur, il faut que je te l'avoue : j'ai quelque desir de le revoir. Jamais desir ne fut plus naturel. Car enfin, je ne le connois pas M. Dolerval. Je me sens, il est vrai, quelque disposition à me prévenir favorablement pour lui, mais.. On frappe !.. Ah ! cette fois j'ai très-bien entendu ! j'y vole. Adieu, Dorothée.

LA MÊME A LA MÊME

11 Juillet 1782, 5 heures du ma

QUE je suis à plaindre, ma s
Qu'il est cruel de savoir prendr
bonne résolution, quand on n
pas la garder ! Je me battrois
je suis mécontente de moi !

J'avois raison de te l'écrire
sœur : il étoit fâché, ce jeune
me ; il étoit fâché, maintenan
suis sûre. Son abord a été r
tueux, très-respectueux ; mais
trouvé quelque chose de tro
qui m'a semblé froid. Je ne
rois néanmoins, sans inju
omettre une observation q
faite à son avantage : c'est qu
vers je ne sais quel air de g
de fâcherie on démêloit très-

ecrette inquiétude de dé-
ce mélange d'une fierté
le caractere & d'une
té dans le cœur m'a pé-
lui d'estime & de recon-
ussi me suis-je empressée
un accueil distingué. Bien-
qu'il me tenoit compte de
dont je savois réparer mes
ure avoit pris un air de
nt, une expression de
ce dont le charme étoit
le. Et moi aussi j'éprouvois
ction intérieure difficile à
is douce à sentir : jusques-
oit bien.
eusement mon oncle s'est
emander à son ami si l'ob-
dernier voyage devoit être
s un mystere ? Ce voyage
singuliérement ma sœur,
cet honnête jeune homme,
E 2

[redacted]

voilà tout ce qu'il m'eſt per
vous dire. Vous me preſſeri
nement de vous confier les
qui me l'ont fait entreprendr
le ſecret de madame d'Etiole
miens ſeront toujours à vous
de ma ſœur ne m'appartienne
Tu ſeras apparemment conte
cette réponſe, Dorothée ; je
qu'elle m'a charmée, & je dois
juſtice à mon oncle : il en a p
tisfait. Cependant monſieur
val continuoit à nous entreten
ſœur, c'eſt-à-dire qu'il ne tariſ
ſur ſon éloge. On dit que les
ſont enthouſiaſtes ; je ne c
point leur langage ; mais qu'
être ſéduiſant, s'ils ſavent, po
ter leurs maîtreſſes, emprunte
que le plus tendre des freres emp
à louer ſa ſœur ! Je l'écoutois,
gée dans un raviſſement inc

élas ! pourquoi faut-il qu'un fatal
tour sur moi-même ait si cruelle-
ent dissipé mon ivresse ! Qu'elle
it s'applaudir, me suis-je dit tout
s, cette madame d'Etioles à qui le
l a donné ce jeune homme pour
re ! Et moi, malheureuse, quel
me avois-je donc commis pour
'il me fit naître la sœur du farou-
e Varmont ! Que veux-tu, Do-
hée, ce rapprochement douloureux,
terrible contraste a déchiré mon
ur. J'ai multiplié d'inutiles efforts
ur calmer mon agitation mortelle.
pressée du fardeau de mes peines,
me suis sentie prête à pleurer,
ête à gémir. Il a fallu quitter la
ce ; il a fallu courir à ma cham-
e, pour y verser des torrens de
mes.

Après de très-longues souffrances,
i songé que mon absence alloit me



donner encore, aux yeux de
homme, l'apparence d'un to
mes pleurs se sont arrêtés.
suis hâtée de reparoître. M.
a mis de l'empressement,
rêt même à s'informer si je
tois incommodée. Mais c'é
ton! d'un ton que j'ai bien
M. Dolerval n'avoit plus
air; il se faisoit violence
cher son affliction; à pei
attendu quelques minutes p
dre congé de nous.

Et je ne sais quelle fureu
meil est venue saisir mon onc
oncle m'a soutenu qu'il é
de s'aller coucher! Il est
qu'onze heures venoient d
mais quelque chose avoit
cette horloge. Le moyen d
suader que cinq grandes h
fussent écoulées depuis que

homme étoit avec nous ! Certainement l'horloge avançoit ! J'en étois sûre dès hier ; & ce qui me l'a confirmé, c'est que la nuit a été d'une longueur extraordinaire. Vingt fois je me suis réveillée, m'imaginant qu'il faisoit jour ! Ce n'étoit que la lune, cette éternelle lune dont la lumiere me trompoit ! J'ai cru que le soleil ne se leveroit plus ! Aussi quelle manie de mon oncle de s'en rapporter à l'heure qui sonne ! Qu'ils sont à plaindre les gens qui ne savent mesurer le tems qu'avec le secours d'une horloge.

J'en veux à mon oncle, j'en veux à M. Dolerval. M. Dolerval s'en va dès qu'il me voit reparoître ! Quelle affaire si pressée le rappelloit donc ? Mais il étoit encore fâché, sans doute. Voilà coup sur coup deux impolitesses dont je parois coupable

envers lui. Ne pouvois-je pas maîtriser ma douleur & rester ? Le moyen que je me fasse jamais des amis, si je me comporte de cette maniere! Et quand les cruels qui me persécutent viendront m'assaillir, je regarderai vainement autour de moi; je n'appercevrai personne qui se soucie d'embrasser ma défense. Et peut-être qu'ainsi je serai réduite à fuir mes ennemis, même avant qu'ils paroissent. Peut-être que je serai très-incessamment forcée d'aller cacher ailleurs, & je ne sais où, mes terreurs, ma honte, mon désespoir.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 13 Juillet 1782.

QUE maudit soit l'écrivain trompeur avec ses phrases équivoques!

iens de la voir! elle est bien! ses ers sont finis ! Ne me suis-je pas ord imaginé que le hasard lui : fait rencontrer mon ingrate & se hâtoit de me réjouir du récit ette heureuse aventure! Point du ! Monsieur ne daigne pas même aire mention ! Il ne songe pas adresser le plus petit mot de con- ion ; c'est d'une sœur & d'un : qu'il me parle ! Comme s'il levoit pas savoir que l'objet le cher , le seul objet, peut-être, : on doive entretenir un amant, imant malheureux sur-tout, c'est aitresse !

ourtant je te remercie de la bonne velle que tu m'apprends , Do- al. Ma sœur est sauvée, j'en suis ianté , je n'en suis pas surpris. oique je la connusse horriblement ible , je n'ai jamais pensé qu'elle

[redacted]

en dût mourir. Je ne crois pas aux douceurs de ces paſſions charmantes qui forcent une déſolée perſonne à pourſuivre un défunt juſques dans ſon tombeau. Ce qui pourroit m'étonner, par exemple, m'étonner au-delà de toute expreſſion, ce ſeroit qu'aujourd'hui l'heureuſe Eléonore fût en effet *très-bien, mieux qu'elle ne m'a jamais paru dans ſes plus beaux jours!* Quoi donc! une convaleſcence ſi prompte & ſi pleine! D'où viendroit ce prodige? Cependant tu l'affirmes : il faut te croire. Il faut croire que, ma ſœur ayant eu le bon eſprit de goûter ma recette, Bovile, complettement oublié, vient enfin d'obtenir un ſucceſſeur.

Pourquoi te récrier ſi fort? rien ne m'eſt échappé dans ta lettre. J'ai vu ce que tu voulois m'inſinuer adroitement : *Les malheureux ſe plaiſent à*

reſſer des ombres. J'en fais mon comiment aux malheureux, & je n'en erſiſte pas moins à maintenir qu'il oit temps que notre ſœur voulût bien ıreſſer des réalités ; & malgré tes ſcours diſcrets, malgré ſa vertu ſi ing-temps éprouvée, je me perıade que c'eſt le parti qu'elle a pris. .h! tant mieux pour la ſociété! j'y vois ſon grand avantage un bon effet qui, ıtté dans le commerce, doit, à coup ır, en faire hauſſer les fonds. Tant ıieux encore pour l'aimable veuve ! 'eſt ainſi qu'à vingt-deux ans le cébat peut être doux. Qu'elle reçoive ıes félicitations ſinceres, Dolerval ; : qu'au ſein des ſuccès qui l'attenınt elle n'oublie pas quelle longue :connoiſſance eſt due à mes conſeils op tard ſuivis.

Quant aux raiſonnemens que ta révoyance entaſſe ſur la réſurrec-



tion future de Bovilé, ils font beau Lis cependant ces détails tout fr qu'un témoin oculaire vient de r faire passer, & ne vas pas divulguer l confidences, si tu ne veux me co promettre ainsi que lui :

» Nous étions à la hauteur (» Açores quand la flotte angloise » paru. Malgré notre infériorité, no » chef d'escadre devoit protéger » flotte marchande & il l'a fait. M » quand on a donné les signaux de » traite, on voyoit trop bien qu » Pallas ne pouvoit obéir. On de » voir aussi que si l'on vouloit c » battre encore seulement une de » heure, on obtenoit le grand a » tage de la dégager & de sauver » tierement le convoi. Mais c » mieux aimé la laisser exposée au » croisé de trois frégates & d'un v » seau de ligne. Alors, jaloux d'esl

ı moins dans le sang ennemi la
che que la lâcheté des siens pou-
oit imprimer au pavillon françois,
brave commandant de la Pallas
soutenu pendant trois heures
combat le plus inégal. Au mo-
ent où le jour tomboit, on a
ı sa frégate, criblée de coups de
non, à fleur d'eau, couler bas.
a chaloupe a sauvé quelques ma-
lots. Mais retenu sur son bord
r le serment qui oblige tout ca-
taine à ne quitter son vaisseau
e le dernier, l'intrépide Bovile a
ı s'ensevelir avec lui sous les flots.
! cruelle soif de l'or! les vain-
ueurs avides de dépouilles pour-
ivoient notre flotte marchande; &
s hommes périssoient sans secours!
e tout l'équipage de la Pallas il ne
n est pas sauvé quatre-vingt. Et,
ur comble de malheur, le capi-

„ taine n'eſt pas au nombre des pri-
„ ſonniers ! Les lâches ennemis d'un
„ brave homme ont complettement
„ réuſſi dans leurs déteſtables com-
„ plots : l'infortuné Bovile a péri. »

„ Mais cet affreux ſuccès n'a pas
„ aſſouvi leur vengeance. Ils ſont ve-
„ nus à Tercere réparer leur eſca-
„ dre. C'eſt là qu'on s'eſt hâté de
„ tenir un conſeil de guerre qui vient
„ de flétrir la mémoire de Bovile, &
„ de prononcer la confiſcation de
„ ſes biens. Que d'horreurs ! »

Je ne tranſcris pas les réflexions d
mon correſpondant, Dolerval, ici l
faits parlent aſſez d'eux-mêmes :
ſaliſſent mon imagination. Détourn
les yeux, repoſons-nous ſur de r
tableaux.

Sais-tu bien qu'au total il n'y
pas le ſens commun dans ta der
lettre. Tu n'avois plus ta tête,

me l'écrivis ; ou bien, si tu n'es
s encore fou, tu es donc amou-
ux ? En effet, qu'est-ce qu'un *voyage*
e tu me rappelles, quoique tu ne
en ayes jamais parlé ? Qu'est-ce en-
re que cette *rencontre* ? Et ce mélange
surprise & de *trouble* ? Allons,
nviens qu'enfin il y a quelque
lette sur le tapis. Conviens. Ne t'a-
se pas de faire le discret ? Tu t'en
pentirois. Il ne suffit pas que le ha-
rd t'ai jetté sur la route, ton inex-
rience ne sauroit se passer d'un
iide. Et vois comme notre Eléonore
st bien trouvée de mes conseils.
olerval, je n'ai pas moins d'amitié
ur toi. Ne me cachez donc rien ni
n ni l'autre. Je gouvernerai vos
aires de cœur avec la plus tendre
llicitude. Je veux, suivant les cir-
nstances, vous enseigner à tous
ux les moyens les plus prompts



d'arriver au but. Je confens
à ta fœur toutes les rufes
que, pourvu qu'elle me
de ne pas décourager les
Toi, je t'éclaîrerai conftan
les petites fymagrées de
Ainfi vous pourrez fans do
rant le temps perdu, m'a
jour dans la carriere, & d
de vos fuccès adoucit mon

Oui, je fuis dans l'infort
Je n'ai plus entendu parle
moifelle de Terville. Un
j'entretiens aux côtés de M
m'affure qu'elle ne doit
Paris. Ainfi, mon cher ami
roit pas avifé de me l'enlev
tite perfonne n'auroit eu l
d'elle-même pour m'écha
chofe acquiert de la vraif
& j'en fuis piqué. Plus d'
me furprends regrettant b

erfide : alors je me dis qu'avec des
ıoyens plus doux je me la ferois
eut-être attachée. Cette idée me
ourmente. Si jamais je retrouve la
here enfant... Si je la retrouve ! je la
iendrai de si près qu'elle ne pourra
lus se soustraire à son bonheur.

En attendant que je la tienne, j'ai
ait dans cette ville une petite con-
noissance qui s'est chargée d'occuper
non loisir ; mais cela m'amuse, &
voilà tout. Je sens auprès des plus jo-
ies femmes un vuide ; ... oh ! que ma-
demoiselle de Terville reparoisse, &
oudain je quitte tout pour elle.

[redacted]

(1) DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 11 Juillet 1782.

QUE de nouvelles horribles & con-solantes je reçois ensemble, ma chere Emilie ! que de sujets d'une affliction profonde & d'une extrême joie j'a rencontrés dans cette longue suite d lettres qui sont pour moi le livre de t

(1) Ecrite de Paris le 11 Juillet, reçue St. Cyr le 14, à cette adresse : à mademoi selle Juliette, chez le curé de St. Cyr, près c Tours : il paroit que ce fut dans la soirée du juillet qu'Emilie mit ensemble à la post toutes les lettres que depuis long-temps el écrivoit pour sa sœur. On voit par cette ré ponse qu'il n'étoit encore parvenu, le 1 juillet, à Dorothée aucune des lettres dar lesquelles Emilie lui parle de Doleval.

linée ! Ils étoient donc trop bien
idés ces affreux soupçons dont
orreur me paroissoit telle que je
ndignois quelquefois de les nour-
encore ! L'infâme ! quand il me
itoit les grands biens que ta mort
irroit lui laisser, il prononçoit ton
êt ! Il partoit pour t'égorger, le bar-
e ! quand il me faisoit ses adieux si-
res, il partoit pour assassiner la plus
ice, la plus aimable, la plus inno-
te des créatures... Ma sœur ! & la
ine ! O Dieu ! Dieu terrible aux
chans, où sont les supplices infli-
au scélérat souillé du sang d'Abel ?
and les enfers engloutiront-ils un
nstre que la terre frémit de porter ?
le fait ta lente justice ? Qui retient
nain vengeresse ? Mais mon Emilie
pire ! Le bras du très-haut l'a reçue
is le fond de l'abyme, & l'en a

[redacted]

tirée : je dois encore à sa bonté 1
actions de graces.

Tu respires ! Heureusement
mes yeux s'en étoient assurés, hei
sement les caracteres de ta main ch
ces caracteres que je connois si l
m'avoient donné la preuve cer
de ton existence, avant qu'un pe
eût osé venir devant moi s'ap
dir de ton trépas. C'est aujour
même, c'est ce matin que le mo
a souillé mon parloir de sa prés
Inquiete des nouveaux forfaits
pouvoit méditer, je me suis fait
violence d'aller affronter son as
Tigre féroce ! De quelle joie br
son œil sanguinaire ! Il venoit de 1
voir de Brest, & se hâtoit de n
porter le procès-verbal qui const

n'a-t-il dit, *il n'est déjà plus, ce
ır lequel mon pere affectoit une si
me ; il n'est déjà plus ; & ce qui
roîtra digne de remarque , c'est
de mourir il s'est déshonoré.
e va s'emparer de son bien , dis-
'aite de celui de sa femme néan-
'race aux poursuites que j'ai
ımencées , la dot me sera ren-
f à moi d'en compter avec votre
ìamais elle reparoissoit.* A ces
: n'ai pu réprimer l'excès de
ır : si jamais elle reparoissoit,
e écriée ; barbare !...
:, je t'allois trahir , j'allois
r moi-même. Je m'en suis
apperçue ; & d'un ton plus
ıi répété : si j'amais elle re-
: , barbare !.... en feriez-vous
Il m'a répondu fort tranquil-
*ue ce pouvoit être une chose
able de te revoir ; mais qu'il*



lui paroîtroit toujours fâcheux de rendre tant d'argent. Et tout d'un coup, pour se débarrasser d'un tas de papiers qui l'incommodoient, il a fait entrer son domestique. C'étoit Lafleur! A l'approche subite de cet homme dont la main avoit pu lever le poignard sur le sein d'Emilie, un mouvement d'horreur m'a saisie ; mais bientôt ne voyant plus dans ce malheureux que ton libérateur, je me suis attendrie jusqu'aux larmes. Sans la grille qui me retenoit, j'allois tomber à ses pieds ! j'allois, dans l'excès de ma reconnoissance, le remercier cent fois de n'avoir pas entièrement fermé son cœur à la voix de l'humanité. Cependant, soit qu'il se fût apperçu de la premiere impression que son abord avoit produit sur moi, soit plutôt que la seule vue de la sœur d'Emilie eût suffi pour remuer

entrailles, Lafleur a perdu toute
tenance. Il a pâli. Je l'ai vu s'ap-
ver contre le mur & s'asseoir en-
, prêt à s'évanouir. Son maître
rs s'est contenté de lui demander
lui arrivoit souvent de tomber en
blesse. L'infortuné domestique a
plusieurs fois : non ; mais d'une
x bien altérée. *Tant mieux* ! s'est
ié le farouche jeune homme : *car
les accès de ce mal devenoient fré-
ens, il faudroit absolument nous sé-
rer.* A ce dernier trait j'ai craint de
pouvoir contenir mon indignation ;
me suis enfuie.

Ainsi ton assassin va recueillir les
uits de ses crimes. Bientôt tes dé-
ouilles l'enrichiront. Et je dois le
uffrir ! Et je ne puis l'empêcher !
Hélas ! de tous les biens de ce monde
ne te reste que la vie : si mon in-
iscrétion te l'enlevoit, je périrois de
désespoir. Vas, sois tranquille, compte

fur moi, crois qu'on m'ôteroit le jour avant de m'arracher ton fecret.

Quant à ce qui regarde ta fituation actuelle, qu'aurois-je à te dire? Quelles lumieres attends-tu de mon inexpérience? Tiens, ma chere Emilie, je ne pourrois que confulter mon amie, cette dame en chambre qui veut bien recevoir tes lettres & me les donner? Dis-moi fi cette reffource ne te femble pas trop dangereufe?

En attendant, ne néglige aucune précaution pour ta sûreté. Redouble de vigilance, dérobe bien ton exiftence à tous les yeux. Sur-tout recueille tes forces contre le malheur. Eh quel mortel n'a pas befoin de courage? Cette vie n'eft qu'un temps d'épreuves & de peines. Vas, fi je te faifois le tableau de celles qui m'affiégent ici, tu trouverois peut-être que Juliette fi malheureufe, ne

l'eft

pas encore autant que la pau-
Dorothée !

LIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 18 Juillet 1782.

H, qu'il s'en empare, de mes
esses; il le peut : je me garde-
bien de l'exposer à l'alternative,
me les rendre ou de m'immoler
ore. Qu'il s'en empare ! Mais du-
ns, & c'est le dernier voeu que
rache pour lui le cri de la na-
qu'il a refusé d'entendre, mais
noins qu'il ne trouve bientôt plus
un charme dans leur jouissance ;
l'insupportable souvenir du forfait
les lui valut le poursuive sans
e ; que le remords s'attache à
coeur & le ronge ; que dans une
euse aliénation d'esprit il entende

à chaque heure du jour ma voix plaintive ; qu'il voye à ses côtés, dans les ténébres de la nuit, mon ombre sanglante ; qu'il devienne enfin le plus misérable des hommes & qu'il puisse obtenir ainsi qu'un jour Dieu lui pardonne !

Toi, Dorothée, ne me parle jamais de lui..... que pour m'apprendre son repentir.

Garde-toi bien aussi de consulter la personne dont tu m'offres les conseils. Il y auroit en effet quelque péril à mettre, sans une nécessit reconnue, quelqu'un dans notre con fidence. Dorothée, c'est un gra maître que l'adversité ! Celui-là se bloit avoir pris à tâche d'élever triste jeunesse. En peu de temps i par de rudes leçons, éclairé ignorance, avancé ma raison, f mon jugement. C'est sur la dé

qu'il m'inspire que je me repose du soin de me conseiller dans les occasions difficiles.

Et dès à présent je commence à m'appercevoir que j'avois eu tort de désespérer de moi-même. Je vois qu'il ne m'est pas impossible d'inspirer des sentimens de bienveillance à quelqu'un. M. Dolerval est venu tous ces jours-ci passer avec nous la soirée; je me trompois bien, quand je pensois que ce jeune homme trouveroit la présence d'un tiers incommode ou désagréable. Tout au contraire, il s'applaudit de ce que je demeure avec mon oncle. Je l'entends quelquefois complimenter M. le curé du bonheur qu'il a de posséder chez lui sa niece, une niece aussi...... aussi charmante, dit-il.

Une chose qui ne me tranquillise gueres moins, c'est de voir que mon

railler les égards qu'il me pro
les attentions dont il me com
n'y a plus de travail qui ne
roisse trop fatiguant pour Ju
plus de mêts qui lui semble as
licat. Il se ruineroit pour m
je le voulois souffrir ! Je n
qu'à l'en croire ; il se charger
de tout le tracas du ménage ! d
qu'il ne me resteroit plus autr
à faire dans le presbytere que
promener, manger & dormir
tin au soir.

Tu ne seras peut-être pas
d'apprendre comment nos je

mais après dîner, monsieur
rval arrive, il nous trouve au
n. Mon oncle y travaille; mais
oyen que sa niece y fasse quel-
chose! Que je prenne la bêche
le rateau, M. Sévin se fâche,
dit que je ne suis pas assez forte.
je me dispose à palisser, M. Do-
rval m'en empêche, il prétend que
cela me gâte les mains. Croirois-tu
qu'il ne m'est pas même permis d'ar-
roser les fleurs. A propos de fleurs,
on les cueille. M. Dolerval me fait
tous les soirs un bouquet. Ce bou-
quet, il en faut convenir, est mieux
composé, mieux nuancé, fait avec
plus de grâce que celui dont M. le
curé veut absolument que je me pare
tous les matins.

A la chûte du jour, le serein nous
chasse, nous rentrons. Monsieur le
curé soupe, on cause. C'est M. Do-

lerval sur-tout qui soutient &
la conversation. Il conte ingén
les plaisirs & les accidens d
enfance, les occupations & le
lassemens de sa jeunesse. Il es
tain que les détails dans lesqu
entre à cette occasion tirent
principal intérêt de la maniere
ils sont présentés. Et vraimen
sœur, tu ne te feras pas une
du charme que ce jeune homm
répandre sur ses moindres récit
surplus, c'est alors que j'ai li
m'appercevoir qu'il attache qu
prix à mon opinion. En effet,
qu'il dise toujours bien, toujo
mieux, il ne paroît un peu co
de lui-même qu'au moment ju
j'ai l'air d'approuver. Cependan
tour vient. M. Dolerval m'inte
sur mes parens, sur le lieu qu
vue naître, sur les premiers obj

mes attachemens. Mais ne va pas t'imaginer que ce soit vaine curiosité de sa part & besoin de tuer le temps. Oh! point du tout! Il n'y a pas à s'y méprendre! On voit que c'est par intérêt, par pur intérêt pour vous-même, qu'il vous accable ainsi de questions. Et tiens, ma sœur, quand il m'en fait de trop embarrassantes, mon oncle vient à mon secours, & M. Dolerval paroît toujours regretter beaucoup que ce ne soit pas moi qui réponde.

Ainsi nos soirées s'écoulent avec une vitesse que je ne conçois pas. Comment cette horloge sonne-t-elle toujours minuit un moment après que M. Dolerval a pris congé de nous!

Je t'assure, Dorothée, qu'on a raison de dire qu'il n'y a point de condition, si pénible qu'elle semble

[redacted]

au premier coup-d'œil, qui ne comporte en soi quelques dédommagemens. Je t'assure qu'à tout prendre, la mienne commence à me paroître très-supportable.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours; ce 19 Juillet 1781.

JE n'ai pu montrer votre derniere lettre à madame d'Etioles, mon frere vous y traitez notre estimable sœur avec un excès d'irrévérence qui m'étonne; car enfin j'avois ouï-dire qu'au sein de leurs désordres les plus libertins étoient forcés de conserver encore quelque respect à la vertu. Pardon, Murville, je serois sans doute désolé de vous offenser: mais je ne puis souffrir non plus qu'Eléonore soit outragée. Quoi donc!

oit-elle pas mérité par d'assez
ues épreuves qu'avant de la con-
ner vous daignassiez au moins
endre votre jugement ? Au reste
qu'il devient nécessaire que la
idération qu'on lui doit vous soit
ifestée par des preuves nouvel-
un jour il me sera permis de vous
donner, mon frere ; & ce jour-
ous serez obligé de croire à l'a-
r fidele.
eut-être aussi viendra-t-il un temps
vous ne me soupçonnerez plus
me complaire à des inclinations
es. Il est vrai que si j'aimois un
, ce pourroit bien être quelqu'un
cette classe prétendue inférieure,
uel objet du dédain des heureux
a terre. Ce pourroit être une fille
l'aveugle destin auroit jettée dans
tat obscur ; mais du moins il y



auroit entre sa condition qui t
souvent à l'abaisser, & ses sen
qui l'éleveroient sans cesse, ur
fait contraste, qu'elle paroîtroit d
humble fortune aussi déplacée c
d'autres au milieu de leurs gra
Une éducation brillante ne
pas nourrie de ces préjugés
périorité, de domination, (
lence dont on berce la longue (
des personnes d'un rang dist
mais elle auroit le sentiment i
tout ce qu'il faut applaudir
tout ce qu'on doit blâmer; m
auroit ce sens intime d'une dél
exquise qui, sans étude, 1
sa place à chaque vérité; n
simple nature eût pris plaisir
donner sans travail & sans frais
tous les efforts de l'art obti
rarement en faveur de vos
selles si bien élevées: le gc

occupations utiles, l'amour des vertus solides & l'aptitude aux talens aimables; mais sur-tout elle porteroit au fond de son cœur plus de véritable noblesse que les filles des rois. Enfin, elle ne pourroit s'attirer l'attention ni par le faste de sa demande, ni par la pompe de ses atours; mais on la verroit mieux parée d'une rose & d'un linon blanc, que les plus riches avec les diamans & la pourpre; mais son adolescence à peine commencée brilleroit à la fois des touchans attraits de cet âge & des charmes plus éclatans de l'âge qui suit; mais elle réuniroit au suprême degré les agrémens, la dignité, les grâces; mais elle posséderoit des trésors de beauté. Que si pourtant elle existoit ainsi que je trouve mille douceurs à vous la peindre, ou peut-être plus étonnante encore, vous, mon frere, vous l'appelleriez

une *fillette* ; & moi je la croiro
reine du monde ! & moi j'en vou
faire l'idole de mon cœur ! Mais,
parvenir à toucher le sien, pe
vous que je serois tenté de recoi
vos trompeuses lumieres, à votr
périence funeste! Eh ! que m'ense
riez-vous qui valût la peine d'êtr
pris, Murville ? Après avoir
temps médité vos leçons, je ne
rois plaire qu'à celles qui ne saver
aimer.

Non, si je commençois à me s
entraîné par la force d'un attache
qui pourroit décider bientôt le d
de ma vie ; non, ce n'est pas à
qu'il me conviendroit d'en fai
confidence. La seule Eléonore
paroîtroit digne, & ma reconnoiss
la lui devroit. Toutefois avant
ser payer sa confiance par des a
semblables à ceux dont elle m'hor

e voudrois être sûr de pouvoir, com-
ne elle, garder inaltérable & pure, à
ravers les épreuves de l'absence & du
emps, une passion combattue par les
onvenances, & contrariée par les évé-
emens. Je voudrois être sûr, non
ue l'objet de mes tendresses les mé-
te : pourroit-on ne pas estimer ce
u'on aime ? mais que moi-même je
uis digne de l'adorer toujours, quand
devrois ne jamais l'obtenir. Quelle
onte, en effet, s'il me falloit rece-
oir de qui que ce fût des leçons de
licatesse & de fidélité ! quelle honte
r-tout s'il m'arrivoit ensuite de brûler
n feu que des difficultés communes
ssent refroidir ! comment soutenir
rs les reproches de ma sœur si cons-
ment éprise au sein des regrets &
privations ? Le moyen d'entendre
onore m'accuser du crime irrémis-



fible d'avoir, à fes yeux même, p
fané l'amour ?

Venons maintenant au feul ar
de votre lettre qui m'ait intére
Murville. Malheureufement c'eft
le feul où vous ayez eu raifon a
moi. Je ne fuis pas fans quel
peine forcé d'en convenir : il p
que mes efpérances fur l'ami de
fœur étoient déraifonnables ; les tr
détails que vous m'envoyez femb
prouver trop bien que Bovile n
plus.

Mon frere, avant de finir, il
refte une grâce à vous deman
veuillez pardonner la franchife
m'a dicté cette réponfe. Je conçois
la différence des opinions, quand
tient à celle des fentimens, puiffe
longue altérer l'amitié. Cepen
celle que je vous ai vouée ne fera

truite, parce que je persiste à croire
ec madame d'Eriolès que, malgré
contagion des principes du monde,
vous reste au fond du cœur assez de
nté naturelle pour que vous recon-
issiez quelque jour toutes vos er-
urs. Adieu, mon frere. Je n'atten-
ai pas sans impatience le retour du
urier.

ILIE DE VARMONT À DOROTHÉE.

St. Cyr, le 24 juillet 1782.

OUI, ma chere Dorothée, je t'ass
e que je commence à m'accoutu-
r à mon sort; mon oncle est un
cellent homme en vérité. Quelque
ose en lui me déplaisoit: c'étoit cette
eté presque enfantine que la plus
nce bagatelle avoit le pouvoir d'ex-
er. Ma tristesse silencieuse & sa pé-

tulante allégreſſe me paroiſſoient t
jours contraſter d'une maniere p
moi trop fâcheuſe : ſouvent j'ai ſ
ma douleur s'aigrir de ſa joie. Je
ſaurois affirmer que M. Sévin ſe
apperçu de cette malheureuſe diſp
tion de ſa niece ; mais ce qu'il y
certain, c'eſt qu'il a changé de man
& de ton. Je ne veux pas dire
ſoit devenu chagrin ou grond
Seulement ſa belle humeur s'eſt t
pérée ; elle eſt maintenant m
bruyante, plus réſervée, plus do
plus attirante, preſque auſſi charm
enfin que celle de M. Dolerval
tiens, Dorothée, voilà que j'y ſo
cela vient peut-être uniquement d
que le bon curé prend peu-à p
ſans qu'il puiſſe même s'en dou
la teinte de l'heureux caractere de
ami.

J'ai fait, par rapport à mon on

une autre remarque qui ne m'a pas moins flattée. Tu te rappelles, ma sœur, *la phrase favorite* de M. Sévin ? Cette phrase qui m'a si fort étonnée le jour de mon entrée au presbytere, & sur le sens équivoque de laquelle je ne m'étois trouvée bien rassurée que lorsqu'avec une ingénuité sans exemple, & pourtant pleine de respect, mon oncle m'avoit confié les peines de son état, en me protestant d'ailleurs que l'expression de ses regrets n'avoit rien qui me concernât particulièrement, puisqu'il *alloit sans cesse*, ce furent ses propres termes, *en régalant le premier venu*. Eh bien ! Dorothée, cette phrase, il est trop vrai qu'il la répétoit à propos de rien, sans relâche, sans retenue, & quoi qu'il eût pu dire pour diminuer mes alarmes, ces fatigantes exclamations me donnoient un secret déplaisir. Tu n'ap-

prendras donc pas sans quelque satisfaction que mon oncle se corrige encore de ce défaut.là. Maintenant la plainte ne lui échappe que quand son cœur est trop plein pour la contenir. Encore se fait-il cet effort de m'en épargner l'amertume. Toutefois à son air pensif, rêveur, profondément préoccupé, je vois d'avance arriver l'instant où le sentiment de ses maux, devenu trop vif, va lui en arracher l'aveu. Lui-même s'en apperçoit, & de peur que je ne l'entende, de peur de m'affliger, sans doute, il se leve brusquement, il me quitte, il va loin de moi gémir ce fatal: *on devroit marier les prêtres*! Je dis *gémir*, & je dis bien: nulle autre expression ne rendroit mieux la touchante inflexion que prend sa voix, quand elle articule ces mots. Alors, & seulement alors j'y trouve ce ton de la tendresse & de la

ur, ces accens d'une ame paf-
ée que M. Dolerval prend fi
lorfqu'il chante une romance.
propos, c'eft hier que les deux
ont fait de la mufique. Je ne te
ai plus de la baffe de M. le curé.
olerval a très agréablement tou-
quelques fonates. Enfuite mon
s'eft mis à chanter: elles ne m'ont
ort amufée les chanfons de mon
. Ce ne font que des ariettes &
ndes, toutes gaies ou bouffon-
J'en aurois sûrement trouvé les
lus jolis, fi les paroles ne m'a-
t pas paru pour la plupart infigni-
s & mauffades. Tu fais combien
fère les romances. Les romances
uelque chofe de tendre & de
if qui charme le cœur en le
ftant. Au refte, j'admire toujours
fard qui fait que M. Dolerval
le deviner tous mes goûts. M. Do-

lerval nous a chanté les plus touchan-tes ; & comme il les a chantées ! Que d'expreſſion dans ſa figure, dans ſon regard & dans ſa voix ! Sa voix ? elle eſt charmante ! elle eſt enchantereſſe ! elle a porté juſqu'au fond de mon ame la langueur & l'attendriſſement ! Je ne me ſerois pas laſſée de l'entendre ! Il a trop tôt fini, mais par les couplets ſui-vans, ſur l'air que je t'envoie noté (1) :

I.

Le printemps, l'amour & Sylvie
Inquiétoient ma liberté ;
J'ai vaincu la coquetterie
Et la nature & la beauté.
Mais bientôt je ne ſuis plus maître
Des feux qui vont me conſumer :
La plus belle vient de paroître,
Et je ſens bien qu'il faut aimer.

---

(1) Cet air ne s'eſt pas retrouvé.

II.

Elle est jolie, elle est charmante,
Et n'a pas l'air de le savoir.
Sans même y songer, elle enchante ;
Elle soumet, sans le vouloir.
L'art qui séduit, je le déteste ;
Contre un tyran l'on doit s'armer :
Mais la beauté simple & modeste,
Ah ! je sens bien qu'il faut l'aimer.

III.

Déjà, déjà mon cœur l'adore ;
Le jour, son image me suit ;
La nuit, je la retrouve encore
Dans mes songes qu'elle embellit.
Timide espoir qu'amour inspire,
Daignera-t-on vous confirmer ?
Daignera-t-on jamais me dire :
Ah ! je sens bien qu'il faut aimer ?

LA MÊME A LA MÊME.

Le 25 Juillet 1782.

J'IGNORE ſi tu ſentiras comme moi, Dorothée : la chanſon de M. Dolerval m'a fait le plus grand plaiſir. Je dis ſa chanſon ; car je crois qu'il en eſt l'auteur ; tu vas me demander pourquoi ?...... C'eſt que..... c'eſt qu'il y a dans les paroles des choſes.....? Ah, c'eſt qu'il a paru très embarraſſé quand je n'ai pu m'empêcher de lui dire que je croyois n'avoir vu celle-là (1) nulle part. Ma-

(1) Depuis elle a paru dans les *étrennes de Polymnie* ; mais avec des changemens commandés par la circonſtance. Ce fut apparemment un vol qu'alors M. Louvet crut pouvoir faire impunément à M. Dolerval. Voyez pourtant comme tout ſe découvre !

Note de l'éditeur.

demoiselle, vous ne pouvez les connoître toutes, m'a-t-il répondu; mais il venoit de perdre contenance; & puis c'est qu'il trembloit en la chantant; c'est qu'il rougissoit en me voyant l'applaudir; c'est qu'il a paru très-content quand je l'ai prié de me la laisser. Mon oncle aussi ne vouloit-il pas s'en emparer. Oh, qu'il chante les ariettes! Il n'aura ma chanson que quand je la saurai. Je la saurai bientôt, Dorothée. Ne m'est-il pas à l'instant même arrivé d'en frédonner machinalement les derniers vers.

Mon étourderie m'a pensé trahir. Il y avoit déjà quelques minutes que je ne résistois qu'à peine au desir de chanter à mon tour & de me mettre au piano. Cette fantaisie, supposé que c'en fût une, n'avoit rien de blâmable; car enfin, s'il est bon de ne point tirer vanité de ses avanta-

ges, on ne doit pas non plus en affecter le dédain. Or tu sais que dans le nombre des talens dont mon pere nous dota malgré madame de Varmont, la musique fut comptée pour beaucoup & me valut quelques succès. Sans doute M. Dolerval touche passablement & chante à merveille. Pourtant ma voix vaut bien la sienne & certainement il n'est pas mon égal au piano. Voilà ce que je puis te dire sans un excès d'amour-propre ; & voilà ce que je me disois à moi-même tout bas. Violemment tentée de me mêler du concert, je jouissois d'avance de la surprise de Monsieur.... de la surprise des deux amis. Cependant plusieurs réflexions m'avoient arrêtée : falloit-il, en montrant au bon curé tout ce que je savois faire, découvrir sans nécessité le mensonge auquel je m'étois vue

quinze

quinze jours auparavant réduite, lorsqu'il avoit été question de lui dérober ma science ! D'ailleurs, n'y auroit-il pas dans tout ceci quelque chose de très-désobligeant pour M. Sévin ? Cette derniere considération sur-tout m'ayant déterminée je m'étois, non sans peine, résignée au rôle passif d'approbateur, & je l'avois courageusement soutenu jusqu'à l'instant où je ne sais quelle préoccupation me conduisit à frédonner, sans que j'y songeasse, les derniers vers de la nouvelle chanson.

Heureusement la surprise des deux amis m'avertit presqu'aussitôt de ma faute ; heureusement je n'avois formé qu'à mi-voix des sons mal articulés : ainsi je pouvois encore nier que je fusse musicienne. Mais M. Dolerval me pressa, me supplia d'essayer de mettre ces paroles sur l'air : il n'y

eut pas moyen de m'en dis
Je pris du moins la précaut
chanter sans méthode, à-p
comme une écoliere qui con
la gamme. Ce fut au reste u
bien surabondant, car le haza
lut qu'en ce moment ma voix
tremblante & voilée. On ne
pas moins de grands compl
on m'assura que je devois
des dispositions si recomma
Mon oncle aussitôt me ren
ses offres ; mais M. Doler
demandé la préférence ; il me
mandée de ce ton plus eng
plus persuasif qui lui est natu
sorte que me voilà désorma
l'étrange embarras de savoir
des deux amis je laisserai pr
peine de m'enseigner ce qu'il
vent ni l'un ni l'autre aussi b
moi. Bon ! je verrai, je tempo

je..... mais il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que nous avons dîné ; voici le moment où.... où je ne puis me dispenser de paroître. Adieu, ma chere Dorothée.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 28 Juillet 1781.

VOUS ne me répondez pas ; mon frere, je vous ai sans doute écrit des vérités un peu dures ; mais n'ayant fait que ce que j'ai dû, pourrois-je être coupable ? Pourtant si je vous ai fâché, je ne m'en consolerai pas.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

ce 2 Août 1782; minuit.

J'AI reçu ta lettre aujourd'hui, ma ſœur; j'y vois avec ſenſibilité que ſeulement ſur le portrait que je t'ai fait de mon oncle tu as conçu pour lui beaucoup d'eſtime. Sans doute il doit y avoir dans ſon état, comme tu le remarques fort bien, très-peu d'hommes d'un caractere à la fois aimable & bon comme le ſien. Cependant je m'étonne un peu de ce qu'en me parlant de ſon ami, tu bornes ſon éloge à me dire que je parois avoir pour ce jeune homme une amitié toute particuliere. Oui, ma ſœur; & c'eſt qu'il la merite! C'eſt que perſonne n'en eſt auſſi digne que lui! Mais vous, à ma place!

nême, Dorothée, pourriez-
dites-le moi, je vous en prie;
ez-vous lui refuser un vif at-
nent? Comment donc! Est-ce
ne lui aurois pas rendu justice
mes lettres? Est-ce que j'au-
égligé de te le peindre tel qu'il
Ce seroit de ma part une omis-
bien inexcusable!
e je ne t'aye rien dit de ses
, de ses grâces, de sa beauté,
foule des avantages extérieurs
l brille; je le conçois: il n'y
là qui puisse nous intéresser
up ni l'une ni l'autre. Mais
ne me sois pas empressée de
inter le ravissant tableau de
tations douces, de ses mœurs
es; que je ne t'aye pas vanté
il le falloit toutes les qua-
son cœur, toutes les vertus
te ame; voilà ce que tu ne



devrois pas me pardonner ; voilà de ces injustices dont je n'aurois jamais cru pouvoir me rendre coupable !

En effet, n'est-il pas surprenant que ce jeune homme, qui pourroit sans aucun risque appeller sur lui l'examen du censeur le plus austere, ait pour les défauts d'autrui cet excès d'indulgence qu'on seroit par fois tenté de nommer foiblesse ? N'est-il pas très-extraordinaire que lui, qui ne se permettroit pas la plus petite offense contre son ennemi mortel, ne garde aucun ressentiment des torts d'un ami ? N'est-ce pas une chose admirable, enfin, que cette extrême sensibilité de son cœur, jointe à l'inaltérable douceur de son caractere ? Je veux t'en rapporter un trait tout nouveau, Dorothée.

Mon oncle, il faut te l'avouer, n'est plus le même homme. Je m'é-

trop pressée de me féliciter du
ngement de son humeur & d'en
urer favorablement. La révolu-
ı qui s'est faite en lui ne s'est
arrêtée au point où je l'avois ju-
bonne. Une mélancolie d'abord
z douce a remplacé la gaieté tout-
it éteinte; mais malheureusement
ristesse profonde & les sombres
grins viennent de succéder. M.
erval ne l'a jamais vu dans un
semblable. Si les inconvéniens de
e étrange métamorphose ne tou-
ient que moi, je ne pourrois que
ndre mon malheureux oncle, je
songerois qu'à le consoler. Pour-
i faut-il que, dans les plus forts
s du mal atrabilaire qui le pos-
, il ne s'en prenne jamais à sa
e avec qui du moins il a peut-
le droit de se fâcher; & qu'il
e au contraire tomber tout le

poids de sa mauvaise humeur sur son ami, sur son généreux ami, qui je vois si fort compâtir à sa peine ignorée, & qui s'efforce comme moi, trop inutilement hélas ! d'en pénétrer la cause ?

Hier il étoit minuit qu'on n'avoit pas encore ouvert le recueil de romances que M. Dolerval avoit eu l'attention d'apporter. Mon oncle, chose étrange ! n'avoit pas paru se soucier qu'on se livrât à ce délassement. Cependant M. Dolerval crut pouvoir chanter, seulement une fois, ma chanson ; la sienne, je veux dire. Eh bien, quoiqu'elle soit courte, mon oncle eut l'air d'en attendre impatiemment la fin. Mais ce n'est pas tout ! admire l'étonnant caprice : à l'instant où ce jeune homme nous fait ses adieux, M. Sévin qui de la soirée n'avoit pas voulu regarder une

ote, ne s'avise-t-il pas de deman-
er d'un ton d'aigreur à son ami :
*i madame d'Etioles ne veut plus ja-
ais l'honorer de ses visites ? Si elle a
iré de ne pas revenir chez lui faire
la musique ? — Excusez ma sœur,
le est à présent embarassée, occupée....*
I. Dolerval alloit continuer, on l'in-
rrompt brusquement : *bon ! ce ne sont
s ses chagrins qui l'occupent ! — Au
n dont vous le dites*, réplique l'ex-
llent frere, avec un peu d'émotion,
*pourroit-on pas croire que vous en
s fâché ? — Ma foi*, s'écrie-t-on,
*puis du moins en être surpris ! je
is être surpris qu'une femme que j'ai
e, il n'y a pas six semaines, prête à
urir du chagrin de la perte de son
ri, paroisse déjà tout-à-fait consolée.
'est-ce donc que l'attachement des
mes, s'il ne peut survivre plus d'un*

mois à son objet? Que voulez-vous que l'on pense d'une douleur qu'elle ne se donne pas la peine de garder plus long-temps? Toutes les fois que je songe à cela, j'ai moins de regret qu'on ne veuille pas marier les prêtres.

A ce propos vraiment malhonnête, Dorothée, tu aurois vu M. Doleval dans l'accablement de la surprise & du chagrin. Cependant, au lieu de se fâcher, il a dit d'un ton touchant : *Ah, mon ami! qu'est-ce que je viens d'entendre. Que de mal vous m'avez fait!* en même-temps il lui tendoit les mains. Croirois-tu qu'au lieu de vole dans ses bras, M. Sévin a fait quelques pas en arriere. J'en ai senti, moi qui t parle, un mouvement d'impatience mais rien ne peut altérer la douceur d ce jeune homme. Il s'est retiré pénétr d'affliction. Néanmoins, maintenai

que j'y repense, je me rappelle très-bien qu'il n'avoit pas donné le moindre signe de colere.

Bon soir, Juliette : a dit M. le curé resté seul avec moi... - mon oncle, il est parti désolé.— Eh bien, le propos m'est échappé; que voulez-vous que j'y fasse.— Mon oncle, il ne reviendra pas! — il ne reviendra pas! a-t-il répété tout de suite avec inquiétude, puis d'un ton plus doux : vous vous allarmez trop facilement. Rassurez-vous, Juliette, rassurez-vous, il reviendra. Je ne le traite pas ordinairement si mal; & d'ailleurs vous, ma niece, ne lui avez-vous pas fait un accueil obligeant. Pourquoi vous feroit-il supporter la peine de ma faute? Et sans cela même je le connois incapable de me garder rancune pour un moment de vivacité. Rassurez-vous, il reviendra.



je vous le promets. C'eſt moi qui vous le promets, chere enfant....... bon ſoir.... Je deviens triſte, grondeur, inſupportable, ma fille! daignez ne pas m'en vouloir. Plaignez-moi, que Dolerval auſſi me plaigne! & qu'il me pardonne! entendez-vous, ma niece? qu'il me pardonne, je vous en prie!

Alors il m'a quittée; il m'a laiſſée touchée de ce prompt repentir, attendrie juſqu'aux larmes! cependant, quoiqu'il m'eût dit, j'étois inquiete. Je craignois que M. Dolerval ne revînt pas. Je ſavois que de toutes les peines qu'il pût recevoir, la plus ſenſible étoit un outrage fait à ſa ſœur; mais n'importe: il eſt revenu tantôt; il eſt revenu plutôt que de coutume; & du plus loin qu'il a vu mon oncle, il a volé vers lui. Mon oncle vouloit parler,

:xcuser ; il ne l'a pas souffert, il
lrement embrassé !
: penses-tu de cela, Dorothée ?
penses-tu ? je veux que tu me
les ; que tu me répondes le plus
ssible.

ITHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 4 Août 1782.

ILIE, tu ne l'as pas du tout com-
na derniere lettre ; & je crois avoir
ien entendu les tiennes. Je crois
oir que certaine passion obscur-
meilleur jugement, tandis qu'au
ire l'amitié, qui de loin froide-
réfléchit & considere, fait éclai-
plus timide inexpérience. Qui
lit cependant qu'un jour ce seroit
othée, abandonnée dans l'igno-
du cloître, qu'il appartiendroit

de soulever le voile épais dont Emilie, environnée des lumieres du monde, auroit laissé ses yeux se couvrir ?

Oui, ma pauvre petite sœur, tu marches en aveugle dans une route parsemée d'écueils, & chaque pas t'expose davantage. Arrête-toi, je t'en conjure : daigne un moment te recueillir. Descends dans ton cœur pour l'examiner ; fais-toi cet effort de résoudre sans prévention les questions que je te propose.

Jamais, quoi qu'il puisse arriver, jamais tu n'oublieras ton généreux époux. Le souvenir de ses bienfaits ne s'effacera point de ta mémoire. Ton époux ! tu avois conçu pour lui beaucoup d'estime, une vive reconnoissance, une amitié respectueuse ; & cependant que pensois-tu, que disois-tu de Bovile ?

Aujourd'hui, car il te deviendra

ıs facile de juger par comparaison,
jourd'hui que dis-tu, que penses-tu
jeune Dolerval ? D'où viennent
s éloges plus animés que tu lui pro-
gues ? Quel nom donner à l'espece
nthousiasme qu'il te cause ? Enfin,
e pourrois-tu penser & dire autre
ose, s'il t'avoit inspiré ce qu'on
pelle de l'amour ?

De l'amour ! le mot seul va te faire
mbler. Rassure-toi néanmoins : il me
mble que tu as encore le temps de
venir sur tes pas.

Ma chere Emilie, je crois voir le
écipice, & je te le montre. Quant
x moyens de l'éviter, je m'en rap-
rte à ta prudence, à ta sagesse, à ce
ir de la vertu qui t'inspirera, je
n doute pas, les meilleures résolu-
ns. Pourvu que le péril ne te soit
s caché, je suis tranquille. Tran-
lle ! ah ! ne le crois pas. Je ne puis

eft-il donc fait pour le malheur de
pece humaine ? Pourquoi se plaî
tourmenter d'un desir inquiet les c
même qu'il ne doit jamais brûle
ses feux ? Toi, ma sœur, tu l'
sans doute trop tôt connu pou
repos ; & moi, c'est peut-être
mon éternel ennui que j'ai ju
ne le point connoitre : ô destinée

EMILIE DE VARMONT A DOROT

St. Cyr, le 6 Août, n

trui n'avoient-elles pas rendu mon
assez déplorable ! Falloit-il en-
e que les combats d'un amour cri-
iel & malheureux s'élevassent au
d de mon cœur ? Ne suffisoit-il pas
je fusse un objet de pitié ? devois-
pour comble d'infortune, deve-
un objet de mépris ? Bovile ! Oh !
n généreux époux ! quoi la recon-
ssance de tes bienfaits a si tôt péri
s ma mémoire ; & le sentiment que
vertus avoient mérité sans pouvoir
tenir, un inconnu me l'a tout d'un
p arraché ! Quoi ! déjà tes mânes
outragées ! Quoi ! sur ta tombe
ine fermée je brûle d'une flamme
tere !

onçois l'excès de ma surprise &
ma douleur, Dorothée : aujour-
i, pour la premiere fois, je m'ap-
ois que je ne suis pas seulement
pable envers mon époux. Tandis,

[redacted]

que ton amitié toujours tendre, jours attentive, veilloit sur ta sc mon lâche égoïsme te récompens peine de quelques souvenirs. In sée, je ne t'entretenois que de erreurs! Ingrate, j'oubliois tes pe Depuis que je suis ici, je crois n voir pas adressé le plus petit m consolation. Quel seroit donc l prême pouvoir de cet attachemen même en sa naissance, m'a fait ger mes devoirs, offenser mes faiteurs, & porter sur un seul o sur un objet jusqu'alors étranger, affection toute entiere? Quel ob opposer à sa toute-puissance? parti prendre? où me cacher? devenir? Ah! malheureuse!

A MÊME A LA MÊME.

Onze heures du soir.

 vas sans doute remarquer, ma
, que ce soir je suis remontée
moi plutôt que de coutume ?
que M. Dolerval vient déjà de
, & mon oncle aussi-tôt m'a ren-
e.

profite de cet incident pour t'ap-
dre une heureuse nouvelle : je
avoir ce matin trop vivement
gé tes allarmes : j'ai lieu de pen-
ue je suis loin d'aimer ce jeune
ne autant que nous l'avions craint;
plus je réfléchis, plus je me per-
 que jusqu'à présent j'ai seule-
 cédé en quelque sorte à l'im-
ion qu'il s'est efforcé de me com-
iquer. J'ai seulement payé ses

qu'il y auroit même à cela qu
danger peut-être ; & je te prome
prendre garde.

Prête-moi quelque attention
sœur : tu feras, je l'espere, co
des motifs qui m'ont fait change
pinion, pour me rendre plus de
fiance en moi-même. Depuis
jours ces messieurs ont ensembl
pour-parlers très-longs, très-an
très-mystérieux ; on se parle ba
s'éloigne, on m'évite : j'ai d'abo
frappée de cette impolitesse ! T
sur-tout les interminables chuc
ries ont recommencé ; j'ai vu

ourtant à revenir à moi ; mais on voit je ne sais quelle joie difficile à issimuler : ces marques d'indifférence our mes peines ne m'ont pas non lus échappées. Enfin, ce n'est pas a chanson que l'on a chanté ; mais lle-ci que tu connois bien :

Il faut attendre avec patience,
Le jour de demain est un biau jour :
G:ande est, dit-on, la différence
Entre le mariage & l'amour, &c.

ans doute il y avoit de l'impertinence ubstituer ainsi je ne sais quel pont-if très-gothique, très-insignifiant na chanson si jolie. Aussi je me suis tie piquée jusqu'au vif. Tellement : si M. Dolerval s'étoit seulement sé de vouloir fredonner mes cou-ts, je m'y serois opposée de toutes s forces. Tu vois donc bien, Do-iée, qu'aucune de ses impolitesses

& pour des bagatelles au fond.
les gens qu'on aime? assurémen
& la preuve, c'est que je n'e
pas du tout à mon oncle.

Allons, ma sœur, il est cl
l'excès de ta sollicitude nous a
pées. J'ai pour lui quelque a
mais de l'amour! Oh, pas d
Dans le fait nous étions deux e
devoit-il seulement paroître v
blable que tout-à coup je m
éprise.... J'entends quelque b
dans le presbytere!... mon on
feroit pas couché?... mais je
reconnoître.... sa voix... pourq

Oui, Dorothée, c'est M. Dolerval. a dit : *bien, très-bien, je vais toujours à l'église*. Mon oncle a répondu : *ne vous y ferai pas attendre*. Qu'est-ce que tout cela signifie donc ? Que vont-ils faire à l'église ?... je ne sais, ma sœur ; un pressentiment fâcheux..., la foule des circonstances qui se réunit... tous ces entretiens mystérieux ?.. cet air satisfait de M. Dolerval ?..... la chanson de ce soir..... quelle affreuse lumiere !.. quoi seroit-il possible ! je tremble !... Attends, ma sœur, je vais essayer de descendre sans bruit.. écouter... je veux savoir... Ah ! mon Dieu..., ma chere Dorothée, je reviens à toi dans un moment.

Que viens-je d'entrevoir ? Qu'ai je entendu ? le perfide ! Ah ! malheureuse !... Dorothée, ma main ! Tremble ! tout mon corps frissonne. Demain... ce soir je ne puis.

LA MÊME A LA MÊMI

7 août, 8 heures du matin.

NON, je ne puis ; je suis a
qu'hier foible... étonnée... hors d
d'entreprendre ce fatal récit. De la
je n'ai pu fermer l'œil... Je ne l'
pas ; sois sûre que je ne l'aime pa
Le cruel ! comme il m'a trom
l'ingrat!... pardonne, généreux Bo
il est trop vrai peut être que je l'a
aimé.. Mais c'en est fait, je ne l'
rai pas... sois tranquille, Doroth
ne veux plus... que le haïr !...
main ; tantôt ; dans la journée
verrons. Je te dirai tout.

N

URVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 7 août 1782.

N, mon bon petit frere, je ne s fâché : Les folles apostrophes vous honorez ma raison ne nsent pas ; mais elles m'inquie- our peu que cela dure, je vous is incurable ; & quel chagrin it signer un avis de parens rous reléguer aux petites mai-

ment ? Dolerval n'est plus in- que de savoir *s'il est digne de oiselle ! il tremble de profaner* r ! il n'aspire qu'*à brûler d'une éternelle* ! au sein des priva- la belle chûte ! où diantre as- tout cela ? tu sais donc par *Amadis* & *l'Astrée* ? voilà le

ainsi qu'un jour, étant tout p
m'avisai d'aller courir les
dans l'intention de me renc
mite; & cela parce qu'un dé
cepteur me faisoit depuis
temps, matin & soir, médit
des Saints.

Au demeurant, *l'humble*
est *d'une classe inférieure*, ne
je pas deviné? va, ne crain
je te gronde : je sais que
temps ce fut la regle. A Paris
les coquettes Douairieres qui
nent aux aguets pour se pro
moins la consolation d'u

gré malgré l'introduisent dans le monde. Il est vrai que nos provinciales beautés de quarante à cinquante n'ont pas toutes cet heureux instinct. En général elles abandonnent aux soubrettes le profit des éducations : ainsi donc pour ton coup d'essai tu devois, comme tout adolescent Tourangeau, ne tâter que d'une subalterne. Et vraiment c'est à tort que tu nous accuses, nous autres *heureux de la terre*, de dédaigner les petites créatures. Nous ne dédaignons point du tout celles qui sont jolies. Allons, je consens à croire la tienne passablement gentille ; & ne te fâche pas. Mais où diable as-tu déterré ce phénix des pauvres filles ? auprès de ta sœur ? non. Ton femelle instituteur a grand soin de n'en avoir que de vieilles & de laides. Ce seroit donc une femme-de-chambre à madame

fourmille de femmes comme
A propos, tu leur fais leur
aux femmes comme il faut. Je
connois pas là. C'eſt tout-à fa
quer d'humanité; que devie
elles ſi tu les dénigres? perſon
voudra plus; & pourtant ell
comme les petites filles, beſ
quelqu'un.

J'aurois mieux aimé qu'e
à ma ſœur, cette enfant. Tu
adorée plus commodément; &
te feroit devenu plus facile
veiller de près. Car il faut l
ler, Dolerval! ne néglige ri

le de beauté : puisqu'ils ressemblent l'amour comme toi, comme toi qui d'ailleurs comptes pour rien la naissance & l'éducation, tu dois merveilleusement redouter leur concurrence. Ne te méfie pas moins de ces messieurs grands, bien faits, alertes, qui d'un saut vous escaladent le plus haut derriere d'un wiski : ceux-là peuvent encore rivaliser avec toi de leurs avantages naturels. Garde une égale défiance contre ces gros maîtres d'hôtel à face rebondie, puissamment engraissés des poulardes qu'ils ne donnent pas gratis à leurs maîtres : Dolerval, pour peu que ton amante ait de service, un commensal aussi profondément nourri que celui dont je te fais l'esquisse auroit auprès d'elle de grands moyens de séduction Que d'ennemis cependant ! que d'ennemis superbes & formidables !

diguent les jolis propos
chambre. Ils l'honorent,
trent, ils la pourſuivent de
ils la pourſuivent depuis l'
qu'aux manſardes! ah, pre
à vous, mon frere, car d
où vous avez ſi philoſop
choiſi l'*objet de vos tendreſſ*
ſauroit dire quel rival v
le plus redouter, ou d'u
de cuiſine, ou d'un *Lovel*
rie. Prenez-garde!

Sur-tout ne t'aviſe pas d
balement étourdir ta belle
beau ſermon pareil à cel

morale dont tu m'as régalé par la poste ! comme elle en eût été charmée, cette madame d'Etioles si fiere de ton innocence & de ta nullité ! mais patience ! tu vas enfin lui échapper ! te voilà prêt à changer de lisieres ; & le nouveau précepteur te donnera des leçons un peu différentes sans doute ! tu verras ! tu verras combien de temps *ta reine* se contentera de tes extases respectueuses ; s'il lui paroitra plaisant d'être toujours une *idole* ; comment elle s'accommodera d'un amant qui veut bien *adorer*, mais qui n'a nulle envie d'obtenir. Oh ! vraiment, vraiment tu me fais pitié ! je garde ta lettre. Je la conserve comme un monument des miseres humaines. Helas ! ce que c'est que de nous.

Encore Monsieur termine en m'offrant mon pardon ; mais à condition que je finirai par être de son avis !

ah ! pour le coup on voit trop que c'eſt une femme qui t'éleve ! adieu mon bon petit frere.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 7 août 1782, 2 heures après-midi.

MA chere Dorothée, tu t'en ſouviens : je venois de reconnoître cette voix que je n'ai jamais entendu ſans treſſaillir. A l'inſtant même, preſſée du deſir inquiet d'éclaircir de triſtes ſoupçons que je crains de voir confirmés, je quitte la lettre commencée pour toi, je ſors de ma chambre, je me haſarde ſans lumiere & ſans bruit. Bientôt arrivée à cette partie de l'eſcalier par où l'on deſcend du preſbytere dans l'égliſe, je reſte un inſtant ſur le pallier. Ce n'eſt pas la porte de

munication qui me retient : mon
le a, dans sa précipitation, né-
é de la fermer; mais M. Sévin
nême est à peine dans l'église,
e crois encore sur le dernier de-
Je reste donc, attentive & trem-
ite. Un ingrat ne tarde pas à se
entendre. Venez, dit M. Dolerval,
ez unir deux amans. Le moyen
je contienne alors ma curiosité
vivement excitée ! cette porte
me cache tous les objets cede
premier mouvement que je fais
r l'entr'ouvrir ; & par une espace
it qui me permet d'appercevoi
qu'apparamment je puisse être
même apperçue, je promene
s l'enceinte du temple mes re-
ls avides. Ils y reconnoissent trop
le perfide jeune homme qui con-
mon oncle avec tant d'empress-
nent vers cette chapelle à dessein



parée, où sans doute on n'attend plus que le ministre. Les flambeaux de l'hymen y sont allumés ; une femme est au pied de l'autel. Cruelle femme ! Cependant je ne puis m'empêcher de lui donner une attention particuliere &..... te le dirai-je, Dorothée ? te dirai je ce nouveau rêve d'une imagination frappée ? Oui, connois toute ma foiblesse ! apprends encore un effet prodigieux du sentiment qui me domine, de ce charme trompeur qui, m'aveuglant de ses prestiges continuels, me montre par-tout l'image d'un homme qu'il seroit à desirer pour mon repos que je ne visse plus nulle part. Cette femme, elle avoit, dans son heureuse impatience, tourné les yeux vers son amant qui continuoit de hâter la marche du ministre, à son gré trop lente. Tout-à coup je sens du fond de mon cœur

lever le violent desir de connoître moins les nombreux avantages celle qui m'est préférée : tout-coup je m'obstine à penser que malgré la distance considérable qui nous sépare, il ne me sera pas impossible de distinguer les traits du visage de cette inconnue qui doit être si séduisante ! & l'imagineros-tu, Dorothée? Voila qu'en effet je les distingue! voilà, pour comble de démence, que je crois retrouver dans la figure de cette femme la figure de son amant. Oui, plus j'attache sur elle mes yeux troublés, plus je me persuade que j'y reconnois l'image, la vivante image de l'ingrat que sa beauté m'enleve. Je ne sais pourquoi cette prétendue ressemblance redouble mon affliction; mais il est vrai que ma douleur s'accroit par l'idée des appas que je



ſuppoſe à ma fortunée rivale; il
vrai que je donnerois beaucoup p
qu'il m'eût été permis de l'imag
moins charmante.

Cependant je demeurois fra
d'étonnement ; de triſtes réfle
m'obſédoient : M. Dolerval parl
core & c'eſt pour me porter un
nier coup. Hâtez-vous , s'écrie
faites ſon bonheur...... & le mi
Je ne vous demande plus qu'u
tant , répond mon oncle : vou
me gronder ; mais lorſqu'on
pêche ſi fort , on peut oublier
que choſe. A ces mots il revi
ſes pas : je vois que pour
point découverte , il faut qu'
tant je remonte chez moi. Néan
dans le trouble où je ſuis , j
me hâte ſur cet eſcalier , plus
mente les difficultés de ma pr
retraite. Il eſt vrai que je me tro

second étage, hors de la vue de M. Sévin, lorsqu'il arrive au pallier que je viens d'abandonner; mais je reste immobile à la porte de ma chambre, n'osant pour y entrer, hasarder quelques mouvemens dont le bruit pourroit me trahir. Vaine précaution! non, non, je ne me suis pas trompé! dit alors mon oncle qui semble du moins avoir l'attention de diriger sa voix de maniere qu'elle ne soit pas entendue dans l'église: quelqu'un étoit là pour nous épier. Juliette! Juliette! quelle est donc cette inquiétude qui vous tient ainsi réveillée pendant la nuit? allez dormir, ma fille, allez dormir; & demain gardez-vous de parler à qui que ce soit de ce que vous venez d'entrevoir: ce mariage doit rester secret. A ces mots, il rentre dans le temple, il tire sur lui la porte, que pour

cette fois il a ſoin de fermer ; il me laiſſe dans une confuſion difficile à décrire.

Mais je te dois l'avouer, ma ſœur ; le déſagrément de cette ſurpriſe eſt de toutes mes afflictions la plus petite. Abandonnée ſeule à mes réflexions déchirantes, je ſonde à loiſir la profonde bleſſure de mon cœur. Je reconnois dans toute ſon étendue & je déplore, hélas trop tard ! cette paſſion cruellement trompeuſe que n'agueres je voulois me diſſimuler encore !

Raſſure-toi, néanmoins, Dorothée : il exiſtoit, ce fatal amour ; mais il n'exiſte déjà plus. Va, ne crains pas qu'il reſſuſcite. Qui ? moi ! j'aimerois encore un ingrat qui prodigue ailleurs ſes tendreſſes ! Un trompeur qui vient me ſéduire par les dehors d'un attachement qu'on eût dit également

vif & respectueux ! un traître qui, dans l'ombre de la nuit, pendant mon sommeil, va prendre aux pieds des autels l'irrévocable engagement de n'adorer jamais que ma rivale ! ma rivale ! elle ne l'est pas ! elle est la femme de M. Doleval. L'époux d'une autre pourroit-il être quelque chose pour moi ?... L'époux d'une autre ! quoi donc, est-il possible !.. ah, ma sœur !

Ce qui devroit calmer un peu mes chagrins, c'est la part que mon oncle paroît y prendre. L'excellent homme ! le matin il se donnoit mille peines pour éviter tout ce qui pouvoit tendre à me rappeller ma faute d'hier. Mais au dîner, quoi que je pusse faire pour déguiser ma tristesse, il a bien fallu qu'il la remarquât : qu'avez-vous donc, m'a-t-il dit. Vous m'inquiétez, ma fille. Je ferai, n'en doutez pas,



de constans efforts pour souffrir ma propre infortune, sans me plaindre; mais la vôtre? Je sens qu'elle me seroit insupportable. Est-ce donc à moi qu'il faudroit attribuer l'état où je vous vois? Je serois devenu bien coupable, sans le vouloir! ce que je puis pour votre satisfaction, je le fais; & sûrement vous ne savez pas tout ce qu'il m'en coûte.... Ceci m'a presque blessée, ma sœur. J'ai cru devoir interrompre M. Sévin : ah, dispensez-vous du soin de me rappeller vos bienfaits. Vous me voyez pénétrée de leur étendue : je sais qu'en dépensant pour moi beaucoup plus d'or, d'autres feroient bien moins que vous. — Comment, de l'or! s'est-il écrié : s'agit il?.... Apparemment il a senti qu'il ne devoit pas insister davantage; & d'un ton plus doux il m'a dit : eh bien soit, croyez-le, s'il

le faut encore pour votre repos. Et puisque je me trouve coupable d'avoir un instant manqué de délicatesse, daignez me le pardonner.

Un moment après, songeant aux événemens de la nuit derniere, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Alors M. Sévin a versé quelques larmes: au nom de l'amitié, chere enfant, qu'avez-vous ? — Mon oncle, vous avez cette nuit *uni deux amans*. — Oui, ma niece ; & ce n'a pas été, je vous le jure, une douce commission pour moi. — C'en est donc fait, il est donc marié ? — Eh ! bien, s'il l'étoit ? — S'il l'étoit, me suis-je écriée dans mon désespoir, en me couvrant le visage de mes mains, s'il l'étoit, il faudroit ne le revoir jamais ! Mon oncle gardoit le silence ; & moi je l'ai pressé de s'expliquer, comme si j'avois eu besoin encore que quel-

qu'un me certifiât mon malheur. Le bon curé ne s'est pas rendu tout-d'un-coup à mes instances. Je l'ai vu long-temps se promener à grands pas d'un air très-agité. Mon ami, car il a mérité ce nom, mon généreux ami paroissoit combattu des plus fortes irrésolutions. Sans doute il lui coûtoit de me confirmer un événement de la crainte duquel il me jugeoit déjà très-affectée. Enfin, pour toute réponse, il m'a dit deux fois avec un profond soupir, & d'un ton que j'ai trop bien compris : pauvre enfant ! pauvre enfant !

Alors je me suis rappellée que l'heure approchoit à laquelle M. Dolerval avoit coutume de venir. J'ai pensé que le cruel oseroit peut être, portant la perfidie jusqu'à l'audace, se remontrer devant moi. D'ailleurs l'espèce de pitié que M. Sévin croyoit



me devoir n'a pas peu contribué sans doute à me rendre tout mon courage : mon oncle, permettez que je me retire dans ma chambre, pour y passer toute la soirée ! — Quoi, ma niece, je serai si long-tems privé ?...— Ne me refusez pas cette grâce. — Cette grâce ! a-t-il répété. Mais je vous l'ai dit & je vous le redis encore : vos desirs, quoi qu'il doive m'en coûter, seront toujours des loix. Allez, ma fille ; & n'oubliez pas que vous êtes ici maitresse absolue de votre temps & de vos actions.

Je l'ai remercié, ma sœur ; & comme je me retirois, il m'a dit adieu d'un ton plein de compassion, mais d'une compassion douce & tendre. Je m'en suis sentie singuliérement touchée. Dorothée, je ne puis douter que mon oncle ne soit

aussi tourmenté de quelque peine secrette ; & je vois qu'il n'y a que les malheureux qui sachent d'un mot consoler leurs semblables. Cependant j'avois grand besoin d'être seule, j'ai couru chez moi, je m'y suis enfermée ; c'est là que je t'écris & que je pleure.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, ce 8 Août 1782 ; onze heures du matin.

AVEC quelle gaieté vous vous vengez de n'avoir pas eu raison, mon frere ; au reste, vous le pouvez sans aucun risque : celles de vos plaisanteries qui me regardent personnellement ne me laissent aucune impression fâcheuse, je vous assure. Il est bien vrai que les sarcasmes peu

s dont vous poursuivez une
aussi vertueuse que charmante
les blasphêmes, néanmoins je
vous les pardonner : vous ne
les permettriez sûrement plus
s connoissiez mieux l'adorable
de M. Sévin. Qu'elle a de
& d'esprit ! Que de quali
dinairement incompatibles elle
! Quelle foule d'avantages !...
e vous quitte pour aller savoir
nouvelles. Hier je n'ai pas
bonheur de la voir. Elle étoit
nodée. Ce n'est qu'une indis-
n légere, m'a dit son oncle.
dant mon inquiétude ne m'a
ssé dormir cette nuit. Je ne
anquille qu'après l'avoir revue.
ırs.



Midi.

QUEL coup vient de m'accabler! Que lui ai-je donc fait ? De quel crime me ſuis-je rendu coupable ! J'arrive, elle ne m'attendoit pas. Pourtant je ne lui trouve point cette ſurpriſe agréable qu'elle vouloit bien ne pas diſſimuler, lorſque dans les viſiſtes du ſoir je devançois de quelques minutes l'heure accoutumée. Inquiet, je l'aborde, & du ton de l'empreſſement je m'informe ſi elle n'eſt pas remiſe.... Elle m'interrompt : Eh, de quoi donc ? Monſieur. — Mais, de votre indiſpoſition d'hier. — On vous a trompé. Je vous aſſure que je me portois fort bien. — Qui nous a donc privés du bonheur de vous voir. — Le bonheur de me voir n'eſt pas grand, Monſieur. Je ne ſais au

si mon oncle attendoit hier quel-
1 : je vous déclare, quant à moi,
je n'attendois personne. — Ce
vous me dites-là, Mademoiselle,
bien capable de m'affliger &
-être de me surprendre. — De
surprendre ! étoit-il donc im-
ble qu'il vous vînt jamais à l'es-
que vos assiduités ici pouvoient
as plaire également à tout le
de ? — Voilà, qu'il me soit per-
d'en faire la remarque, une le-
bien terrible & que du moins
'ai point méritée.... Méritée, ou
, Monsieur, qu'elle vous profite.
ependant mon ami travailloit au
n. Surpris de ce qu'au lieu d'al-
ı lui, je me dispose à sortir du
bytere ; il accourt en m'appellant.
ıe m'arrête qu'un instant pour
ertir que si mon amitié ne lui
ent pas moins chere, il doit ve-



nir la cultiver chez moi, :
l'entrée de sa maison m'est à
interdite. Et je n'attends pas
ponse ! & je rentre désespéré
sespéré ! mon frere.

EMILIE À DOROTH

Ce 9 Août 1782 ; huit heures d

DOROTHÉE, je te re
des consolations que tu me
gues ; mais je n'en ai plus b
je suis mieux.... beaucoup m
Apprends.... M. Dolerval.... J
tois trompée ! Ecoute, ma
écoute.

Hier je m'étois fait cette e
violence de lui déclarer que j
voulois plus voir, mais un si
effort ayant épuisé mon co
j'avois passé dans les larmes le

du jour & la nuit toute entière. Mon oncle a paru, dans tout le cours de la soirée, tourmenté de ma peine, & je l'en ai vu ce matin encore plus douloureusement affecté. Pauvre enfant ! disoit-il sans cesse ; enfin il est tombé dans une rêverie profonde. Il se promenoit à grands pas, il avoit l'air inquiet, irrésolu, mécontent de lui-même. J'ai cru l'entendre murmurer ces mots: *l'erreur a déjà trop duré. C'est une cruauté ce seroit une perfidie* ! ce que je puis t'assurer du moins, c'est qu'à l'instant il s'est retourné précipitamment vers moi, pour me dire avec impétuosité : *Qu'elle est cruelle votre tristesse, elle déchire mon cœur. Consolez-vous, ma fille ; séchez vos larmes : il n'est pas marié.* — Qui ? lui ? mon oncle. — Lui même. — Vous dites qu'il n'est pas .... répétez, je vous en supplie, répétez. — Je dis qu'il n'est pas marié. Vous

avez hier mal interprêté ma réponse. Il est vrai qu'elle étoit équivoque, cette réponse, & voilà mon tort. Il est grand, sans doute ; mais que voulez-vous, ma fille ? je suis homme, je puis être comme un autre soumis à l'empire.... Pardonnez-moi ; prenez quelque pitié......

Ici mon oncle s'est interrompu lui-même ; apparemment parce qu'il m'a vue chanceler & pâlir. Tout-à-l'heure je m'étois levée avec vivacité, j'avois mis dans mes discours & dans mon action quelque véhémence ; mais il a fallu presque aussi-tôt me rasseoir : je me suis sentie d'une grande foiblesse.

Il faut pourtant que M. Sévin se soit imaginé que mon état n'avoit rien qui dût alarmer ; car, au lieu de me secourir, il m'a quittée précipitamment ; & dans le fait cette espece de

faillance n'étoit point douloureuse ;
s'est passée tout de suite.
Cependant mon oncle ne paroissoit
; j'ai craint qu'il ne fût fâché ; je
s descendue dans le jardin pour l'y
rcher. Il avoit été, pour ainsi dire ;
cacher dans l'endroit le plus som-
. Je le voyois debout, la tête &
mains appuyées contre un arbre.
n attitude me sembloit celle d'un
mme très-préoccupé. Sans doute il
oit prodigieusement, puisque je suis
venue tout auprès de lui sans qu'il
paru m'appercevoir ni m'entendre.
las ! c'étoit l'excès de la joie, disoit-
— *Non, mon oncle, mais l'excès*
l'étonnement. Aux premiers accens
ma voix, M. Sevin a tressailli.
urquoi ne pas respecter ma solitude,
t-il écrié ; *pourquoi venir jusqu'ici*
rsuivre, & surprendre ? ... Ma sœur,
l'ai pu le laisser achever : je voyois
N 2

son visage baigné de larmes
je serois malheureuse, mon on
joie devenoit ponr vous un su
leur! — *Non, non,* m'a-t-i
prenant mes mains qu'il a
serrées : *Non, ma fille, au*
je ne peux plus être heureux q
bonheur. Ces larmes... qu'ell
inquietent pas... Eh que sa
qui les fait couler?... Peut-êt
de voir vos chagrins finis : ...
soler en même-temps mon jeu
doit être dans la désolation. -
désolation! vous croyez. —
je dois complettement répare
— *Et les miens, mon oncle.*
tronver... — *Bientôt?* — *C*
Tout-à-l'heure? — *Tout-à-l'*
Je lui dirai de ma part & de
— *Pourquoi de la mienne?*
vous pas avoir cette bonté de
à lui faire entendre que votre

*fois de l'humeur, mais que vous ne sacrifierez point à ses caprices une amitié....
— Je comprends ! Il faut que ce soit moi qui, malgré Juliette, ramene Dolerval? Au moins, ma niece, ne lui parlez jamais de ce que vous avez pu voir dans la nuit d'avant-hier. Je ne dois & je ne pourrois même pas vous dévoiler le mystere de ce mariage clandestin. Qu'il vous suffise de savoir que Dolerval étoit là comme témoin seulement, & croyez à l'assurance que je vous en renouvelle.*

Cet entretien, dont je te rapporte à-peu-près tous les détails, m'a soulagée d'un fardeau qui commençoit... Il faut que je descende, Dorothée ; voilà M. Sévin qui part ; je ne te dis point adieu, ma sœur.



midi.

Je l'ai revu, Dorothée, je l'ai revu plutôt que je ne l'efpérois, & dans un moment où je ne l'attendois pas.

Je defirois le retour de mon oncle; mon oncle étoit parti depuis bien long-temps, ce me femble: j'allois & venois du jardin dans la cour, accufant M. Sévin d'une extrême lenteur. Enfin, ne fachant plus que faire pour abréger le temps, je rentre à la maifon, & je me mets au piano. Il y a quelques morceaux fur le pupitre, je les effaie: bientôt leur longueur m'excede! Je reviens naturellement à ma jolie chanfon que je chante en m'accompagnant. Quelle voix! quel talent! s'écrie-t-on, quand j'ai fini. Je tourne la tête, & figure-toi ma ftupéfaction: il écoutoit immobile à la

rre de cette chambre : où, me
oyant seule, je donnois en effet
ut son essor à ma voix. M. Sévin
étoit servi de son passe-par-tout, sans
ue j'entendisse. M. Sévin ramenoit
Dolerval qui, je te le répete, res-
to là confondu de surprise,.. & je
ourrois dire d'admiration. Est-il éton-
ant qu'en ce moment de trouble une
ottise me soit échappée. Moi qui ne
is plus où j'en suis, je me leve, je
ais à lui, je m'avise de lui faire part
e cette remarque, que je le trouve
hangé. M. Sévin, qui s'apperçoit de
a bévue, prétend la réparer; mais,
our s'être trop hâté, lui-même en fait
ne. *Changés ! s'écrie-t-il, nous le*
ommes tous ; & laissons nos chagrins :
arlons du brillant savoir-faire de la
liscrette Juliette. Ici les complimens
ecommencent; M. Sévin me témoi-
gne toute sa surprise, & pourtant ne

l'oncle ignoroit les talens de
Au surplus, tous deux me p
recommencer, comme s'ils cr
de n'avoir fait qu'un rêv
épreuve ne me réussit pas
que la premiere, peut-être à
efforts que je multiplie pour
plus glorieuse. Il est certain,
je fasse, que ma voix &
tremblent à-la fois. Je par
mon oncle de le remarqu
quelque peine; mais il me fe
M. Dolerval n'en devroit être
satisfait. Quoi qu'il en soit, o
cite mutuellement de l'acquisi

rval promet d'amener son maître ; quant à sa sœur, dit-il, dans quelles jours il espere qu'elle sera libre, qu'alors elle s'empressera de venir imirer les talens, & peut-être irtager les succès d'une rivale assurément très-digne d'elle.

Je ne veux rien te dissimuler, Dothée : je n'ai pas été ce matin fort intente de M. Dolerval. Il me semble qu'il y avoit dans son air plus de oideur que de tristesse ; & dans ses anieres de l'indifférence plutôt que la réserve. J'ai cru m'appercevoir i'il étoit moins flatté de me connoître i talent précieux que piqué de voir i'on lui en avoit fait un long mysre ; & sur quelques mots qui lui sont happés dans ses adieux, je parierois i'il imagine encore que mon oncle oit en çela d'accord avec moi pour tromper. Quel excès d'injustice !

j'aurai peine à le lui pardonn
verrons ce soir ; nous verron
conserver des soupçons do
sens blessée : je ne manquer
t'en instruire, ma sœur. M
t'importe ? & moi-même, i
moi-même, est-ce là ce qui d
cuper ? Ah ! chere Dorothée
encore pour cette fois exc
Emilie : tu seras sûrement pl
tente de la premiere lettre
t'écrira.

LA MÊME A LA MÊ

Ce 11 août

ETOURDIE que je suis !
sous silence, dans ma répons
hier, l'article de ta lettre su
avant tout, il convenoit que
pliquasse. Oui, je pense avec

Sévin n'a pu se défendre d'un
l penchant pour ton infortunée
r ; oui, j'ai lieu de croire que la
malheureuse des passions, la ja-
ie, est entrée dans ce cœur éga-
ent généreux & sensible.
lier nous avons eu concert pour
seconde fois : je t'avoue que la ma-
e dont nous exécutons me dé-
teroit de musique, s'il étoit pos-
. Dès que M. Dolerval paroît,
oncle court au devant de lui,
oncle le reçoit bien, très-bien;
c'est une justice qu'il faut lui ren-
mais pourquoi ne souffre-t-il pas
je lui fasse aussi quelque hon-
té? Pourquoi me laisse-t il à peine
temps d'adresser à son ami quel-
une de ces questions de pure po-
se que l'usage commande, même
simples connoissances? ne di-
on pas qu'en effet toute espece

commencer d'éternels quatuo
pieces sont de ce genre q
pelle gai, mais qui me semb
fort ennuyeux, M. le cur
pas trop mal. Il n'en est p
quand par hasard il nous a
tomber enfin sur un de ces r
vraiment intéressants, plein
expression douce, ou ten
déchirante. Alors, j'entre t
dans le mouvement, je tou
plus de précision, plus c
plus de chaleur! M. Doler
côté s'anime & se passionn

tes, il a sans cesse les yeux sur sa
ce & sur son ami? vainement
us continuons; vainement le maître
entif rappelle celui qui s'écarte;
Sévin n'entend plus rien. Deux
s, dans la derniere soirée, son
uble s'est augmenté de sorte
ayant tout-à-coup jetté son inf-
ment, au risque de le briser, il a
ru s'enfermer dans la chambre
sine. Il est vrai qu'il revient; mais
est bien temps! d'ailleurs on ne
it jamais le déterminer à reprendre
morceau si cruellement interrom-
! le moyen cependant qu'une
inte m'échappe? lui-même, mal-
le sourire qu'il affecte, paroît si
fus, si fâché de la mésaventure!
je te ferai part d'une remarque
m'a singuliérement affligée:
cune des deux fois, mon oncle
it les yeux rouges. Quand il



s'enfuit dans cette chamb
puis douter, ma sœur, c'
pleurer.

Une chose qui ne m'é
moins, & que je t'avoue
déplaisir plus grand peut-
que M. Dolerval ne tém
à son ami ce tendre in
lui montroit d'abord & q
tion si malheureuse de M. S
ble exiger toujours. M. D
même, excepté dans les
rares et rapides où la m
chauffe & le jette pour ains
de lui; il ose garder ave
air indifférent & presque
qui m'avoit choquée l'autre
donc! les chagrins de n
devoient-ils si-tôt lasser l
d'un ami? & quand j'auro
ques torts avec ce jeune
ne fait-il plus rien pard

, veux-tu que je te le dise : un
mpt changement dans sa con-
me donne beaucoup à songer.
évin est amoureux & jaloux ;
emble se réunir pour l'attester,
veux bien n'en plus douter ;
n'est-il affligé que de sa peine ?
l pas aussi tourmenté de quel-
rande inquiétude sur mon sort ?
-ce par une pitié mal enten-
que le surlendemain de cette
fatale où je paroissois accablée
oids de mes maux, mon trop
eux oncle auroit cru devoir
aire un mensonge cruellement
eux dont il sentiroit à présent
ıte & le danger ? enfin est-il,
est-il pas marié, ce M. Do-
l, maintenant si différent de lui
e ? Dorothée, tu trouveras mes
ons horribles ; mais écarte, s'il
ossible, écarte de mes yeux tous

les objets de ma défiance à chaque instant renaissante : ce temple, cet autel, cette femme toujours présente à ma mémoire, & qu'entre mille je te montrerois! Fais que je ne voye plus la place que chaque jour, & plusieurs fois, poussée d'un mouvement involontaire, je vais reconnoître, cette place où le plus ingrat des hommes hâtoit la marche du ministre. Fais, sur-tout, que je n'entende plus ces mots d'un sens si clair & si terrible : *venez unir deux amans. Hâtez-vous. Faites son bonheur & le mien.* Dorothée; est-ce avec cet empressement qu'un simple témoin marche vers l'autel? Est-ce par un langage si pressant qu'il sollicite?.. Eh! qu'ai-je écrit! De quelles pensées me préoccupe un égarement auquel je me complais! infortunée! s'agit-il pour toi de savoir si des nœ

es l'enchaînent ailleurs
sentimens tu lui inspires ?
dois seulement examiner
ont les mesures les plus
te dérober aux malheurs
répare une passion dange-
quelque maniere que tu
i.
Dorothée, ce moyen, auquel
ue fois songé dans mon
& que toi même ne me
revoir qu'en tremblant, ce
lis-moi, te semble-t-il vrai-
cable ? puis-je d'abord quit-
eux protecteurs de mon
renoncer à cette vie cham-
les paisibles douceurs com-
à m'attacher ; abandonner
table M. Sévin qui n'a
d'augmenter son indigence
nt la mienne, & lui laisser,
de l'hospitalité qu'il m'a



donnée, le souvenir de mon
défiance? Faut-il, fuyant un
trop cher, courir le risque de re
sous un fer assassin, commet
core ma destinée aux hasar
événements; aller de porte e
mendier un asyle, & dans
d'un péril presque nul, puisq
connu, m'exposer à mille
peut-être inévitables, parce qu'
impossible de les prévoir? N
non! je n'ai pas le courage d'
les conseils d'une prévoyance q
me devenir à moi-même si

MURVILLE A DOLER

Brest, le 10 Août 1

ALLONS donc, M. Dol
on a bien de la peine à vous
causer! Faut-il ainsi se voir r

vous surprendre des aveux qu'il seroit si doux d'obtenir ? A cela près, je vous dois d'énormes remercîmens. Vous soutiendrez l'honneur de la famille ! Comment donc ! Vous n'aspirez à rien moins qu'à tâter d'abord des friands morceaux de l'église, aux dépens d'un cher ami, de vos propres mains doucement coiffé ? Quel début ! Je reconnois mon sang ! Voilà, voilà la race des Murvilles !

Toutefois je t'ai vu si long-temps des goûts platement bourgeois, que je crains de me compromettre en t'accordant tout-d'un-coup des inclinations vraiment nobles. Aurois-je donc le malheur d'avoir, une fois seulement, trop présumé de toi, Dolerval ? Ce M. Sévin, n'est-ce pas le nouveau curé de Saint-Cyr ? ce jeune homme qui t'aime & que tu chéris ? Une espece de pilade à toi ? Bon enfant



d'ailleurs, qui ſoupire ſans ceſſe après le mariage des prêtres ? Oh, l'égrillard ! je le lui avois bien prédit que, malgré ſes ſcrupules, il finiroit tôt ou tard par avoir une niece !

Mais je parie que toi-même tu ne connois pas toute la grandeur de l'entrepriſe que tu vas tenter ? Je parie que tu ne ſais pas ce que c'eſt que la niece d'un curé ? Eh bien, je vais te l'apprendre, je vais te l'apprendre en détail. Je ne laiſſerai point échapper cette occaſion de te prouver de l'érudition ; car enfin, je veux que tu m'eſtimes.

Jadis, il y a bien long-tems, mon frere ! Alors ni toi, ni moi, ni le curé Sévin n'étions encore au monde. Jadis, enfin, la primitive égliſe faiſoit aux prêtres l'honneur de croire, & leur rendoit cette juſtice d'avouer qu'ils étoient des hommes. En conſé-

nce, permis à quiconque d'entre le vouloit de se choisir une pagne qu'il pouvoit, en toute té, nommer sa *femme*; & per- de lui faire, chaque année, r ses menus-plaisirs, une inno- e créature qui ne devoit pas e radicalement bâtarde. Malheu- ent un Concile; & c'étoit, si je ne rompe, (1) ce Concile de *Trente*

) Il se trompe; son *érudition* ressemble à des jeunes gens de qualité de ce temps-là. i la vérité : Aucune loi divine ne défend pouvoit défendre le mariage des prêtres. ne loi divine ne contrarie les saintes loix la nature. L'ancien testament laisse aux tres des autels l'exercice de toutes leurs tés; & dans le nouveau, Jesus-Christ ne en qui porte atteinte aux droits de l'hom- L'un de ses plus fervens apôtres, St. Paul ême, dans ses épitres à Tite & à Timo-

[redacted]

qui avoit de l'esprit comme quatr
ce Concile de *Trente* décida que l

---

thée, veut que les évêques soient chaste
continens, mais dans le mariage; & 1
dans le célibat. *Oportet episcopum esse u*
uxoris virum, écrit-il : *Il convient qu'un év*
soit le mari d'une seule femme. Une foi
comprenez bien. Aussi, dans les trois pren
siecles de l'église, les prêtres qui compreno
St. Paul se marioient. Et je ne refuse pa
vous en donner quelques exemples. Sui
St. Jérôme, que nous devons croire p
qu'un saint ne sauroit mentir; Tertulli
prêt à rendre l'ame, exhorta *sa femme*
continence. Quelques lecteurs trouve
Tertullien trop *égoïste*. Que m'importe? T
ce que je prétends vous faire remarquer, c
que ce grand personnage, jaloux de sa mo
même au delà du tombeau, avoit une moi
Vous allez voir qu'il n'étoit pas le seul. S
Cyprien tance rudement le nommé *Nov*
prêtre marié. Attendez cependant : il ne

prêtres, ne faiſant pas partie de l'eſpece humaine, devoient s'abſtenir de

---

gronde ni d'avoir pris une femme, ni de l'aimer exceſſivement, ni de la trop careſſer; mais tout au contraire d'avoir vilainement apoſtrophé la pauvre petite *d'un coup de pied dans le ventre, qui l'a fait avorter.* C'étoit un maître brutal que ce M. Novat! j'en ſuis fâché; mais ce dont je ſuis aiſe, c'eſt de voir un ſaint prendre le parti d'une femme, & de la femme d'un prêtre & de ſa progéniture.

Venons maintenant aux terribles conciles. Prêtres infortunés, ce fut celui de Néoſarée, tenu en 314, qui le premier oſa reſtreindre un peu vos facultés matrimoniales. Il prononça dans ſon dixieme canon, que tout diacre qui n'auroit pas, au moment de l'ordination, expreſſément déclaré l'intention de ſe donner un jour une compagne, ne pourroit plus prétendre aux fonctions de l'hyménée qu'en renonçant à celles du culte. Onze ans après, le trop fameux concile de Nicée ordonna le cé-

mêler leur ſacré ſang au ſang imp
d'une chrétienne. Ainſi fut rendu

---

libat à tous les miniſtres ſacrés, ſans ex
tion. Puis, au ſiecle ſuivant, arriva le d
concile d'Orange dont l'*anti-naturelle* ſa
dépoſa quiconque, dans la prêtriſe, ne s'
tenoit point d'une femme. Enfin l'adroit
goire VII acheva d'enlever les prêtres à l
ciété & à leur eſpece.

Vers le milieu du douzieme ſiecle n
moins, le pape Céleſtin fut encore o
d'envoyer ſes légats en Bohême, pour y
mettre les eccléſiaſtiques au célibat. Ceu
francs amis du mariage, proteſtoient qu'i
ſouffriroient pas un joug *que ni eux*, *ni*
peres n'avoient pu porter. Malheureuſe
on les y contraignit; & je vous laiſſe à-p
ſi la tranquillité des époux laïques de ce p
là n'en fût jamais troublée: je conſens à j
par comparaiſon, je m'en rapporte aux
tiens maris de ce pays-ci.

Après treize cents ans de barbarie, la

ſi

t du Concile ; mais la na-
n'est pas toujours catholi-
tolique & romaine , n'a
lu sanctionner cet épisco-
, C'est depuis ce temps-là

---

oulut se faire entendre. Charles-
que le concile de Trente rendît
iques la liberté du mariage ; le
refusa d'y consentir. Je ne sau-
que ce fût ce Paul III qui, pres-
s motifs de son aversion pour le
rêtres, répondit : *Ce sont prin-
urs femmes & leurs enfans qui
ens de l'église en péril.* L'excel-
elle pouvoit encore être passable
as. Mais aujourd'hui que l'église
biens temporels à conserver,
eroit-on ses ministres des dou
nion légitime ? Législateurs hu-
ens, restituez-leur le droit d'é
es, si vous voulez qu'enfin ils
nos femmes.

E



que pour se venger, elle a
maint évêque à entretenir pu
ment plusieurs jolies filles. C
puis ce temps-là que de pau
rés, n'osant comme leurs su
afficher le scandale, ont pris
d'épouser, au lieu d'*une femm*
niece. Ce fut encore dans ce
là, je crois, que pour don
venablement la foule des enf
turels qui sortoient journellem
sein de l'église, on inventa
ligieuses & les moines.

Toi, cependant, tu vas
brisées d'un élu! Malheureu
sais-tu pas que le Dieu des
est un Dieu vengeur? Crains
bon congruiste ne t'excommu
qu'aussi-tôt un officieux dém
t'emporte au beau milieu de s
blables!

Te voilà bien averti, mo

toutefois tu persistes, apprends du
ins la plus prompte maniere de
nduire à sa fin cette aventure qui
urroit te damner. La bien-aimée
n ecclésiastique doit avoir l'ame
vote : il faut donc lui prodiguer
séductions de la *rue des Lombards.*
aque-la par les confitures seches,
pastilles, les bombons, les petits
eaux même. Prends soin d'y ajou-
de temps en temps l'image en sucre
ne Madone, ou plutôt quelque
nt-Christophe bien conditionné.
s que tu auras par ces douceurs
paré la voie, tentes avec con-
nce l'occasion du tête-à-tête. Elle
te manquera pas. Ayes seulement
tention d'étudier les diverses es-
es de sonneries. Entends-tu ce tin-
nent lugubre ? C'est pour un pau-
chrétien l'heure suprême ; c'est
ur mon heureux frere l'heure du

berger. Cette cloche, e
le cher oncle au lit d'un
cours, Dolerval, au ch
niece. M. le curé porte
bond des paroles de pa
font peur : toi, mon frere
tes difcours moins mala
frayent point la très-vivan
qu'il eft preffant que tu c
Enfin, tandis que le malh
tre fait peut-être de vains
arracher un homme aux er
toi d'envoyer une femme
Ainfi donc, à mefure qu
nelle excurfion du pafte
dans l'autre monde un pau
une amoureufe incurfion
frere ramenera quelqu'un
ci. Admire cependant c
grands effets font quelqu
duits par les petites cau
pareras, au moyen de qu

ies, tous les ravages que l'épou-
table habit de M. Sévin fait dans
aroisse. Malgré sa robe si meur-
te, tu pourras empêcher que le
eau ne se dépeuple; & bientôt
i différence de vos œuvres, on
nnoîtra qu'elle est la véritable
idence du lieu. Va donc, mon
petit frere! & du cœur à l'ou-
! & commence dès demain!
pourrai dans quelques semaines
ourager par ma présence. Je
pte faire un voyage à Paris, tout
ès pour y surveiller moi-même
très-fidele ami. Je m'obstine
e qu'elle ne peut être ailleurs
dans les mains de Varmont:
mademoiselle de Terville qu'il
mpossible que j'oublie. C'est une
it comme celle-là que je te par-
erois d'*adorer*, mon frere! ah!
de folies n'aurois-tu pas dites

& faites pour elle, toi que l'agrès moitié d'un congruiste fait déjà complettement déraisonner !

Dolerval, tu conçois que je n passerai point auprès de *Tours* sa m'arrêter au moins vingt - qua heures chez madame d'Etioles ; n irons ensemble au presbyterre, n' ce pas ? Je suis vraiment curieu connoître la petite niece. Bon d si j'allois voir la dulcinée de I Guichotte ! en attendant cette petite surprise, adieu, mon ami viens - toi que je t'aime & j'aime ma sœur.

Fin du Second Volume.

ÉMILIE

E VARMONT,

OU

DIVORCE NÉCESSAIRE.



ÉMILIE
DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS
DU CURÉ SÉVIN.

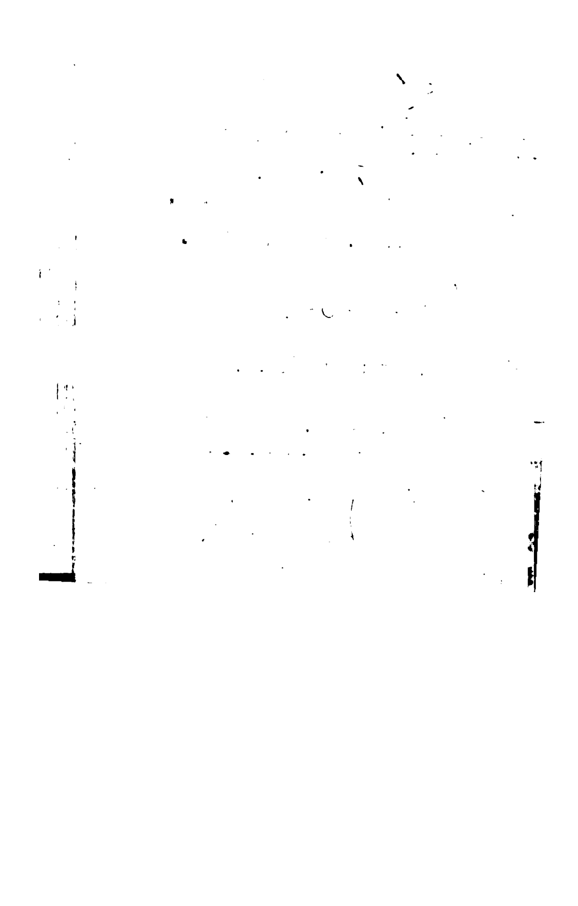
Par l'Auteur de FAUBLAS.

PRIX 3 LIVRES 12 SOUS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergens ;
Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.





.IE DE VARMONT,

OU

)IVORCE NÉCESSAIRE,

ET

AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

E DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 16 août 1782, minuit.

N eſt fait ! c'en eſt fait ! je
is plus eſpérer de trouver le
ur ſur la terre. Que dis-je ! j'y
ıerois en vain le repos. En
ıe lieu que la paix habite, il

malheur à quiconque, attiré v
par un penchant fatal, oseroit e
que sorte associer ses destiné
miennes ! il deviendroit bientôt
de la pitié générale, & mon so
seroit que plus déplorable.

Avant que je vinsse troubler
traite, M. Sévin y rencontroi
ques douceurs. Depuis que j
ces lieux, leur malheureux ma
plus de beaux jours. A mon
les tranquilles plaisirs ont fu
jamais. Mon oncle ne peut déjà
livrer à ces soins domestiques

it; il se consume; sa jeunesse, usée les chagrins, s'avance rapidement s son terme. Enfin, ses devoirs sa-s, les plus saintes fonctions de son iistere lui deviennent insupporta-s: je le vois porter jusqu'à l'autel tristes rêveries, ses distractions fondes, ses pleurs ameres, son espoir.

Et moi, Dorothée, moi l'auteur tant de maux, penses-tu que j'en ffe demeurer spectateur indifférent? , mon cœur navré de tristesse est né désormais à toute espece de solation.

Mais d'ailleurs que sont-elles de-iues les consolations qui pouvoient rester? M. Doleryal m'a paru ces rs derniers tout aussi malheureux : mon oncle. Il a, comme celui-ci, : toujours inquiet, toujours péni-ment préoccupé. Je trouve qu'il

change à vue d'œil. Sa figure pâle, décolorée, ne conserve point toute entiere cette grande douceur qui faisoit sa beauté principale : on y remarque la trace des soucis rongeurs. Ses yeux aussi, ses yeux rouges & fatigués, ne brillent que rarement du feu qui les animoit. Sa voix même est continuellement altérée. Quelquefois, dans un trouble extrême, il paroît vouloir nous confier un douloureux secret; néanmoins je ne sais quelle défiance aussi tôt l'arrête ; il ne s'explique jamais que par des soupirs mal étouffés.

Au reste, si M. Sévin ne redoute pas cette confidence, par quelle inconcevable fatalité s'avise-t-il donc de tous les moyens propres à l'empêcher ? Mon oncle, je crois te l'avoir déjà dit, me laisse à peine le temps de saluer son ami. Ce n'est plus la musi-

: qui s'oppose à nos entretiens : met un livre entre les mains de Dolerval, dès qu'il arrive. Et quel re ! l'auteur s'efforce de prouver : le vil intérêt personnel est l'uni- : mobile de nos actions ; que par iséquent il y a bien peu de vertus la terre : point de tendresse filiale, exemple, point d'affection frater- le, point d'amour fidele & désin- essé ; pas même d'amitié véritable ! mais ! quand tout cela seroit in- ntestable, à quoi bon présenter : hommes ce hideux tableau de leur formité : je sais bien, quant à moi, : ce vilain livre me flétrit l'ame ; il consterne, il me dégoûte, il me e dans un absolu découragement moi-même. Et vous, mon oncle, il t que vos chagrins aient prodigieu- ient altéré la bonté naturelle de rę caractere, pour que déjà vous



vous plaisiez à cette lecture, &
tout pour que vous vous obs
à nous en affliger tous les jours
sens-tu pas, Dorothée, que cet af
systême, s'il pouvoit être goûté,
feroit détester l'humanité toute
tiere? Hélas! point d'amour
& désintéressé! cela n'est-il pas l
ble à penser, ma sœur?

Pas même d'amitié véritable!
rois tentée de croire à cet odieux
cipe, si tout ce que je vois ici
voit durer long-temps encore.
des deux amis oublie trop souve
qu'il doit à l'autre de bienveil
& d'égards; M. Sévin ne parle
ce jeune homme qu'avec une i
tience mal déguisée, & quelqu
d'un ton d'aigreur vraiment inf
nable. Ce qui m'étonne bien d
tage, c'est que M. Dolerval lui-r
se livre à des mouvemens d'hu

ſez fréquens. L'autre ſoir.... Non, Dorothée; c'étoit hier. Il me ſemble qu'il y a déjà pluſieurs ſiecles. Hier au ſoir, M. Dolerval, apparemment excédé comme moi de cette lecture, jette le livre, d'un air un peu brusque il eſt vrai; mais auſſi-tôt confus de cette inconvenance, il s'accoude ſur la table, couvre ſon viſage de ſes mains & reſte quelques minutes dans cette attitude humiliée. Ma ſœur, je voyois ſa poitrine s'élever & s'abaiſſer par des mouvemens très-prompts & très-inégaux; j'appercevois quelques larmes entre ſes doigts; mon cœur en étoit prodigieuſement ému, je l'avoue. Mon oncle, qui nous obſervoit en ſilence, ſe leve alors & d'un ton douloureux, mais qui cette fois n'avoit rien d'offenſant: *convenez-en*, dit-il à ſon ami, *l'étrange figure que tous deux nous faiſons ici ne doit pas beau-*



coup amuser ma niece. — *Ce que vous avez la modestie d'avancer collectivement, il faut, je le sens bien, le prendre uniquement pour moi*, s'est écrié le jeune homme : *ah si j'avois le courage de rester chez moi pour y cacher ma foiblesse, vous l'aimeriez mieux, sans doute. Sans doute il vous paroîtroit plus commode que votre ami, témoin tranquille de votre bonheur, ne vînt jamais l'empoisonner d'aucune inquiétude.* — *Quoi ! de l'ironie !* a répondu mon oncle avec amertume. *A votre place, Dolerval, si je pensois ce que vous osez dire, je serois du moins assez généreux pour avoir le courage dont vous me parlez.* — *Voilà le conseil que depuis quelque temps j'attendois*, a répliqué M. Dolerval à son tour fort agité ; *je ferai, n'en doutez pas, mes efforts pour le suivre.* Il s'éloignoit ; mais il s'est un moment arrêté pour me regarder en-

bre, & c'est alors qu'il a proféré ces mots où mon oncle a cru voir un outrage pour Juliette & pour lui, mais où je ne trouve, moi, qu'une obscurité singuliere dont je puis être inquiette & non pas fâchée : *Assurément, Monsieur, vous êtes très-heureux de posséder chez vous Mademoiselle ; mais jamais, & vous m'en arrachez l'aveu, jamais je n'aurois pensé que vous aussi vous dussiez un jour avoir une niece.*

Aussi-tôt il est parti ; nous ne l'avons pas vu ce soir ; il y a vingt quatre mortelles heures qu'il n'est venu.

Je vois qu'il conservera le ressentiment de cette derniere querelle ; & mon oncle, non moins coupable, qui s'obstine à trouver une insulte dans les paroles purement énigmatiques, mon oncle proteste que cette fois il ne l'ira pas chercher. Quoi ! pas même l'amitié véritable ! cependant mon



oncle a-t-il si grand tort ? (
il faire chez nous ce cruel
me ? ou de quelle étrange
comportoit-il ? Pourquoi
s'il est marié, troubler n
Et s'il ne l'est pas, de
tant s'affliger ? Comment
donner à moi-même de si
grins ? Il y a vingt-quatre
je ne l'ai vu !

Allons, mes yeux s'ouv
tard ; mais je ne les ferme
parti si cruel, qui me semb
ticable, c'est le seul qui
faut fuir, il faut aller... n
quel endroit, pourvu que
très-loin de ces lieux où n
fait le malheur de tout le
core quelques jours, aussi
tristes que celui-ci ! Encor
jours, & j'en aurai le cou
je déserterai cet asyle,

tre les passions ; mais je me garde-
bien de me fixer dans aucun autre,
lque sûr qu'il puisse me paroître.
paisibles habitans ressentiroient
ıtôt la terrible influence de l'étoile
me poursuit ! Oui, m'y voilà dé-
ninée : je promenerai de village en
ıge mon existence vagabonde. Je
m'arrêterai quelque part qu'au-
qu'il le faudra pour y gagner, du
ail de mes mains, la subsistance
ıe journée ; & les heures de mon
reté misérable je les passerai dans
olitude des bois les plus sombres.
si mon sort me deviendra plus sup-
able : j'aurai du moins la consola-
d'être seule à plaindre. Oh ! com-
ı je le suis ! Il y a vingt-quatre
res que je ne l'ai vu !

En vérité, je n'existe que pour r
à chaque instant des sujets de fr
Heureusement ils sont quelque
nature à me soutenir, à me co
à me rendre un rayon d'espérar

Tantôt d'assez bonne heure il
mais il n'est pas seul, il vient
non, mes yeux ne m'avoient pa
pée ! Non, ce n'étoit point
de mon imagination, cette r
blance entre une inconnue & c
homme. Elle existe cette femm
existe telle en effet que j'avo
l'entrevoir. Aujourd'hui, du pl

rue pour la premiere
barbare époux l'amenè
ıe braver ? Il ose ainsi
mes douleurs, le per-

noit de se serrer. Je me
lu plus violent dépit.
succede à ce moment
ėvin court, avec tous
vive satisfaction, au-
qui vient nous visiter;
sport : Enfin, s'écrie-
me !... Il la nomme,
mme quelqu'un... que
:rit sans doute, mais
sans offenser personne;
›ut le bien qu'il m'en
it aimer à moi-même;
ce, sensible, bienfai-
unit toutes les vertus
rmes ! une femme ac-
ıe d'Etioles, enfin !

étoit impatient de voir coml
vœux de ſon Eléonore ! L'e
jeune homme ! Il n'a pas d'au
heur que celui de ſa ſœur.
elle doit être enchantée d'avo
frere ! Et que moi-même je n
rois d'orgueil, ſi le ciel avoit pe
Cependant j'aime mieux que
elle qui jouiſſe de cette fav
l'aime mieux ! N'en eſt-elle pa
ment digne ?

Nul doute, maintenant ! nu
c'eſt le ſecret de M. d'Etiole
haſard a remis dans mes main
libre ... lui ! libre d'aimer ou

uisqu'elle réunit tout ce qu'il faut pour
félicité d'un galant homme ! qu'elle
bien fait !

Nous nous sommes, pour ainsi dire, udiées toutes deux dans un entretien ui m'a paru court, & qu'elle n'a pas ouvé long, si je l'en veux croire, i son frere non plus, que je pense. Il 'a cessé de nous observer tout le emps qu'a duré cette intéressante onversation ; & c'étoit d'un air ! d'un r impossible à rendre ! A le voir l'écouter parler, on se seroit imaginé ue sa vie ou sa mort dépendoient uniuement de ce que j'allois dire ; & haque mot sorti de ma bouche, il le oursuivoit, si j'ose m'exprimer ainsi, usques sur le visage de sa sœur, pour démêler l'impression qu'elle en recevoit. J'avoue que d'abord l'attention e M. Dolerval ne m'a pas semblé out-à-fait exempte d'une certaine in-

quiétude : j'en ai ſenti quelque dépit : Pouvoit-il ſuppoſer que je ne prendrois nul ſoin de mériter l'eſtime d'une perſonne qui lui eſt chère, & de l'opinion de laquelle je ſais qu'il fait grand cas ? ou devoit-il redouter ſi fort que je fuſſe peu capable de m'attirer ſa bienveillance ? Quoi qu'il en ſoit, mon bonheur a voulu qu'il eût lieu de ſe raſſurer promptement. Mais tu ne te feras pas une idée de la ſatisfaction qui brilloit ſur la figure de M. Dolerval chaque fois que madame d'Etioles honoroit Juliette du plus obligeant ſourire. J'ai cru qu'il ne pourroit contenir ſa joie lorſqu'elle eut la bonté de m'adreſſer un premier compliment très-flatteur. Enfin, je ne ſais par quel rapport ſympathique entre ces deux perſonnes il eſt arrivé que le frere s'eſt preſſé de rendre à la ſœur les careſſes que celle-ci n'a pu

npêcher de me faire : elle m'a
x fois embrassée ; il lui a deux fois
é les mains.

Avant de me quitter, elle m'a
digué tout haut les plus doux
ges ; puis en baissant la voix elle
dit confidemment à son frere :
*n ami, ce sont toutes les grâces
ives de l'innocence ; c'est la modestie,
st la candeur même ; c'est ce charme
l'honnêteté qui vient du cœur & qu'on
joue pas !* Il a répondu sur le même
n : *je suis-donc bien coupable !* Alors
on oncle, qui sans affectation don-
it apparemment comme moi toute
n attention à ce mystérieux dialo-
e, a dit avec impétuosité : *oui,
us l'êtes ! & cent fois plus que vous
l'imaginez ! Soupçonner mon amitié,
s principes, ma conduite, passe en-
re ; mais sa pudeur ; mais sa vertu si
gne d'un profond respect ! Ah, jeune*

homme ! jeune homme ! — s'eſt écrié M. Dolerval *moi : daignez obtenir qu'elle Et vous, Mademoiſelle, vous pas ?* ...... Il ſanglott ſe précipiter à mes ger un regard de ſa ſœur lui la retenue & le ſilence.

En me diſant adieu, n tioles m'a demandé pluſie amitié. Mon amitié ! f mante !

Mais, Dorothée, quel *outrage* que M. Dolerva avec tant d'amertume ? effet il y auroit dans ce l'autre jour un ſens cach doit injurieux pour ta ſœı puiſqu'ils le veulent tou lui-même ſemble le re m'a donc offenſée. Cepe dame d'Etioles ne l'avo

jeune homme, il tomboit à mes pieds! Où pourroit être le discours si criminel qu'après cela je m'obstinasse à ne pas lui pardonner? Ah, quelle que soit sa faute, ses pleurs l'ont effacée!

Je crois à-peu-près inutile de te faire observer qu'il n'y a pas eu de musique, quoique d'abord on eût parlé d'en faire: ce n'étoit apparemment de la part de M. Doleval que le prétexte de cette visite. D'ailleurs le temps nous a tout-à-fait manqué. Mais ce que j'oubliois de te dire, c'est que pendant ma conversation avec madame d'Etioles, mon oncle avoit cet air calme & presque satisfait que depuis long-tems je desire lui retrouver. Il est certain que cette soirée délicieuse a trop peu duré pour tout le monde.

DE LA MÊME A LA MÊME

18 Août 1782; 9 heures du matin.

ENCORE un événement fâcheux, Dorothée! Serai-je donc éternellement malheureuſe?

Tout-à-l'heure M. Sévin étoit plongé dans ſes rêveries ordinaires, lorſqu'un domeſtique lui apporte un billet. Il lit, change de couleur & s'écrie: *infortunée d'Etioles! pauvre Doleval!... Picard? Dites que je le ſupplie de différer un moment à cauſe de moi. Je cours chez lui, je veux abſolument l'embraſſer avant ſon départ...!*—Avant ſon départ! mon oncle?—Hélas! oui, ma niece.— Mon oncle, ah, je vous en prie, montrez-moi cette lettre.— Impoſſible! — M. Sévin, je vous en conjure! — Quoi! les ſecrets d'un

i! — Des secrets ? Pensez-vous 'il en puisse avoir pour moi ? — uelle enfant, que me dites-vous ? — Mon oncle, si je vous suis ere !.... — Juliette en pouvez-vous uter ? — J'en demande ce témoi-age. — Au nom de l'ami....mitié, le demandez pas. — C'est au m de l'amitié que je l'exige. — rt bien, Mademoiselle ! abusez de tat déplorable où vous me voyez duit ; comblez ma misere & ma nte ! Faites que je trahisse la conance d'un ami ! Que dis-je ? Forcez-oi, barbare, forcez-moi donc en ême-temps à vous donner des armes ntre moi-même.

Ma sœur, je ne lui dis plus rien ; ais il me voit accablée de douleur : ! suprême pouvoir de la beauté, écrie-t-il, où donc peut-il être l'in-ensible mortel qui te résiste ! A ces

mots il m'abandonne le billet que je te transcris en versant bien des larmes.

DOLERVAL A M. SÉVIN.

18 Août 1782.

JUGEZ, mon ami, si je ne suis pas bien à plaindre. Il faut qu'à l'instant je quitte ces lieux qui me devenoient chaque jour plus chers; & je laisse madame d'Etioles au désespoir. Le mari d'Eléonore est u homme juste : les méchans ne ce feront de le persécuter. Il s'arra des bras de sa femme quatre j après leur mariage ; un change heureux sembloit commande prompt départ pour la capital la nuit même qu'il y arrive plonge dans les cachots de

le. Nous venons d'en recevoir l'af-
euse nouvelle. Il devient indispen-
ble que je parte à l'instant pour
ersailles, & que j'y reste tout le
mps nécessaire pour y tenter de
mbreuses démarches dont la réus-
e est trop incertaine. O ! ma
uvre sœur !
Mon ami, je la recommande à
s tendres soins ; & ce dépôt si
er à mon cœur n'est pas le seul
le plus cher dont vous restiez
argé.
Mon ami, ne dites pas à votre
orable niece que je brûle pour elle
n feu qui ne s'éteindra point ;
e je n'aspire qu'au bonheur de
btenir, que je veux à quelque
x que ce soit la mériter. Ne le lui
es pas : je me suis conduit de
maniere à justifier votre défiance,
tre colere & peut-être son inimi-

tié. Mais au moins veuillez l'assurei que mes outrageans soupçons, lors qu'elle daigneroit ne plus s'en res souvenir, feroient encore mon tour ment. Adieu. Pourquoi faut-il parti sans la revoir ?.... Adieu ! Adieu !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉI

18 Août 1782; 10 heures du soir.

IL n'y avoit pas très-long-temp que mon oncle étoit sorti, quand l'ai vu rentrer avec quelqu'un. *Tene ma niece, je vous l'amene si convain de ses torts, qu'il n'osoit venir sa votre ordre & sans ma permission.* *Mademoiselle*, a-t-il dit, *je pars désespoir puisque je vous quitte; pour comble de peine, me laisserez-vo cette accablante pensée que j'empo votre colere, votre colere trop juste ? A*

*u moins, je vous en conjure par cette
endre pitié qu'on ne doit peut-être pas
efuser toujours à quiconque fait gar-
er le profond sentiment de ses fautes,
aignez me faire espérer qu'un jour vous
ne pardonnerez....* Dorothée, ses san-
lots étouffoient sa voix : *Oui... oui...
e vous pardonne & revenez le plutôt
ossible.* Ces dernieres paroles, qu'il
e demandoit pas, m'ont échappé,
ma sœur; aussitôt je l'ai vu tom-
er à mes genoux; aussitôt j'ai senti
une de mes mains pressée contre
on cœur. Pas un mot n'est sorti de
a bouche alors; mais quel discours
ssez énergique eût rendu tout ce
ue disoient son éloquent silence &
on doux regard. Me serois-je, en ce
moment de surprise & de trouble,
-peu près expliquée de même ? Je
uis bien aise de ne te pouvoir affir-
mer cela, Dorothée, mais je ne

[redacted]

veux rien te diſſimuler non plus. C'eſt au même inſtant que mon oncle s'eſt écrié : *Comment nourrir le coupable projet d'empêcher leurs amours ſi pleins de tendreſſe & d'innocence. Ah ! Dolerval, & vous auſſi Juliette, jouiſſez de vos droits. Fortunés jeunes gens, chacun de vous ne peut-il pas ſans crime adorer l'autre ?* Le ton dont il a prononcé ces dernieres paroles m'a ſur le champ rappellé tout ce que pouvoit avoir d'amer pour ſon cœur le ſpectacle qui frappoit ſes yeux. Auſſitôt faiſant un effort peut-être pénible pour m'arracher à l'eſpece d'ivreſſe qui m'avoit ſaiſie, j'ai dit à ce jeune homme de s'éloigner ; & ſans attendre qu'il m'eût obéi, je me ſuis moi-même... enfuie pour ainſi dire.

Il n'eſt reſté qu'un inſtant avec ſon ami ; & comme il ſortoit, il a répété pluſieurs fois : c'eſt pour la vie !

Et moi aussi, Dorothée; je vou-
is envain m'en défendre ; c'est
ır la vie!

MÊME A LA MÊME.

27 Août 1782, 10 heures du soir.

HUIT siecles se sont écoulés depuis
départ, & la profonde affliction
sa sœur m'est un trop sûr garant
il n'est pas prêt à revenir. Je ne
où je trouverois des forces pour
porter cette mortelle absence,
madame d'Etioles ne me restoit
. Nous allons chez elle presque
s les jours. L'adorable femme!
t fois en la voyant j'ai cru le
r. Ce n'est pas seulement la res-
ıblance de leurs jolies figures qui
frappe! non, cette charmante
sonne possede encore ce qu'il a

qu'elle me voit paroître, cet a
vive satisfaction que son fre
son frere lui parle de moi dan
ses lettres, dit-elle; mais qua
me montrera-t-elle les lettres
frere ?.... Il fait l'objet conti
nos entretiens; car je m'ap
fort bien que c'est l'unique
tion que madame d'Etioles
recevoir. Quand je lui parl
propres peines, elle ne p
répondre, ses larmes coule
tôt, j'y mêle les miennes
Sévin...... M. Sévin est le p

ont ses devoirs mal remplis ne
ommandent pas impérieusement le
crifice, il va les passer au jardin,
ans ce bosquet sombre que depuis
uelque temps il affectionne. Je le
ois s'y promener à grands pas, jusqu'à
ce qu'il tombe épuisé de fatigue;
moi-même je n'oserois, de peur de
affliger trop, l'aller tirer de ces rêveries
tristes & profondes. Je n'ai
ouvé jusqu'ici qu'un moyen de le
ppeller au presbytere. La musique
conservé sur lui tout son empire.
ai pourtant éprouvé que les sons du
iano ne suffisoient point pour l'attirer
: il faut que j'y mêle ma voix.
ussi-tôt que ses éclats retentissent
usqu'au fond de sa solitude, il l'a
uitte, il s'approche machinalement,
vient jusqu'à la porte de la chambre
ù je suis, il s'y arrête, il écoute
nmobile. Un grand changement ne

m'a point échappé, ma sœu
ne peuvent plus le distrai
foiblement ces ariettes si gai
je l'ai vu long-temps engoué;
que par des chants plaintifs
parviens à charmer sa
Toutefois, dès que je quit
trument, il retourne au bos
litaire; & si je veux y préc
suite, je n'ai qu'à seulemen
ner un vers de ma jolie
Mais tantôt, je n'ai pas re
sans un vif déplaisir qu'il
impossible d'obtenir le succès
tumé. Au lieu de revenir ju
porte de cette chambre, mo
heureux oncle s'est arrêté s
fenêtres. Lassée de mes effo
longs qu'inutiles, je suis en
cendue dans la cour, où je l'ai
reposant sur un banc de pie
dans une espece d'assoupi

ṫargique. Juge de son état, Do-
othée : à son reveil il s'est senti
op foible pour aller chèz madame
'Etioles. Il n'a pu se traîner que
usqu'à son fatal bosquet : c'est-là que
l'ai vu retomber dans un mortel
:cablement. Quelques soins que
i'ait suggérés mon inquiétude, il
'est rentré au presbytere qu'au cou-
ıer du soleil. Alors en lui présen-
nt quelque nourriture j'ai cru de-
oir lui rappeller que depuis près
e vingt-quatre heures il n'avoit rien
ris. Qu'importe, m'a-t-il dit, si je
'ai pas faim? — Mon oncle! mon
ıer oncle! vous voulez donc mou-
r? — Eh bien, ma fille! quand on
e vit plus que pour souffrir? A ces
ıots il s'est retiré dans sa chambre;
y vois encore de la lumiere; &
emain, quand je m'éveillerois avec
aurore, je trouverois que M. Sévin

nous a prévenues. Il y a tout lieu de penser, ma sœur, que le sommeil abrege rarement ses nuits.

Te présenter cet effrayant tableau de ses peines, c'est, je le sens bien, tracer celui de mes devoirs. Il n'y a plus à balancer! il n'y a plus à différer! il faut..... partir. comment rester plus long-temps dans une maison où je fais le perpétuel tourment du plus généreux, du plus infortuné des hommes. Il faut partir. Mon absence ne peut causer ici des maux comparables à ceux que mon séjour y entraîne. Cependant, que deviendrai-je?..... je n'en sais rien, mais il faut partir.

Quoi! ce jeune homme à son retour ne trouveroit plus?.... Il n'y survivroit pas! & moi même!..... Dorothée, ma chere Dorothée, m'abuserois-je d'un fol espoir? Crois-tu

[redacted]

: madame d'Etioles ?....... Mais, elle m'accueille ou me repousse, aut partir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, ce 28 août 1782, midi.

CE matin je me suis levée de -bonne heure : déjà mon oncle t descendu. Quoi ! Si-tôt m'a-t-il : vous avez pressenti qu'il étoit de prolonger cette matinée. Aussi il m'a proposé d'aller au jardin; is nous y sommes promenés longps & par-tout, excepté dans le quet ! Ensuite il m'a priée d'arr quelques fleurs ; & encore de sser un chèvre-feuille, puis il a ses jolis oiseaux pour qu'ils sent ensemble recevoir mes ca-es. Un moment après, sur le de-

sir qu'il en a témoigné, nous sommes rentrés dans le presbytere où je l'ai décidé plus facilement que je ne l'espérois à déjeuner avec moi. Bientôt il m'a pressée de chanter. Enfin comme neuf heures sonnoient, il m'a dit avec une agitation très-marquée : allons, il est temps, Juliette ! il est temps !.... Nous n'avons point vu madame d'Etioles hier : ne me rendrez-vous point le service de lui porter ce billet ? — Très-volontiers, mon oncle ! Je partois, il m'a rappellée : quoi ! si vite ! Hélas où courez-vous ? Je vous demande un instant, Juliette ! je ne vous demande plus qu'un instant. — Mon oncle, j'ai cru, par ma promptitude, vous donner une preuve.... Il ne m'a pas permis d'achever, & du ton le plus tendre à la fois & le plus déchirant : Juliette, adieu ! adieu, ma fille ! —

tout-à-l'heure je....— Ma niece ;
encore interrompu , le plus
t voyage peut devenir une lon-
àbsence ; ne me refusez pas un
1. — Qu'entends-je ? Vous m'é-
vantez ! Vous auriez conçu contre
-même quelque projet sinistre ?—
? moi ! ma fille , moi ! vous me
loissez donc bien mal encore ?
puis être malheureux , Juliette ;
is , jamais je ne serai criminel:
rez-vous , je vivrai. Hélas , je
ai !.... Vous , cependant , enfant
aimable & trop chere , allez ; re-
tez cette lettre à votre noble
, &.... pour jamais adieu !
lors il tombe sur une chaise. Son
ge offre les signes de la plus grande
ration : un mouvement convulsif
e tout son corps tremblant.
Oh ! mon oncle ! mon oncle ! —
e mon état ne vous effraie pas ; dit-

un passage : si je pleure, je
vé. Mais, partez, ma fill
donc... Je vous l'ordonne, a
plus grand sacrifice dont u
puisse être capable; au non
fice qu'il faut que je m'in
Mon oncle! mon cher oncl
— Allez Juliette! Fille ch
allez! Et si jamais vous m'acc
souvenir; ah! je vous en
qu'il ne soit pas seulement
passion : Juliette, qu'il soit au
bien mérité peut-être, qu'i
bienveillance & d'estime.

Ces dernieres paroles port
qu'au fond de mon ame un
sement dont je ne fus pas ma

e la pris ; je la ferrai, j'y posai mes evres ; j'y laissai tomber une larme, & soudain je me précipitai dehors ; & comme je traversois la cour, j'entendis les sanglots de cet infortuné ; & comme je fermois sur moi la porte du presbytere, un adieu vint encore frapper mon oreille. Celui-là fut le dernier, ma sœur ; mais, dussé-je exister cent ans, je n'oublierai pas celui-là.

Cependant j'arrive chez madame d'Etioles dans une agitation difficile à rendre. Mes esprits ne sont pas eulement troublés de tout ce que je iens de voir & d'entendre : trop prérée encore aux demandes peut-être liscrettes que renferme la lettre nt je suis porteur, j'attends avec plus vive inquiétude l'effet que va duire sa lecture. Elle est en un inst parcourue, dévorée, pour ainsi Madame d'Etioles donne en

main, & me conduit dans un a
tement voisin. Ma chere Juliette
elle alors, voici la chambre q
vous prie de vouloir bien occ
Soyez dans ma maison votre mai
absolue ; daignez y devenir un se
moi-même. Ah ! si mes consola
vous sont nécessaires, je n'ai p
moindre besoin des vôtres. —
dame.... — Ce n'est pas madame,
mon amie qu'il faut dire, s'é
t-elle, en m'embrassant. — Mon a
ma généreuse amie, j'ignore ce
peut écrire ; mais vous, si vou
viez en quel état je l'ai laissé. —

llera sur lui, qui ne le quittera
s. On en prendra le plus grand soin,
ous le promets : Dolerval & moi
ımes assez riches pour que son ami
manque de rien. Cependant je vous
se. Un peu de recueillement vous
apparemment nécessaire : quand il
vous conviendra plus d'être seule,
s savez où me rencontrer.

A ces mots elle sort. Je reste con-
due de la maniere noblement sim-
avec laquelle cette femme céleste
comble de bienfaits.

Dorothée, je ne te dis pas combien
fait verser de pleurs la lettre de
malheureux oncle ; je me borne
n envoyer la copie.

LE CURÉ SÉVIN
A MADAME D'ETIOLES.

St. Cyr, le 28 Août 1782, 2 heures du matin.

ENFIN, mon heure eſt venue. Les ténebres de cette nuit qui m'environnent ſont moins épaiſſes que celles dont ma raiſon commence à s'offuſquer. Ma vertu, ma trop foible vertu chancelle. Encore un jour, & peut-être je perds tout le fruit de ma pénible réſiſtance ! & peut-être j'outrage ſa pudeur d'un aveu qu'elle ne doit jamais entendre ! Mon heure eſt venue... Il preſſe le douloureux ſacrifice !.... Allons, que la ſéparation.... Que le déchirement ſe faſſe ! qu'un grand malheur m'épargne un malheur plus grand ! Et puiſqu'il faut toujours la

perdre, ah du moins perdons-la sans l'avoir offensée !

C'est à vous, madame, qu'appartient l'honneur de la recevoir. Je dois à vos vertus cette récompense de leur confier l'objet de l'amour innocent de votre frere & de mes coupables tendresses. Coupables ? mais pourquoi ? Pourquoi cette différence entre l'infortuné Sévin & le trop heureux Dolerval ? D'où viennent ces iniques institutions qui me privent des droits qu'on lui laisse ? Par quel prodige ne m'est-il pas permis, comme à lui, d'être un homme ? Quelle puissance enchaîne sur la terre des facultés que le ciel m'a données, & me conserve entieres ? O vous, barbares, qui sans rougir avez prononcé que le jour où l'on me feroit prêtre je cesserois d'aimer ce que, dans sa bonté pour nous, Dieu créa de plus adorable, que n'a-

mon cœur sur-tout, ni mon cœu
sentir !

Mais que leur importe de
donner des loix injustes, abs
inexécutables ? Ne sont-ils pa
cesse au-dessus des loix ? Ils ne l
que pour nous, pour nous qui
rions pas dignes de leurs regard
ne tiroient quelque avantage d
oppression, pour nous race vil
tardie, méprisée.... & sûreme
méprisable, puisque dans notr
sement stupide nous mettons
quelque gloire à leur obéir.

Et quand on voudroit se di

ement la figure humaine? Quelle
lle? je dis une fille pudique, mo-
este comme elle, pourroit, en me
voyant dans ces habits de proscrip-
on, soupçonner que j'appartiens à
on espèce? Et si, dans l'excès d'un
ol espoir, j'avois osé lui dire : Ju-
iette, il faut vous posséder ou mourir!
ne m'eût-elle pas aussi-tôt répondu:
Que peux-tu me proposer, insensé!
Regarde ces vêtemens lugubres qui
m'enveloppent, ils sont à mes yeux le
signe continuel de ta réprobation;
c'est ton propre deuil que tu portes.
Va, malheureux! cours ouvrir à qui-
conque le demande les portes de l'hy-
men : toi, tu n'y dois jamais entrer.
Tu n'apporterois aux pieds des autels
que de vains sermens: ton Dieu ne les
peut plus recevoir depuis que des
hommes le lui ont défendu.

Oh! quel extrême changement, s'il

m'eût été poſſible d'aller, dans quelque autre profeſſion réputée moins honorable, reprendre en effet toute la dignité de mon être ! alors peut-être tu ne l'aurois pas emporté, trop heureux Dolerval ! j'aurois oſé te la diſputer. Oui, je te l'aurois diſputée ; à toi ! A toi comme aux plus aimables de la terre ! Eh ! le plus aimable, n'eſt-ce pas le plus ſenſible ! Qui donc l'eût mieux chérie que je ne l'adore ? ... O bonheur ! ... Bonheur ſuprême ! elle ſeroit devenue,... mon épouſe ? Elle auroit pu m'aimer ! j'aurois pu l'obtenir ! ... Ecartons cette idée ! cette idée eſt affreuſe !... inſupportable ! elle porte dans mon cœur un feu dévorant ! Tout mon ſang bouillonne & s'embrâſe !... Je ſens un déchirement ! un déſeſpoir !... Qu'entends-je ? tous les vents du midi ſont déchaînés !... l'éclair ſillonne la nuée !... la foudre

ronde ! attends, attends, Dieu vengeur. Je cours au devant de tes coups ; y cours, & puiſſes-tu m'anéantir !

Quatre heures du matin.

COMMENT ai-je interrompu cette lettre ? Qui m'a tranſporté dans le bosquet que je quitte ? A quel accablant sommeil m'y ſuis-je laiſſé ſurprendre ? De quels étranges rêves me ſuis-je trouvé tout d'un coup aſſailli ? Quel eſt enfin l'état d'où je ſors ?...reliſons... les vents ! l'éclair ! la foudre !.. Hélas ! à mon réveil j'ai vu la nature tranquille : l'orage étoit dans mon cœur.

Ah, par pitié, qu'on l'éloigne de moi, cette enfant dont la préſence me plaît & m'inquiette, dont la voix me careſſe & me déchire ; dont le regard m'attire & me brûle ; cette dangereuſe enfant qui ne dit pas une

parole que je ne retienne, qui ne fait pas un geste que je n'applaudisse, pas un mouvement que je n'admire! & dont chaque mouvement, chaque geste, chaque parole verse dans tous mes sens un mortel poison. Qu'on l'éloigne! qu'on me l'enleve! qu'on me l'arrache! il en est temps!... S'il n'est déjà trop tard!

Madame, je vous la remets. A votre tour protégez .... Ne faut-il pas, pour sa sûreté même, que vous sachiez tout ce que sa jeunesse indignement poursuivie doit inspirer d'intérêt? & quand l'aveu du misérable état où je suis m'échappe, pourroit-elle ne pas me pardonner de révéler le secret de ses infortunes, exemptes de honte: je n'en doute pas; on n'en sauroit douter sans crime. Madame, il existe, le croiriez-vous? il existe des monstres capables de haïr ce chef-

uvre de la nature & de l'éduca-
! Défendez Juliette de leurs fu-
rs. Consolez-la de leur iniquité,
n'aura point d'imitateurs. Juliette!..
n'est pas Juliette; elle n'est pas la
e du pauvre Sévin. Le ciel lui de-
, selon nos préjugés, une noble
ine; & quelle que soit l'illustration
a sienne, il ne fut pas juste envers
, s'il ne la mit point sur un trône.
nquille dans ma retraite, j'igno-
qu'il eût pris plaisir à former un
si supérieur à tous. Un jour, elle
it au lever de l'aurore; mais l'au-
étoit moins brillante, mais elle
it plus d'éclat que le plus beau
. Elle vient, accompagnée de ses
es, charmante dans son effroi,
e de sa détresse, toute-puissante
s son abandon. Elle paroît, elle
e, elle ordonne. Insensé! je m'es-
e trop heureux de recueillir cette

fille du ciel. Téméraire ! je ne vois pas que s'il eſt poſſible de braver la nature alors qu'elle fait entendre ſa voix ſeule, on ne lui réſiſte plus dès qu'elle a fortifié ſon pouvoir du ſuprême pouvoir de la beauté !

Que j'ai payé cher cette erreur de ma confiance ! & cependant admirez l'excès de mon égarement ! malgré ce que j'ai ſouffert, & quoique je doive ſouffrir encore, je ne craindrois rien tant que de retomber dans le néant de ma premiere indifférence. Tous les ſentimens doux & pénibles que puiſſe porter au cœur d'un mortel cette paſſion qui ne ceſſe de dominer la foule des paſſions qu'elle fait naître, je les ai ſucceſſivement & à la fois nourris dans leur plénitude. J'ai connu de l'amour ſon trouble naiſſant, ſon modeſte embarras, ſes rêveries timides, ſa langueur touchante, ſa coura-

geuſe

genſe retenue, ſes vertueux ſacrifices. J'ai goûté le charme douloureux de ſes combats, la douce folie de ſes eſpérances, le rapide enchantement de ſes rêves. — Hélas! je n'ai pas toujours au-dedans de moi maitriſé ſa brûlante énergie, ſes deſirs dévorans, ſes projets coupables. Pour mon tourment, ſur-tout, j'ai ſenti cette jalouſie cruelle, vautour rongeur, vaincu cent fois & mille fois triomphant. Ah Dolerval! ah mon ami! pardonne. Tu le peux, tu le dois: la clémence eſt facile au rival préféré. Fortuné Dolerval, quiconque eut le mérite de lui plaire ſera digne de l'obtenir. Poſſede-la: tu la rendras heureuſe; & voilà ma plus chere attente. Je ne trouve de conſolation véritable que dans l'eſpoir de ſa félicité.

Madame , dites-lui.... non, ne lui dites rien. Remettez lui... cette lettre : remettez-la lui, je vous en conjure. Hélas, quand vous la lirez, je resterai seul dans le monde, absolument seul ! elle n'embellira plus ce séjour. Je l'aurai perdue, à jamais perdue ! L'infortuné Sévin sera mort pour elle. Ah, Juliette, qu'il vous reste au moins quelque chose de moi. Recevez ce monument de votre force & de ma foiblesse. Daignez le recevoir & le conserver. Juliette, s'il respire un amour malheureux que vous deviez ignorer toujours, ah vous y trouverez aussi l'expression du profond respect dont je ne me suis jamais écarté près de vous, de ce respect vraiment religieux que n'ont cessé de me commander vos vertus toute-puissantes même contre vos charmes.

Moi cependant quand le temps aura, de ſa main ſecourable, cicatriſé la plaie de mon cœur, je m'environnerai des plus doux ſouvenirs; j'irai dans ce jardin où je l'ai vu travailler en jouant, adroite comme les grâces, légere comme le zéphir. Mes pas y rechercheront l'empreinte de ſes pas. Je tâcherai de rendre immortelles les fleurs qu'elle a cultivées. Celui de mes oiſeaux qu'elle préféroit, mon oiſeau maintenant le plus cher, il apprendra ſans peine à répéter ſon nom. Quelquefois je reviendrai m'aſſeoir auprès de l'inſtrument où couroit ſa main brillante & rapide : là, d'une oreille attentive, je m'efforcerai de ſurprendre encore les accens de la voix la plus enchantereſſe. Mais jamais, non jamais je n'oſerai profaner d'un regard le ſanctuaire où ſes nuits s'écouloient paiſibles.

EMILIE DE VARMONT A DORC

Tours, le 10 septembre

COMBIEN je me sens affeć
tes nouveaux chagrins, ma che
rothée! que ne m'eſt il permis
ler tout-à-l'heure à Paris pour t'
diguer les conſolations dont j
capable! mais la haine d'une m
la férocité de ſon fils m'ont à
ſéparé de ma ſœur: de tous les
que leur injuſtice me porta, c

sonnes à qui je m'intéresse sont dans le malheur? Cette femme qui compte les jours par les œuvres de sa bienfaisance, qui ne vit que pour aller chercher l'infortune & la consoler, qui ne s'occupe que de la félicité de ceux qui l'entourent, qui ne songe sur-tout qu'à me donner des preuves nouvelles de son amitié tendre ; eh bien, le sort ne se lassera point d'éprouver son courage ! & son frere ne reviendra point !

Tu te souviendras peut-être que dans les premiers jours je m'étonnois de ce que madame d'Etioles ne m'interrogeoit nullement sur mes secrets en partie dévoilés dans la lettre de mon oncle. Depuis j'ai réfléchi que ce pouvoit être de sa part une discrétion nécessaire, une délicatesse dont les circonstances lui faisoient en quelque sorte la loi. Doit-elle en

effet solliciter les épanchemens d'une amie qu'elle ne peut honorer de toutes ses confidences? Chacun la croit dans le veuvage; elle continue de me faire à moi-même un mystere de son second hymen. Je ne prétends ni surprendre sa confiance, ni l'arracher; & puisqu'elle m'en refuse cette marque, c'est qu'elle y est obligée: je le veux croire. En attendant je suis privée de l'unique consolation qui me resteroit, celle de voir ce que son frere lui dit de moi dans les lettres que chaque courier apporte regulierement; voilà sans doute ce qui me fait encore trouver les journées longues dans la société de cette femme d'ailleurs si charmante.

Et puis n'ai-je pas un autre suj de peine: la maladie de mon on continue toujours. Le chagrin de ...e séparation l'a jetté dans un

e langueur dont il ne peut revenir
u'avec le temps. Nous envoyons
hez lui tous les matins ; mon ex-
ellente amie s'y rend tous les soirs ;
t moi, Dorothée, j'attends triste-
ient de ses nouvelles. Tu sens bien
ue je n'y puis aller. Jamais je ne le
ois revoir.... pauvre monsieur Sévin!
Ma sœur, quand je vois l'infor-
ne poursuivre ainsi tous ceux qui
'aiment, je me dis avec amertume,
sans trop de fondement à la vé-
té, que peut-être ce généreux Bo-
lé vivroit encore s'il n'avoit pris à
on sort un trop vif intérêt. Je me
s que mes destinées auront influé
ır les siennes. Alors je tremble que
ette madame d'Etioles, si belle & si
onne, n'ait quelque jour à se re-
entir de m'avoir connue. Eh mon
Dieu ! s'il alloit arriver quelque mal-
eur à son frere! Adieu, ma sœur,

Tours, le 2 octobre 17

Ma chere Dorothée, féli
sœur : il est ici depuis dix jour
cependant plains-moi ; c'est de
qu'il repart.

Dans quel enchantement se
écoulées, ces journées heure
comme les passions prolonge
temps ou l'abregent ! en son abs
les heures étoient des siecles
jours avec lui n'ont duré qu'u
tant.

expression dans son silence ! & que
s soins sont empressés ! & que ses
tentions sont tendres ! mais en mê-
e-temps quelle réserve respectueuse
ins ses discours, & dans ses ma-
eres quelle délicate retenue ! croi-
is-tu que depuis son retour il ne
'a pas osé dire un mot, de... de l'a-
our dont on voit qu'il brûle ! il est
ai que sa sœur..... comme il l'i-
olâtre, comme il en est aimé ! Com-
en ils ont l'air de me chérir tous
eux ! sa sœur ne sauroit se passer
e moi, sa sœur ne me quitte pas.
ui, dès qu'il n'est plus avec son Eléo-
ore, il la cherche : tu vois, Doro-
iée, que nous sommes à-peu-près
iséparables. De sorte que je me de-
iande quelquefois si madame d'Etio-
s ne m'est pas encore plus tendre-
ient attachée qu'à son frere, & si
on frere n'a-pas plus d'amitié pour

elle que d'amour pour moi ? quant
à lui néanmoins j'ai quelques raisons
de croire qu'il ne poursuivroit pas sa
sœur avec tant d'ardeur, s'il ne savoit
très-bien qu'une autre personne est
toujours avec elle. Plus d'une fois je
le surprends quand il revient tou
échauffé du dehors ; je le surpren
qui s'écrie dans un premier mou
ment : Picard, où donc est mader
selle ?... & tout d'un coup il s'ar
il se reprend : madame d'Etioles
tes-moi le plaisir de me dire
est.

Ce devroit être un spectac
jours enchanteur que celui d
dre union qui regne entre
personnes également sensil
premieres affections de la na
tefois il m'a souvent péné
affliction profonde, en n
plus amer le regret de

éparation, Dorothée. Souvent,
retour plus funeste encore, il
du fond de mon cœur je ne
el sentiment confus d'horreur
froi contre..., N'écarterai je
cet affreux souvenir; ne pour-
entierement l'oublier, le bar-

ortons nos regards, arrêtons
nsées sur ce couple intéressant,
parfait de l'amour fraternel.
i'il est digne d'inspirer tous les
ntimens qu'il éprouve, ce sé-
jeune homme! & comme elle
en effet sa tendresse, madame
s qui, par ses leçons bien moins
r son exemple, a développé
e des bonnes dispositions de
e!
loit toujours infiniment gagner
ire connoître, cette femme

liaiſon plus intime, c'eſt ſo
qu'on appréciera. Son ame!
plus belle encore que ſa fig
ſon eſprit, ſi bien cultivé,
d'ailleurs de tant de grâces nat
& ſon heureux caractere;
douce égalité d'humeur que ſ
chagrins ne ſauroient altérer
les comparer, ſi ce n'eſt à
lent caractere, à l'eſprit aim
l'humeur charmante de ſon
de ſon éleve?

Penſes-tu qu'il ne l'égale
par les qualités du cœur? E
Dorothée, c'eſt demain qu

ence ! Et pourquoi ? Pour travailler
ı finir les peines de sa sœur ; ou
ıeut-être même seulement afin de
a soutenir par les rêves de l'espé-
ance.

Et veux-tu savoir jusqu'à quel point
l pousse les attentions de l'amitié ?
Ma sœur, il a tout exprès amené
le Paris un médecin pour mon mal-
ıeureux oncle. Cependant on m'as-
ure que M. Sévin n'est pas en dan-
ger. Mais il a besoin de beaucoup
le ménagement & peut-être qu'a-
près plusieurs années de langueur,
l'espèce de mélancolie dont il est
affecté le conduiroit à la consomp-
tion, si l'on n'y prenoit garde. Pau-
vre M. Sévin ! Pourquoi m'a-t-il con-
nue ? Ou plutôt pourquoi l'a-t-on jetté
dans une profession qui peut-être n'est
pas faite pour un homme sensible ?
Pauvre M. Sévin !

vient au presbytère : je
compte de ses sollicitudes
commisération que je parta
Heureusement je le vois t
d'une autre peine. Je dis
ment , parce que cette ex
serve de ses discours , que
tout-à-l'heure , & dont je
ment touchée sans doute , de
néanmoins en quelque sorte
tante , s'il n'étoit pas très-fa
percevoir que ce n'est poin
grands combats qu'il garde l
Quelquefois , après plusieur
de rêveries & d'irrésolutions

n ascendant, réprime aussi-tôt ces
vemens impétueux. Madame d'E-
s semble un Dieu plus puissant
noi qui tient dans ses mains l'ame
: entiere de ce jeune homme do-
& soumis jusques dans ses plus
; agitations.

ependant c'est demain qu'il part,
nain.... demain nous nous ferons
ristes adieux.

A MÊME A LA MÊME.

le 3 Octobre, midi.

H, ses adieux ! je ne devinois
ce qui devoit leur donner un plus
d dégré d'intérêt.

alloit partir, il s'éloignoit au
spoir. Et moi, la voix tremblan-
e cœur gros de soupirs, les yeux
nés de larmes, je n'avois pour-
osé qu'à peine exprimer le vœu

de ſon prompt retour. T
il revient, il ſe précipite
il tombe à mes pieds. Sa
réprimer ce tranſport nou
non! s'écrie-t-il : j'ai déjà
fert de ce cruel ſilence ;
ſiſte plus. Puis s'adreſſan
ſuis bien malheureux! L'a
je brûle pour vous, ce
tendre, ſi pur, ſi légitin
vous touche pas. Vous v
reſter inconnue. Vous vc
à n'être pour nous que
toi, mon Eléonore, arrac
ſon ſecret. Laiſſe une dél
me tue, commence par
tous les tiens ; confie-les l
pour moi!

Madame d'Etioles alloi
me hâte de la prévenir : n
je ſerois, n'en doutez pas
vos confidences, & j'aime

ıontrer digne. Mais avant tout, je ɔis vous avertir qu'elles ne pourɔient déterminer les miennes. Depuis ɔng-temps ma confiance vous est :quise toute entiere ; & puisque j'en ı jusqu'aujourd'hui retenu les épanhemens, c'est que je suis malheuɛusement condamnée à les retenir ɔujours. Elle me répond : ma chere uliette, n'attendez pas que je me ıstifie de ma discrétion, je vous en ıisse apprécier les motifs. Et mainenant recevez mes aveux : rien ne ıaroît plus m'imposer la loi de me ɔriver des consolations d'une amie elle que vous. Aussi-tôt elle m'apɔrend ce qu'elle croit que j'ignore : son second mariage & la captivité le son époux. Voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire, ajoûte-t-elle ; je ne vous révele ni le nom de mon mari, ni la malheureuse af-

[redacted]

ſaire qui l'obligeoit à vivre inconnu ; parce que ce ſont là des ſecrets qui me ſemblent encore n'appartenir qu'à lui ſeul. Vous les eût-il confiés, Dolerval, s'il eût penſé que vous ne vous feriez aucun ſcrupule d'en inſtruire la perſonne que vous aimeriez ? Et ne me répétez plus cette objection dangereuſe : que Mademoiſelle eſt digne de toute votre confiance. Il n'y a point d'amant qui ne ſoit prêt à vous en dire autant de celle qu'il diſtingue ; ainſi le principe, inconteſtable en ſoi, périroit par la foule des exceptions ; ainſi l'amitié n'auroit plus de ſecrets dont l'amour ne pût s'emparer. Dolerval, je vous l'avois dit cent fois, & moi-même j'en ai fait, il n'y a pas long-temps, la triſte expérience : ſi l'on veut toujours remplir des devoirs pénibles,

ıe faut jamais se hasarder à rai-
ner avec eux.

Cependant son frere paroît ne pas
ıtendre : son frere est dans l'acca-
ment du désespoir. Jamais, s'écrie-
doulouresement, nous ne con-
trons son sort ! Je ne pourrai donc
ıais l'obtenir ! Et cette union for-
ée dont l'espoir soutenoit.... —
us voyez combien il vous aime,
:rrompt madame d'Etioles en me-
ssant dans ses bras : d'un mot vous
ıuciriez mes infortunes, puisque
ıs commenceriez la félicité de sa
. Quoi ! ne pouvez vous, comme
i, révéler de vos destinées ce
vous regarde seule, & taire ce
n'intéresse que vos... ennemis,
squ'on prétend qu'il est possible
: vous en ayez.

Que te dirai-je, Dorothée ! soit

e les réflexions de madame d'E.
les euſſent fait briller à mes yeux
ı rayon d'eſpérance, ſoit que le ſpec-
ıcle des agitations de ce jeune homme
ne fût inſupportable, je n'ai pu re-
tenir ces mots : quelque fortunée que
puiſſe vous paroître cette union dont
vous parlez, je vous connois : vous
en goûteriez foiblement les douceurs,
tant que votre ſœur reſteroit mal-
heureuſe. Allez, Dolerval, travaillez
à lui rendre l'époux qu'elle adore.
Hâtez-vous de le ramener. Alors je
verrai.... Je vous dévoilerai la plus
grande partie de mes malheurs... Je
vous dirai mon nom, s'il eſt poſſi-
ble ; & vous jugerez quels moyens
peuvent ſurmonter les nombreux obſ-
tacles....

L'impatience de ſa joie ne lui per-
met pas de me laiſſer achever. Sa
ſœur eſt accablée de ſes careſſes ;



prodigue les remercîmens les
endres ; & bientôt je l'entends
:mander la permission de m'é-
— Directement ?... Non... non...
en , seulement une fois : au
nt où la liberté de votre beau-
'iendra de vous être accordée !
l'heureuse nouvelle m'en soit
:e ! que ce soit moi qui goûte
ible satisfaction de l'apprendre
ı amie !... Et vous , Dolerval ,
d'arriver aussi - tot que votre

eine ai-je dit, madame d'Etioles
raſſe tendrement. Lui , verse
rmes de joie sur ma main que
ır vient de lui livrer. Cepen-
heure presse : cent fois il s'é-
: Il revient cent fois. Enfin il
Maintenant nous voilà seules.

DOLERVAL A MURVILLE.

Paris, le 21 Novembre 1782.

JE commence à me flatter qu'elle va finir, ma trop longue absence, Murville : j'espere que bientôt il me sera permis de vous apprendre les motifs pressans & l'heureux succès de ce voyage qui paroît vous inquiéter si fort. Quant à ce silence de plusieurs mois dont vous vous plaignez, j'avoue que j'avois cru devoir prendre le pénible parti de ne vous écrire qu'au moment où je n'aurois plus rien à redouter de mon indiscrétion, ni de vos conseils. Vous m'aviez rendu si coupable envers la prétendue niece de M. Sévin !

Enfin j'y touche à ce moment si desiré, si desirable, où je puis même

rec vous me livrer sans péril aux
panchemens de ma joie. Mon frere,
ce n'étoit point, de quelque maniere
que vous veuilliez l'entendre, ce n'é-
toit point une niece de M. Sévin,
cette adorable personne à qui vous
ne rendiez aucune justice. Depuis
trois mois elle habite la maison de
ma sœur, depuis trois mois elle fait
l'unique consolation de madame d'E-
toles. Et moi, selon toute apparence,
j'y vais incessamment revenir, à
Tours; j'y vais.... Dites-moi, Mur-
ville? Sans doute il vous sera pos-
sible de vous dérober, vers la fin
de la semaine prochaine, seulement
pour quelques jours, aux devoirs de
votre place? Vous viendrez chez
notre Eléonore? Vous ne manque-
rez pas une fête délicieuse.... Ah,
vous pourrez vous glorifier d'avoir
pour belle-sœur une des plus char-

ſans doute ! Pourtant mon p
plaiſir eſt d'en multiplier l
Je n'en ai que trois encore !
je conſens à vous en do
Je vous l'envoie, mon frere
un vrai ſacrifice que je vo

Adieu, Murville. Vous v
mon mariage, n'eſt-ce pas ?
rez témoin de la félicité d'
Et vous trouverez..... oui,
l'annonce : vous trouverez
dans la joie. Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Brest, le 25 Novembre 1782, minuit.

VARMONT, je t'en croyois l'adroit ravisseur, & j'étois bonnement piqué; tu m'en jugeois l'obstiné gardien, & tu me boudois sottement: tandis qu'ainsi la Demoiselle nous fâchoit tous deux, un impertinent tiers s'en amusoit à nos dépens. Je te pardonne, puisque tu ne l'as pas; & pardonne-moi, car je ne la tiens as encore.

Me conseillerois-tu de l'aller re-endre? Son mauvais sort l'a jettée ns les mains de l'un de ces Céla-ns modernes qui, lorsqu'ils rencon-nt sur leur chemin une fille de rite, n'en font rien, rien que leur me! Elle se trouvera cent fois

homme à qui je dois quel
ſidération. Oh ! raiſon de
l'empêcher de faire une ſo
bien ! mais ſi je lui joue que
chant tour & qu'il s'en affl
meſure ? Bon ! cela n'iroi
comme dans les romans,
mort. Néanmoins il eſt ſi
ſant que ce ſeroit cruaut
cauſer la peine la plus lég
bonne heure ! Mais quel cha
moi !.... Je ſuis violemment
tu, Varmont. Parle, toi, n
que oracle, parle, que feroi
à ma place ? A ma place

d'irréſolutions & de ſcrupules que moi, je prends l'utile précaution de ne te pas découvrir en quel lieu la petite perſonne ſe cache; car ſi je me décide à l'y laiſſer, je veux que vous l'y laiſſiez auſſi, mon cher. Et ſi tout au contraire, je l'y vais prendre : je vous promets cette fois de la bien garder.

Adieu, Varmont; ſans rancune, mon ami. Je t'embraſſe franchement; & renvoie-moi l'accolade.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 7 Décembre 1782, midi.

L'HEUREUSE lettre eſt arrivée, (1)

---

(1) Cette lettre amoureuſe de Dolerval à Juliette eſt perdue; & ne la regrettez pas : vous en trouverez par-tout de beaucoup meilleures.

ma ſœur : lui-même il arrive. . . . ce ſoir ! il rend ſon Eléonore à la vie ! il lui ramene l'époux qu'elle adore ; charmante femme, voilà donc vos peines finies ! comment te peindre ſa joie & la mienne ? où trouver des forces pour ſupporter à-la-fois mon bonheur & celui d'une amie ſi chere ? Adieu ; je retourne m'entretenir avec elle des deux voyageurs impatiemment attendus.

Onze heures du ſoir.

O MA ſœur, ma ſœur, quel revers! maintenant j'en ſuis ſûre : le ciel me créa tout exprès pour épuiſer ſur moi ſa colere & faire le tourment de tous ceux qui me connoîtroient.

Mon amie meſuroit le temps par ſon impatience : la ſoirée nous ſembloit éternelle. Enfin le bruit d'une



ıaiſe de poſte nous fait treſſaillir &
›us prépare au plaiſir de les rece-
›ir. Il entre le premier, cet inconnu
›nt mes vœux hâtoient le retour;
entre ſans m'appercevoir, toute
›n attention ſe porte ſur ſa femme
ı'il preſſe dans ſes bras. Helas! je
ıi trop bien vu, moi; je le vois
op bien encore. Cependant je ne
:ſſe d'attacher ſur lui mon regard
upide; non que j'aie beſoin d'un
›ng examen pour le reconnoître;
lus je le conſidere, & plus, dans
ıa ſtupéfaction profonde, je me de-
ıande s'il eſt bien certain que je
eille? ſi ce n'eſt pas un fantôme
héri, mais perſécuteur qui mainte-
ant trouble ma vue? ſi cette erreur
e mes ſens ne vient pas d'un ſonge
-la-fois doux & pénible? Il parle
mon amie, ce beau-frere que ra-
ıene un jeune-homme qui croyoit

pouvoir m'obtenir : j'écoute attentive & voudrois me. persuader que j'entends mal : mais le moyen de douter encore ? sa voix flatte mon oreille, en même-temps qu'elle la déchire ! cet époux si cher à madame d'Etioles, eh bien Dorothée, c'est le mien, c'est le trop généreux, le trop infortuné Bovile !

Son libérateur étoit à mes genoux cependant, & lorsqu'il comptoit ne plus m'entretenir que de ses espérances, je le forçois à me témoigner de l'inquiétude. L'excès de leur amour doit-il vous étonner si fort & s'attirer votre unique attention, disoit-il ? Mademoiselle, ne daignerez-vous pas aussi m'accorder un regard ? A peine il finit de m'exprimer sa crainte & je lui donne une crainte plus cruelle. Mes forces m'abandonnent tout-à-coup : je tombois, s'il



ıe m'avoit retenue. Les cris qu'il ıouſſe appellent ſur moi l'attention le ſa ſœur & de ſon beau-frere. Grands-Dieux ! dit Bovile, c'eſt.... 'eſt l'excès de la joie !

Je reſte un moment dans cet état le défaillance où l'on ne conſerve le ſes facultés que celle d'entenlre. Mon amie & ſon frere me proliguent leurs ſoins. Bovile ne monre pas moins d'empreſſement qu'eux. Toutefois en me ſecourant il ne peut, lans ſa ſurpriſe extrême, s'empêcher le répéter cette exclamation, dont l déguiſe enſuite, comme la premiere fois, le véritable ſens : oui, c'eſt !.... c'eſt l'excès de la joie ! — Puis-je m'en flatter ? répond ſon ami. Madame d'Etioles aſſure que ce ne peut être autre choſe. Bovile reprend : la voilà donc, cette jeune perſonne dont vous m'avez ſans ceſſe entre-

[redacted]

tenu pendant le retour ? Et ſur l'affirmation du jeune homme : cependant vous ignorez ſa naiſſance ? Son ſort vous eſt abſolument inconnu ?— Comme je vous l'ai dit, réplique M. Dolerval ; mais elle va parler, nous ſerons unis, j'attends ma récompenſe ; & quel amant plus fortuné ?.. Voyez, dans cet état, comme elle eſt encore belle !.... La voilà! la voilà qui revient !

En effet, je commençois à reprendre l'uſage de mes ſens. Mon infortuné bienfaiteur, à qui le péril plus prochain rend toute ſa préſence d'eſprit, s'empare de ma main qu'il frappe doucement, comme s'il ne vouloit que hâter mon retour à la vie, mais ſans doute afin de m'avertir auſſi d'apporter à ſes diſcours, ainſi qu'à notre ſituation critique, la plus ſcrupuleuſe attention. Dolerval, dit-il en élevant

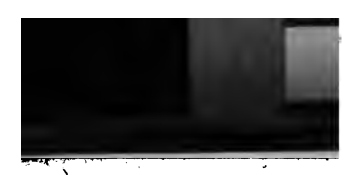
[redacted]

voix, ne vous seriez-vous pas
ité d'une espérance trop facile?
isque cette jeune personne vous
rda si long-temps des secrets de
te nature, elle y fut apparem-
ent déterminée par des considéra-
ns majeures. Pouvez-vous être sûr
e les circonstances lui permettront
s'expliquer maintenant aussi-tôt
e vous le desirez? — Oui replique
jeune homme: j'ai sa parole;
qu'y auroit-il de plus sacré que ce
'elle a promis.

Alors ne pouvant retenir un pre-
er mouvement de désespoir, je
écrie: ah Dolerval, qu'avez-vous
dire! ah, le savez-vous bien tout
que j'ai promis! & soudain je suis
ppée des malheurs qui menacent
idame d'Erioles. Un sentiment de
mmisération m'emporte dans ses
is: mon amie, ma chere amie,

tremblez d'apprendre..... mon ſo
eſt affreux !.... car je ne ſuis
ſeule, ni la plus à plaindre !
être j'allois continuer, peut-ê
lois me trahir ; mais d'un rega
d'une expreſſion déchirante,
paroît implorer mon ſilenc
veur de ſa nouvelle épouſ
ſens bien qu'il faut par p
elle lui dérober le véritabl
mes douleurs.

Cependant il eſt devant
lui dont j'ai pleuré la fi
Si j'en crois toutes les ap
ſur-tout le vertueux cara
Bovile, aſſurément inca
perfidie, l'amant de m
tioles l'adoroit long-ten
me connoître. Lorſque,
cher à l'eſclavage du c
conduiſoit à l'autel, ce
yeux ne me faiſoit pas



·ifice de sa fortune; il m'immo-
encore ses plus tendres inclinations
:quelles l'âge avancé de madame
tioles laissoit quelque espérance.
'oudrois pouvoir tomber à ses pieds
lui témoigner la reconnoissance,
lmiration dont je suis pénétrée pour
Dans quels lieux je le retrouve
ırtant, & dans quelles circonstan-
! combien de témoins m'envi-
nent! combien de témoins chers
redoutables, qui m'imposent la
de les tromper ou de les outrager
tuellement! jamais femme assez
lheureuse se trouve-t-elle dans
: situation plus difficile & plus
›lorable! Si je laisse échapper le
ındre témoignage du respectueux
ıchement que je porte à Bovile,
vais-je pas également étonner &
'espérer la sœur & le frere? Néan-
ıins, pour conserver à madame



d'Etioles l'erreur qui la ſauve, ne me faut-il pas en quelque ſorte trahir mon ami ? Hélas ! ne faut-il pas auſſi que je continue d'entretenir l'eſpoir de ce jeune homme, ſon doux eſpoir auquel moi-même je m'étois laiſſée ſurprendre & que jamais je ne dois remplir ? mais puis-je tranquillement recevoir les aſſurances de ſon amour, ſans offenſer mon époux qui les entend ?

Mon époux ? eſt-il le mien, s'il eſt celui de madame d'Etioles ? ſans doute il a perdu tous ſes droits ſur Emilie ; ſans doute il y renonce ! & pourtant cette Emilie ſe trouve criminelle, ſi ſon cœur conſerve encore un ſecret penchant pour quelque autre. Ah Dolerval, Dolerval, vous m'êtes donc à jamais ravi !

Tant de cruelles penſées ne me tourmentent pas ſans ſe manifeſter

de



de temps en temps par des ſignes extérieurs dont mon amant s'inquiette. Je le raſſure du moins par un officieux menſonge. Je lui dis, oui j'oſe lui dire qu'il ne faut imputer mes agitations qu'à ces pénibles combats qu'il eſt aſſez naturel que j'éprouve quand je vois s'approcher le moment où je dois lui révéler toutes les horreurs de mon ſort. Mais Bovile, Bovile, en ceci plus malheureux que moi, ne peut couvrir ſes chagrins d'aucun prétexre raiſonnable. Que dis-je, ſes chagrins! il lui faut, quand mille inquiétudes le dévorent, lorſqu'apparemment le déſeſpoir eſt au fond de ſon cœur, il lui faut affecter des tranſports de joie. Je ne lui trouve pas toujours l'eſpece de courage néceſſaire à ſa poſition; ſa figure & ſa voix s'alterent ſouvent au même degré: ſou-

t-elle ; puiſqu'ils vous ont enfin
la liberté, ſans doute ils voı
dront l'honneur.

Quoi qu'elle puiſſe lui dire
dant, & quelques efforts qu'il
elle le voit bientôt non moiı
fondément préoccupé. L'amant
s'inquiette & s'afflige pour elle-ı
eh quoi ! dit-elle, êtes-vous plı
heureux qu'à votre retour d
dix ; ou bien vous ſuis-je de
moins chere ? — Ah ! s'il éte
ſible que je ne vous aimaſſe
réplique-t-il, mon ſort peut-ê

[redacted]

réponſe que ſon mari refuſe d'expliquer, & dont je crois comprendre le véritable ſens.

Enfin, ma ſœur, que te rapporterai-je encore de cette ſoirée, l'une des plus cruelles de ma vie? Bovile paroiſſoit chercher une occaſion de m'entretenir en particulier. Moi-même j'aurois deſiré qu'il m'aidât de quelques conſeils dans ma poſition ſi critique. Il n'y a pas eu moyen. Madame d'Etioles, ſucceſſivement inquiette & tranquille, contente & déſolée, n'a pas un inſtant quitté ſon époux; & de l'autre côté, toujours aſſis près demoi, ce jeune homme, d'abord énivré des plus douces eſpérances, ce jeune homme, du moins j'ai cru m'en appercevoir, a fini par m'obſerver avec un trouble naiſſant. Le refus de lui dévoiler mes ſecrets a-t-il vraiment ſuffi pour lui cauſer

un chagrin très-vif? Ou bien ſe feroit-il aviſé de jouer le dépit & l'inquiétude, afin de m'arracher mes confidences? Tout ce que je puis t'aſſurer, c'eſt qu'enfin il m'a très-ardemment preſſée de m'expliquer. Toutefois c'étoit d'un ton où perçoit je ne ſais quelle défiance étrangere au véritable amour qui, ce me ſemble, n'exiſte pas, s'il n'eſt fondé ſur une entiere eſtime. Et tout-à-l'heure, comme j'allois me retirer, M. Dolerval m'a dit avec impétuoſité : ces aveux que vous refuſez, que vous voulez différer encore, pourquoi vous feroient-ils pénibles? L'innocence pourſuivie & calomniée ne paroît que plus intéreſſante. On ne doit point rougir de ſes malheurs : il n'y a de honteux que le vice. Il eſt vrai que s'il avoit eu l'inconcevable pouvoir de flétrir un mo-

ment votre ame, je ne pourrois plus jamais croire à la vertu.

Ma ſœur, je n'ai puni que par mon ſilence ſes doutes mal déguiſés; & me voilà rentrée dans mon appartement, où je n'eſpere plus trouver de repos.

De la même a la même.

Le 8 décembre 1782, ſix heures du ſoir.

Ce matin, il a fallu reparoître à l'heure du déjeûner. Madame d'Etioles ne m'a pas ſemblé fort tranquille; Bovile avoit l'air très-penſif; & M. Dolerval a tout d'un coup recommencé ſes ſollicitations, mais avec un empreſſement qui m'a vraiment touchée; car il étoit plein de cette reſpectueuſe délicateſſe que je ſouffrois hier de ne pas toujours rencontrer. C'étoit pourtant, à le bien prendre, un ſurcroît

d'affliction pour ton infortunée sœur. Quel penchant condamnable que celui qui me fait trouver quelque charme dans l'hommage sincere de ce jeune homme, qu'il faut que j'abuse de mes fausses promesses ! Et quelle cruauté de m'obstiner encore à lui plaire, lorsqu'il ne m'est plus permis de l'aimer ! Je crois que dans mon désespoir j'aurois fini par lui tout avouer, lorsque Bovile, apparemment pressé de m'affermir dans des résolutions toutes différentes, a dit à Madame d'Etioles : je vais donc, comme nous en sommes convenus, apprendre à votre amie tout ce qu'elle ignore de mes fatales aventures.

Aussi tôt il m'a déclaré qu'il s'appelloit Bovile; qu'en voyant, pour la premiere fois, vers la fin de 1775, mademoiselle de Sancerre, maintenant madame d'Etioles, il l'avoit adorée;

[redacted]

le ne pouvant l'obtenir, il avoit porté
; chagrins sur les mers ; qu'un marin
lebre, M. de Varmont, l'avoit pla-
, soutenu, poussé dans la marine
yale ; qu'après la mort de son pro-
ɛteur, trouvant à Paris sa plus jeune
le menacée d'être ensevelie dans un
ɔître, il l'avoit épousée.

Ici, Dorothée, je n'ai pu m'empê-
er d'interrompre le rapide récit : ah !
onsieur, qu'elle vous doit d'estime
de reconnoissance, cette jeune per-
nne !.... — Elle n'est plus, s'est-il
ié ! — Elle n'est plus ?... Oui, je
conçois, puisque vous avez épou-
madame.

Alors il m'a conté comment son
nilie avoit péri sur un navire incen-
; comment, à quelques jours de
, ses perfides compagnons d'armes
voient indignement abandonné dans
1 combat naval livré contre les An-

[redacted]

glois, à la hauteur des *Açores*. Ma frégate étoit sous les eaux, a-t-il dit, je nageois sur l'abyme, & n'ai pas désespéré de moi-même. Le hasard a secondé mes efforts; un écueil m'a reçu. J'y ai passé trois jours, pendant lesquels je me suis nourri d'herbes & de coquillages. Au milieu de la quatrième journée, un navire espagnol qui retournoit de *Tercere* à *Cadix* m'a recueilli. Trop convaincu de l'injustice des hommes, toujours prompts à condamner les malheureux, j'ai caché mon véritable nom. Cependant la fortune sembloit alors vouloir m'accorder le dédommagement de tous mes revers; en débarquant à Cadix, j'y reçus une lettre de Dolerval qui m'apprit que sa sœur étoit libre. Aussitôt j'accourus chez elle chercher un asyle... & ma récompense. Cependant comment l'obtenir? Comment con-



'racter un ſecond mariage ? La mort d'Emilie étoit phyſiquement certaine ; mais aucune preuve légale ne la conſtatoit ; & nos loix, en pareille circonſtance, forcent au célibat le ſurvivant des époux. Je m'aviſai, pour aſſurer mon bonheur ſans nuire à qui que ce fût, je m'aviſai d'un moyen qui me parut n'entraîner aucun inconvénient. Il ſéduiſit mon amante : nous allâmes à l'autel avec confiance ; je me mariai ſous le faux nom que mes malheurs venoient de m'obliger à prendre. Ce fut dans la nuit...

Du ſept Août ! me ſuis-je écriée ! je m'en ſouviendrai long-temps de cette nuit-là ! ... parce que mon amie m'en a plus d'une fois répété la date. Je conviens, a répondu madame d'Etioles, en ſerrant mes mains dans les ſiennes, je conviens que je me la ſuis rappellée ſouvent avec un mélange de

j'ai dit : impof-

& quels font
a repris Bovile
reparoiffois vi-
ennemis, auffi-
es plus favora-
de folliciter la
rocès qui flétrit
je me rendois
ante, & fous
avoit fait fon
uelque village
avec elle. Il y
urs que nous
ruit fe répand
vient de dé-
iftre de la ma-
nel. Je cours
fauffe. Je ne
courtifan de

[redacted]

plaiſir & de peine. Voyez combien il eſt dangereux de compoſer avec ſes devoirs ; à cette époque, je l'oſai pour la premiere fois de ma vie ; & maintenant j'en ſuis punie au ſein même de l'union la plus fortunée. Une crainte terrible en empoiſonne tous les charmes : ſans doute elle eſt trop peu fondee, néanmoins elle renaît ſans ceſſe. Hélas ! ſeroit-ce un preſſentiment ?.... — Je crois vous comprendre, ai-je interrompu ; vous tremblez que ſa premiere épouſe, ſauvée par quelque miracle, ne vienne un jour à reparoître, & .... — Et je n'aurois plus qu'à mourir ! s'eſt-elle douloureuſement écriée. — Impoſſible, a dit ſon frere d'un ton conſolant & perſuadé ! — Impoſſible ! a dit Bovile, en me lançant un regard ſuppliant. Et moi-même, Dorothée, moi-même, émue

[redacted]

de terreur & de pitié, j'ai dit : impossible !

Voici quels étoient & quels sont encore mes projets, a repris Bovile pleinement rassuré. Je reparoissois vivant aux yeux de mes ennemis, aussitôt que les circonstances plus favorables me permettoient de solliciter la révision de cet inique procès qui flétrit ma mémoire. Ensuite je me rendois sans partage à mon amante, & sous le nom supposé qui m'avoit fait son époux, j'allois dans quelque village ignoré vivre & mourir avec elle. Il y avoit seulement cinq jours que nous étions unis, quand le bruit se répand qu'une intrigue de cœur vient de déplacer M. de ***, le ministre de la marine, mon ennemi personnel. Je cours à Paris : la nouvelle étoit fausse. Je ne sais pourtant quel lâche courtisan de

mon puissant ennemi l'avertit de l'existence de Bovile & de son arrivée ; mais au milieu de la nuit suivante on m'entraîne, on me plonge dans le gouffre des vengeances ministérielles. Vous savez tout le reste, a-t-il ajouté, si ce n'est que ma femme va, selon toute apparence, entrer dans le cinquieme mois de sa grossesse.

Les dernieres paroles de Bovile donnent à M. Dolerval beaucoup de joie. Voilà, dit-il à sa sœur, voilà vos nœuds devenus plus sacrés & plus chers, s'il est possible.

Plus sacrés & plus chers ! Il a raison. Et sans doute Bovile ne nous a fait cette confidence qu'afin de me convaincre que par pitié pour une mere, autant que pour une épouse, je dois couvrir toujours d'un voile religieux l'affreuse vérité. Qu'il soit tranquille !

je

[redacted]

garderai le silence, quelque pénible
l'il puisse souvent me paroître. Je
meurerai sourde aux pressantes solli-
:ations de ce jeune homme; je re-
tterai ses prieres touchantes; je sup-
ırterai le poids de ses reproches,
:las! & je verrai, sans en être tou-
ée, couler ses pleurs ameres, & je
uirai froidement de son désespoir :
›p heureuse de sauver, au prix de ses
urs & des miens, les jours de sa
:ur, de mon amie, de cette mere
fortunée, femme de mon ami!

Lui, cependant, qui ne peut devi-
r combien je serois moins à plain-
e, s'il m'étoit possible de le lui dé-
ırer; lui m'accuse d'insensibilité,
:goïsme, de barbarie. D'ailleurs,
ıus l'avez promis, dit-il sans cesse.
madame d'Etioles se joint à son
:re pour me rappeller mes engage-
ens. L'insensée! qu'elle tremble que

Enfin, l'ingrat jeune hom
m'outrager encore. Il va me r
les terribles paroles dont il m
affligé la veille : *l'innocence pou
ne paroît que plus intéressante.*
comprenez vous pas, mademo
ou voulez-vous ne pas me com
dre ? Puis il ajoute : *on ne doi
rougir de ses malheurs : il n'y a a
teux que le vice.* Heureusement
qu'il s'arrête. Heureusement il m
assez de justice, ou me conserv
d'égards pour m'épargner aujou
cette derniere réflexion, au moi
tile, que je me souviens d'av



térieuſe où je crois démêler un mélange inoui de menaces & de craintes, de confiance & d'inquiétude, d'audace & de reſpect ? Que ſignifient-ils ? Enfin je le ſaurai peut-être ! Peut-être M. Dolerval daignera-t-il clairement s'expliquer !

En attendant, je viens d'avoir une explication très-délicate avec ſon ami. Bovile a cru trouver le moment favorable de m'avertir à voix baſſe qu'il alloit m'attendre au jardin. Bovile penſoit alors n'être pas apperçu. Toutefois je crains bien que ſa femme n'ait remarqué cette chuchotterie. Il eſt bien vrai que madame d'Etioles nous tournoit le dos, mais elle avoit les yeux ſur ſa glace ; mais, dans un premier mouvement de ſurpriſe, elle s'eſt retournée ; mais elle n'a contenu qu'avec peine ſon inquiétude. J'ai dû prudemment laiſſer près d'une demi-

heure s'écouler ; & craignant alors que Bovile ne ſe laſſât d'attendre, j'ai prétexté le beſoin de me retirer dans mon appartement, où tu penſes bien que je ne ſuis pas reſtée.

Il a commencé par me demander mille fois pardon du crime dont il s'obſtine à ſe reconnoître coupable envers ſa premiere épouſe ; puis il m'a conjurée, par cette tendre commiſération naturelle aux ames ſenſibles, de laiſſer à madame d'Etioles une erreur qui ſeule pouvoit garantir d'un trépas certain la mere & l'enfant. Enſuite il ne m'a cauſé nulle ſurpriſe, mais bien quelque embarras, en proteſtant d'un ton plein de reſpect que je devois être, quant à lui, parfaitement tranquille, puiſque l'heureux amant d'Eléonore avoit perdu tous ſes droits ſur Emilie ; ſur-tout il m'a vue prodigieuſement rougir quand il m'a dit qu'il

e trouvoit à plaindre d'être obligée
encourager encore l'amour de ce
une homme infiniment aimable. En-
i, il m'a priée de vouloir bien l'inf-
iire quelle fuite de prodiges m'avoit
uvée dans *Brest* & conduite à
urs. Dorothée, j'ai dû lui tout
'ouer, excepté les forfaits d'un
onftre dont je pourrois me venger;
qui je pardonne, & pour le repentir
iquel j'implore chaque jour l'infinie
iséricorde de l'éternel.

Cependant Bovile, attentif à mes
écits, n'a pas remarqué fans effroi
ie, Murville étant l'ami de Varmont,
adame d'Etioles fe trouvoit fans
effe expofée au malheur de décou-
'ir ma naiffance; & Murville, a-t-
ajouté, peut être encore un plus
iauvais fujet que vous ne penfez;
ar, je fouffre de vous le rappeller,

[redacted]

mais votre frere doit étrangement corrompre tout ce qui l'approche.

Il avoit encore plus d'une queſtion à me faire, & ſur-tout nous deſirions rêver enſemble aux moyens d'écarter les périls dont notre amie nous ſembloit environnée ; mais Bovile a vu ſon beau-frere venir droit à nous : il a fallu changer de converſation. M. Dolerval, en nous abordant, nous a félicités du courage qui nous retenoit ſi long-temps à la promenade, malgré le vent & le froid ; & madame d'Etioles, quand nous ſommes rentrés, m'a dit aſſez ſéchement qu'elle m'avoit crue enfermée chez moi.

J'aurois dû, je le ſens, conſerver ſur moi-même aſſez d'empire pour ſoutenir, pendant le reſte de la ſoirée, le ſpectacle déſeſpérant des chagrins mal déguiſés du frere & de la ſœur.

Plains-moi, Dorothée, plains-moi, puisque la mesure de mes maux passe déjà celle de mon courage. Mais si tu ne veux point t'en étonner, daigne encore un moment considérer sous tous ses cruels rapports la position de ta sœur au milieu des objets de ses affections les plus cheres. Elle deviendra bien amere à chacun d'eux, la portion de douleurs que, dans ma situation, chaque jour plus triste, il me faudra nécessairement leur distribuer à tous. Et pourtant ils n'auront à supporter ensemble que la moindre partie du fardeau ; c'est sur la foible Emilie que doit sur-tout peser sa masse énorme. Ah ! lorsque je suis continuellement obligée de dissimuler à chacun d'entre eux quelque peine accablante, quelque dévorant chagrin, que deviendrois-je, s'il ne me restoit la consola-

tion de m'entretenir avec toi, pour t
montrer mon infortune toute entiere.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours ; ce 10 décembre 1782.

QU'IL est affreux de chagriner ceu qu'on aime, & de s'attirer leurs m contentemens! Déjà madame d'Etiol montre moins de tendresse à sa Juliett n'agueres si chérie ; & l'ingrat Dol val finira, je crois, par me haïr.

Dans ses impatiences, devenues pl fréquentes, il ne cesse de répéter c phrases encore énigmatiques qu'il m dites cent fois, & tu ne sais pas à qu point je me sens moi-même fatigu de son injustice. Tu ne sais pas tout que je souffre, lorsque je m'apperç qu'il poursuit Juliette & son ami

quelques coups - d'œil observateurs ! Mais si l'instant d'après il se détourne pour me cacher les pleurs dont son visage est inondé, combien alors je suis plus combattue, plus malheureuse !

Et cette intéressante madame d'Etioles, si douce, si timide au sein de ses agitations jalouses, quand je la vois aussi jetter à la dérobée un regard d'inquiétude sur Bovile & sur moi ; qui m'empêche aussi-tôt de voler dans ses bras, de la presser contre mon cœur, & de me justifier en lui disant tout ce que je suis? Qui m'en empêche, si ce n'est cette horrible certitude, que je ne puis rassurer l'amante & l'amie, sans mettre au désespoir la mere & l'épouse.

Ce qui les tourmente sur-tout l'un & l'autre, ce sont mes fréquentes promenades avec Bovile. Mais nous n'irions pas si souvent à ce jardin, ou,

[redacted]

pour mieux dire, nous n'irions plus du tout, ſi l'on avoit eu la patience de nous y laiſſer quelquefois tranquilles. Lorſqu'après nombre de tentatives inutiles nous avons pu, Bovile & moi, nous échapper & nous y rejoindre, auſſi-tôt M. Dolerval accourt. Hier, comme la veille, il commençoit toujours par nous donner d'ironiques éloges *ſur l'invincible courage qui nous faiſoit ſupporter les intempéries de l'air*; aujourd'hui c'eſt toute autre choſe; nous l'avons pluſieurs fois ſurpris nous écoutant, pour ainſi dire. Du plus loin qu'il nous apperçoit, il vient; mais il prend toujours ſes meſures de maniere que nous le précédions; & quand il eſt à très-peu de diſtance, il ne s'avance plus qu'à pas lents, à petit bruit. Encore faut-il bien qu'il nous joigne, car en ce cas nous ralentiſſons la marche ſans affectation. Ainſi

è de nous aborder, il le fait, mais
dire un ſeul mot Il craint appa-
ment de ne pouvoir, dans ſon
it, ménager aſſez ſes expreſſions ;
lement il reſte à mes côtés, regle
pas ſur les nôtres, & continue de
ıs accompagner ainſi, juſqu'à ce
il nous ait contraints de rentrer au
is.

Ce ſoir pourtant on nous a laiſſés
s d'une heure enſemble ; auſſi nous
ons déterminé quelque choſe d'im-
tant. Elles me ſont cruelles, les ré-
utions qu'il a fallu prendre, plus
elles que je n'ai pu l'avouer à Bo-
e. Dorothée, j'ai dû le décider,
ur le repos de ſon Eléonore, &
ut-être pour celui de ce jeune hom-
:, mais jamais pour le mien. jamais !
i dû le décider à me conduire, un
ces matins, ſans en avoir prévenu
es hôtes, dans tel couvent qu'il juge

onvenable. J'avois d'abord eſpéré
n prenant les précautions néceſ-
es, je pourrois arriver inconnue
s le tien, ma ſœur; mais Bovile
a vivement repréſenté les cent mille
cidens qui, tôt ou tard, y trahiroient
a retraite; & quand il m'a parlé de
a haine que madame de Varmont me
porte, j'ai ſenti je ne ſais quelle ſe-
crette horreur qui m'a trop avertie
des dangers plus grands auxquels
m'expoſeroit la cruauté de ſon fils.
Ma chere Dorothée, conſole-moi de
ce nouveau malheur: ce n'eſt pas dans
ta ſolitude que j'irai mourir.

Ce terrible préliminaire une fois
convenu, nous n'avons eu rien de plus
preſſé que de reparoître. Je m'étonnois
qu'on ne fût pas venu troubler nos
triſtes délibérations. Il paroît que de
leur côté le frere & la ſœur avoient
auſſi quelques affaires à traiter, quel-
ques

s affaires secrettes & fâcheuses. On
t hâté de nous cacher des lettres
on lisoit; & j'ai remarqué beaucoup
tération sur les figures : M. Doler-
sembloit violemment agité.
ls ont eu dans le cours de cette soi-
des pour-parlers très-longs &
s-mystérieux. Je pense, & Bovile
it aussi, que j'étois le malheureux
et de leurs entretiens. Il est certain
'en se parlant tout bas ils me regar-
ient d'un air qui m'a presque alar-
e. Au reste, ce jeune homme a fait,
ndant le souper, de rares & pénibles
orts pour m'adresser la parole; & sa
ur, profondément préoccupée, sem-
oit m'appercevoir à peine. C'en est
t ! j'ai perdu leur tendresse. Mon
eur, ému d'une tendre pitié, trouve
elques raisons de pardonner à ma-
me d'Etioles; mais vous, Dolerval,
ous, rien ne sauroit vous excuser!

pas. Ce départ sera suivi d'une
sence.. éternelle! Ce cruel départ p
pitera la fin de ma vie. Ah! tant mi
tant mieux, si j'ai quelques jour
moins à souffrir! Mais ce n'est pa
ce qui peut déterminer Emilie. Je
sur-tout essayer de rendre un pe
repos à ces ingrats dont je fais l
tourment, & qui, trop tôt peut-ê
instruits de mon dévouement g
reux, viendront du moins verser c
ques pleurs sur ma tombe.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 12 décembre 1782, midi.

QUELLE scene! heureusement il en udra peu d'aussi cruelles pour m'ob- nir la paix du tombeau.

Ce matin, madame d'Etioles m'a çue avec tous ces témoignages d'a- itié qui nous étoient familiers autre- is. J'ai d'abord été surprise de trou- r de si bonne heure M. Delerval ns son appartement. Il s'y promenoit grands pas, & comme, après les pre- iers complimens, il paroissoit pressé chercher quelques lettres dans son rte-feuille, sa sœur lui a dit: un oment! ne précipitons rien; votre ni ne sauroit tarder à descendre.

En effet, son mari vient à paroître. ussi-tôt elle lui dit, en se plaçant

entre M. Dolerval & moi :
tendois, mon ami. Veui
asseoir, veuillez m'entendre
sans m'interrompre ; & que
vous m'accorde cette grace

Bovile, par quelle fatalit
de votre retour, si désiré
amante & de votre ami, cet
époque qui devoit finir t
peines, ne leur a-t-elle jus
causé que des chagrins ame
que soit la cause de nos n
est pressant de la pénétrer
sume pas qu'il nous soit
possible de supporter long
core la situation plus ou m
où je vois que nous somm
puisque tôt ou tard une expl
deviendroit nécessaire, vo
rez gré, du moins je l'e
me saurez gré de la promp

la franchise que je vais mettre à la provoquer.

Mademoiselle, peut-être qu'en effet mon frere avoit mérité, par l'amour le plus tendre, que vous lui révélassiez, à lui de préférence, l'impénétrable mystere de vos malheurs. Je ne m'informe pas si réellement, & pourquoi, vous avez honoré de vos confidences mon mari plus heureux. Je me borne, pour l'intérêt de tous, à vous presser de confier vos secrets à tous. C'est une faveur que je sollicite au nom de mon époux, qui ne pourroit être long-temps heureux chez lui, s'il y voyoit sa femme & son ami dans de continuelles inquiétudes. C'est une justice que je réclame au nom de mon frere qui vous aime, comme vous le méritez sans doute, avec idolâtrie, mais que vos entretiens si fréquens & si mystérieux avec Bovile désespèrent. Je vous

en conjure aussi pour moi
t-elle, en me prenant les m
serre avec tendresse ; pour
veux plus vous cacher que
peu jalouse de vous. Enfin
Juliette, je dois vous en co
vous-même, pour vôtre
pour vos vertus, que de te
lomnies la plus noire, app
ose poursuivre jusqu'au sei
tueux amour & de la confi
Mon frere, montrez vos
Il les a reçues, me dit-elle
mois, quelques momens
quitter Paris pour revenir ic
pas voulu croire un mot de
contiennent, s'est écrié M
pas un mot. — Avant
madame d'Etioles, qu'il
mis de vous reprocher u
dissimulation. J'ai souvent
sion de vous parler de son

urville ; jamais vous ne m'avez laissé
upçonner qu'il vous étoit connu.....
compreads votre silence, Juliette ;
l'auteur de la seconde de ces lettres,
. de Varmont, l'auriez-vous, pour
otre malheur.....

Dorothée, je n'en ai pas entendu
vantage : au nom de mon frere, prononcé par madame d'Etioles, je me
is évanouie.

En revenant à moi, j'ai vu mon
nie dans une grande agitation, son
ere baigné de larmes, & Bovile pâle
effroi.

Il le connoît! s'écrioit M. Dolerval.
mment le seul nom de ce jeune
mme, ou la simple vue d'une lettre
te par lui, peuvent ils lui causer
d'épouvante ? demandoit madame
oles. Et Bovile, d'une voix treme, insistoit vainement pour qu'on
nfiât les redoutables lettres. Lisez,

pour amie, ai-je dit à m
les, hier. Il est vrai q
mais ce n'est pas pour
Bientôt je me suis ap
paremment par pitié. I
mettoit les papiers da
feuille. J'ai dit qu'il n'é
de rien ménager. J'ai dem
les laisser voir, j'ai pri
juré; madame d'Erioles
fait remettre. Moi-mêm
j'ai pu les lire! & mainten
ma vue est troublée! m
encore! mais, n'impor
rapporter la fin de cette
je veux t'envoyer la co
tres. Ensuite je te dirai l
auquel elles ont donné l
j'en suis demeurée po
que j'en veux faire.

MURVILLE A DOLERVAL.

Breſt, le premier décembre 1782.

OUS avez du talent, mon frere, coup de talent. La miniature eſt ſſemblante que j'en ai failli pâmer onnement & de joie. Vous la con- ſez bien, puiſque vous la peignez de mémoire : heureuſement pour ; je la connois mieux. Sans doute eſt charmante : cependant ſi j'en ois croire tout ce que m'en dit nont, qui l'a pratiquée plus que , ce ſeroit un petit monſtre avec appas ! Je ne ſuis pas tout-à-fait e de mon cher ami : je vois qu'un d'amoureux dépit, d'ailleurs mal uiſé, quoi qu'on faſſe, s'il n'entaſſe oirs menſonges, exagere du moins uides vérités ; mais en réduiſant le

un amuſement, paſſe encore ; j
rois, en ce cas, me décider à
donner mes droits. Mais l'ép
tu me mettras en pieces avant
faire conſentir ! & défiez-vous d
car il n'y a rien que je ne ſois c
d'entreprendre pour vous en dé

P. S. Réflexion faite, je t'en
derniere lettre que j'ai reçue d
mont. Tu verras tout ce qu'il n
conte de l'aimable enfant dont
ſes à faire ta très-honorée femn
douce miſſive de mon véridiqu

adorable personne. Adieu, mon trop
frere, & je te le répete, prends
e à moi.

ARMONT A MURVILLE.

Pa.is, le 25 Novembre 1782.

: ne t'en voulois pas du tout, mon
; je ne t'ai pas écrit parce que de
rables affaires d'intérêt ont pris
mon temps. Ma plus jeune sœur,
je venois de marier, s'est laissée
rir ; & tu sais la digne fin de ce
ile dont on a confisqué les biens.
endant la dot de sa femme vaut la
e d'être répétée ; delà vient que je
suis environné de gens de loi qui
cédent. Tu me diras que, sans
e, ils me laissent quelques loisirs ;
peu, je t'assure : & ce peu, je
ne que je l'emploie très-passable-

Quant à la petite fille dont
parles, en vérité je n'y song
plus que si je ne l'avois jama
nue. J'ai, pour ainsi dire, été
d'apprendre qu'elle existoit. Je
étonné sur-tout qu'elle fût e
tres mains que les tiennes. M
fleur avec qui je viens de
Lafleur m'a certifié..... qu'en
l'avoit vue assez mal gardée d
château; & dans le fait, je la
alerte à décamper, la demoi
propos, je t'avois promis son
je vais te la dire en abrégé. I
enfant m'avoit été vendue ic

en cela trouvé dupe sur le marché. Mais vois ma turpitude : je me détermine sur ses vives instances à la conduire à Brest. Elle y vouloit, disoit-elle, embrasser un frere qui partoit sur l'escadre. Ce prétendu frere, c'étoit un faquin qu'elle aimoit. Au milieu d'une belle nuit, à l'instant où je m'y attendois le moins, l'aimable fille, prudemment saisie de mes meilleurs effets, ouvre doucement la porte & s'évade. Cependant mon valet, qu'un léger bruit éveille, court sur les pas de la fugitive : il est prêt à la joindre sur le port, elle perd la tête & se jette à la mer. C'est delà que je ne sais quelle providence l'a tirée, pour la remettre en ton pouvoir. Mon ami, fais maintenant ce qui te plaira ; mais pour ton propre compte, je t'engage à la laisser là. Tu vas te tourmenter dans sa pour-

fuite, & d'honneur elle n'en vaut pas la peine.

Il eſt vrai pourtant que ſi tu as en effet quelque amitié pour l'homme qui s'en eſt coëffé, tu ne ſaurois prendre des moyens aſſez prompts, je dirois même aſſez violens, pour l'empêcher de conclure un mariage qui feroit maintenant ſon déshonneur, & tôt ou tard ſon tourment.

Au reſte, quelque parti que tu prennes, je ne m'y intéreſſe maintenant qu'à cauſe de toi, mon cher Murville; & puiſſes-tu l'oublier toi-même, comme je deſire qu'elle m'oublie! ſeulement j'eſpere que le ſot individu qui m'a dans le temps répondu de cette fille, pour me voler en quelque ſorte mon argent, aura lieu de s'en repentir. Adieu, je te plains, ſi tu l'aimes encore; je plains davantage ton ami, s'il l'épouſe.

ULIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

ujours du 11 Décembre 1782, trois heures
après midi.

DOROTHÉE, voilà pourtant les af-
nts qu'il m'a fallu dévorer devant
jeune homme éperdu d'amour &
crainte ; devant ce jeune homme
peut-être ne repousse qu'à peine
soupçons les plus injurieux à celle
il aime. Je tremblois pour sa sœur,
commençant cette affreuse lecture.
s que j'ai vu de quelle nature
ient les odieux mensonges que
ltiplie pour me perdre ce Var-
nt ingénieux dans ses scélératesses ;
que j'ai vu que ces atroces ca-
nnies alloient du moins servir à
ıvrir d'un bandeau plus épais les
ux de madame d'Etioles, & qu'au

prix de mes nouveaux outrages mon amie ſe trouvoit ſauvée, j'ai repris courage en quelque ſorte. J'ai pourſuivi d'une voix moins altérée; j'ai pu finir; & Bovile qui, dans les angoiſſes d'une horrible attente, étoit d'abord épouvanté pour ſon épouſe, Bovile n'a bientôt frémi que pour moi.

Je paſſe ſous ſilence le trop long commentaire auquel les inſolences de Murville ont donné lieu; mais quelques-unes des remarques que les calomnies de ce Varmont ont produites méritent malheureuſement d'être rapportées.

A ce paſſage de la lettre de Varmont : *tu ſais la digne fin de ce Bovile dont on a confiſqué les biens.* L'inſolent ! s'eſt écrié le mari de madame d'Etioles ; & je me piquerois plus long-temps d'une fauſſe délicateſſe !

[redacted]

'Apprenez tous ce que je me repens de ne vous avoir pas dit plutôt : c'est ce Varmont qui m'a fait mettre à la Bastille. Oui, tout me l'annonce ! Le jour de mon arrivée dans la capitale je cours chez mon indigne beau-frere, pour m'informer de lui-même s'il est vrai qu'il répete six cent mille livres qu'il n'a point déboursées ? L'insigne frippon m'ose dire en face que je n'aurois jamais reconnu cette somme s'il ne me l'avoit pas comptée. Indigné, je m'éloigne ; je vais descendre à l'auberge, où sans doute il m'aura fait suivre par un de ses laquais. C'est alors seulement que j'apprends la fausseté de la nouvelle qui m'avoit mis en route. Mon ennemi se trouvant toujours en place, j'aurois dû repartir sur le champ ; mais je vou-

lois écrire à ma femme, & d'ailleurs j'étois fatigué. Je m'arrête donc pour quelques heures. Personne au monde que ce Varmont ne se doutoit de mon existence & de mon passage à Paris. Cependant vous savez qu'on m'a dénoncé dans la nuit même, puisque le bourreau porteur de la lettre-de-cachet est venu me surprendre à quatre heures du matin.

Dorothée, madame d'Etioles & son frere ont eu quelque peine à se persuader cette horreur; & moi, ma sœur, aux premiers mots de ce récit, à coup sûr véridique, j'ai reconnu Varmont.

Cependant j'avois repris cette lecture, & bientôt je me suis interrompue moi-même : eh! oui, me suis-je écriée en lançant un regard à Bovile, oui sans doute, *une espece de*



re m'a vendue ! Mais ce fut bien
plus généreux des hommes qui
'acheta : comme mes indignes pa-
ns l'en ont récompensé pourtant !
h ! du moins puisse-t-il rencontrer
ns une autre famille le bonheur
nt tous les individus de la mienne
roissent faits pour le priver !

Ma chere Dorothée, ceux pour
i le véritable sens de ce discours
oit impénétrable n'ont pu s'em-
cher de lui donner une interpré-
ion bien fâcheuse, car j'ai vu ma-
me d'Etioles rougir & M. Doler-
l tomber dans la consternation.

Quelques lignes plus loin, ma-
me d'Etioles m'a demandé d'une
ix tremblante s'il étoit vrai qu'on
'eût *conduite à Brest* ? — Hélas oui,
adame ! — Et ma réponse a coûté
s sanglots à son frere.



Eſt-il vrai, m'a-t il dit à ſon tour, que *vous aimiez quelqu'un ſur l'eſcadre* ? — Oui, Monſieur, je.... j'aimois quelqu'un. — Il a pâli, ma ſœur, il s'eſt aſſis : j'ai cru qu'il alloit tomber dans le malheureux état dont je ſortois à peine.

Un moment après : mais, a dit Bovile avec véhémence, c'eſt un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies dans la profondeur duquel je m'égare ! — Oui ! comme vous dites ! s'eſt écrié le jeune homme en ſe levant impétueuſement : un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies ! Une foule de noirceurs ! Un tas de calomnies que, malgré ſes aveux, je ne puis croire encore !

Enfin je n'avois plus rien à lire. Madame d'Etioles a gardé quelque temps le ſilence, puis en me regardant d'un air, d'un air dont mon

cœur s'eſt ému : Eh bien, m'a-t-elle dit, j'attends. — Quoi, mon amie ? — Votre nom, s'eſt-elle écriée, vos ſecrets, vos malheurs ; des malheurs qui vous juſtifient ! — Pour me juſtifier, mon amie, il faudroit ſacrifier la femme la plus digne.... — Juliette ! ma chere Juliette ! les apparences & vos propres aveux ſemblent vous accuſer : cependant, parlez ; je ſuis prête à croire.... — Et moi, femme trop intéreſſante, je ſuis prête à m'immoler. — Mademoiſelle, a-t elle dit en s'éloignant un peu, veuillez y réfléchir : cet aveu que je ſollicite eſt indiſpenſable. — Vous inſiſtez, madame ? Eh bien je.... Je vous demande trois jours. — Encore trois jours ! s'eſt écrié le jeune homme qui nous écoutoit dans une horrible tranſe — encore trois jours ! a dit auſſi madame d'Etioles. — Oui, trois jours ;

i je ne vous avoue point alors
je ſuis, je vous promets du
ins de ſortir, quoique avec un
gret bien vif, de cette maiſon où
a préſence ne cauſe plus que du
rouble. — Quelle alternative vous
m'annoncez, Juliette! croyez-vous
donc qu'elle puiſſe m'être indifféren-
te? Et voyez ce jeune homme!..—
Prenez pitié de mon déſeſpoir! a-t-
il interrompu. — Votre déſeſpoir...
augmente le mien; Dolerval, je dois
être inflexible. Mais vous, ne me
refuſez pas une grâce.— Parlez!
ma vie eſt encore à Juliette. —
Plus ces lettres ſont horribles, plus
il convient qu'elles me reſtent. Veuil-
lez me les laiſſer, permettez que j'en
diſpoſe. — Hélas! a-t-il répondu,
quel préſent!.... Juliette, vous vous
éloignez? Cruelle, voulez-vous que
d'affreux ſoupçons?....—Monſieur,

Je ne puis empêcher qu'il ne vous en reste ; mais un jour, Dolerval, un jour l'*innocence calomniée n'en paroîtra que plus intéressante.*

A ces mots je me suis retirée, ma sœur : j'ai déposé mes chagrins dans ton sein. Maintenant je livre aux flammes ces horribles lettres, monumens nouveaux des iniquités de Varmont : & puissent ainsi périr toutes les traces de ses crimes !

J'ai d'abord été surpris d'apprendre qu'elle existoit, écrit-il. Malheureux ! e te crois. Tu n'avois rien épargné pour que cette surprise ne te it jamais donnée ! Et les derniers ots qu'a tracés ta main sanguinaire 'annoncent assez que ton infortuné mplice sera puni de n'avoir pas barbare, inhumain, farouche au- : que toi.

t ce Murville, déjà si coupable en-

[redacted]

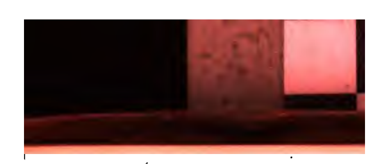
vers moi, que me veut-il encore? Quel projet d'oppreſſion forme t-il contre ſon eſclave? Mais je ne le ſuis plus, je ne peux plus l'être: Bovile eſt ici! Ce jeune homme, d'ailleurs, ce jeune homme, j'en ſuis bien sûre, ne ſouffriroit pas que ſon frere osât m'inſulter! Et puis n'ai-je pas contre ſes attentats une reſſource infaillible? Que puis-je redouter du plus audacieux ſuborneur, quand je me vois réduite à ce malheur extrême de regarder la mort comme un bien!

DE LA MÊME A LA MÊME.

Toujours du 11 Décembre, minuit.

ENFIN toutes les horreurs de ma deſtinée ſe ſont accomplies. Apprends des événemens déſaſtreux.

Il



Il étoit près de six heures, on commençoit à ne plus distinguer les objets : je me tenois encore renfermée dans ma chambre où du moins je pouvois gémir. Bovile survient, qui me prie d'ouvrir ma porte ; puis il me conjure de lui donner un moment d'entretien. Moi qui trembles qu'on ne le voie dans ma chambre & qu'une aussi fâcheuse circonstance n'ajoute plus de force aux soupçons jaloux de sa femme, je lui représente qu'il est plus convenable d'aller au jardin. Nous y descendons. Aussi-tôt Bovile s'écrie : votre frere est le plus grand des scélérats. Ce fut lui, je n'en doute plus, qui mit ou qui fit mettre le feu sur le vaisseau qui vous portoit.— Je veux essayer de défendre l'accusé ; non, non, dit Bovile, votre générosité ne m'abusera plus. La vérité luit à mes regards, & tout

m'annonce qu'elle a frappé les vôtres.
Ma chere Emilie, je crains bien qu'elle
n'éclaire encore d'autres yeux. Ce
matin, dans votre douleur, vous en
avez trop dit. Ma femme maintenant
réfléchit, conjecture, rassemble une
foule de circonstances éparses, leur
compare votre conduite irréprochable
& vos réponses équivoques.
Elle tire de vos aveux, quoique très-
obscurs, des inductions qui l'aident
à rétablir dans leur cruelle simplicité
les faits dénaturés par l'écrit
de Varmont. Tout-à-l'heure en se
promenant à grands pas, elle disoit:
*sa mere la vendit. Un homme généreux
l'acheta. Ce fut à Brest qu'on la con
duisit. Elle aima quelqu'un sur l'escad
Il paroît qu'elle tomba dans la mer.*
tout-d'un-coup mon infortunée fem
m'a fait avec véhémence cette q
tion terrible : *quel âge avoit mad*



selle de Varmont, quand vous l'épousâtes? Emilie, belle & généreuse Emilie, je crains bien que le rédoutable dénouement ne s'approche. Cependant redoublons de précautions pour l'éloigner. — Paix ! lui dis-je. — Pourquoi ? répondit-il. — Ne voyez-vous pas derriere nous .... ce jeune homme .... Dolerval qui nous suit...., nous observe .... nous écoute ? — Un mot seulement ; reprit-il à voix basse ; promenons-nous quelques minutes encore pour qu'il n'y ait point d'affectation. Ensuite rentrez dans votre chambre ; enfermez-vous. Si madame d'Erioles frappe, n'ouvrez pas. Je viendrai vous prendre au milieu de la nuit. Trop malheureuse Emilie, je vous reconduirai dans cette solitude du cloître d'où je ne vous ai tirée que pour votre tourment — Paix donc ! il approche ! — Eh bien

changeons de converſation. — Oui; parlons des craintes que me donne Murville ; je puis maintenant, devant Dolerval, cauſer de ſon frere ſans inconvénient.

Dorothée, ce jeune homme alors nous aborde, mais ſelon ſa coutume, ſans proférer une parole. Seulement, comme je te l'ai dit, il marche à mes côtés, en reglant ſes pas ſur les nôtres. Moi, ſans lui parler non plus, ſans même le regarder, je continue, je continue de ce ton naturel que l'on conſerve quand on ne craint pas de mettre au courant de la converſation le tiers qui ſurvient; je m'adreſſe toujours à Bovile; j'avoue que je redoute fort ce Murville; quel méchant projet peut-il donc méditer contre moi? — Tranquilliſez-vous, répond l'ami de Dolerval: ces petits ſéducteurs ſi dangereux n'ont de l'audace qu'avec les femmes; ce n'eſt pas



contre des guerriers qu'ils ſe piquent d'être courageux & forts ! Tant qu'une goutte de ſang coulera dans mes veines, ne craignez rien de vos mépriſables ennemis : le ſeul aſpect d'un brave homme les feroit pâlir.

Comme il achevoit de parler, nous nous trouvions à l'extrémité de l'allée couverte, près d'une petite porte qui ferme le jardin, du côté du fauxbourg. A l'inſtant où Bovile ſe retourne, croyant paiſiblement regagner la maiſon, ce jeune homme entraîné par je ne ſais quel mouvement de folie, ce jeune homme me ſaiſit dans ſes bras & m'emporte, plus prompt que l'éclair. En même-temps la porte s'ouvre d'elle-même, & ſoudain ſe referme. Ainſi je me trouve ſéparée de mon défenſeur, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te l'écrire ; & tandis que Bovile, ſans doute ſtupé-



fait de ma prompte disparition, reste renfermé dans le jardin, on me dépose dans la chaise de poste qui mattendoit, on s'y jette à mes côtés; le postillon pousse les chevaux : nous volons.

Je t'avoue qu'en ce moment encore j'éprouvois plus d'étonnement que de crainte : malheureux Dolerval! y songez-vous? disois-je. A quel point votre passion vous égare! c'est une amie que vous offensez! c'est de la maison de votre Eléonore que vous enlevez celle à qui votre amour toujours respectueux avoit inspiré de..... de l'estime! Quoi! vous Dolerval, vous aussi, vous opprimez les femmes!

Cependant on ne me répond que par un ricannement sourd. Je sens alors une véritable crainte : j'accable ce jeune homme de mes reproches & de mes questions. Il s'obstine à garder



le silence. Enfin, d'affreux soupçons commencent à troubler mes esprits : des cris d'effroi m'échappent. Aussitôt, d'une main il couvre ma bouche, & de l'autre il se permet d'insolentes caresses. Furieuse, je lui fais avec les dents & les ongles plusieurs blessures, mais le cruel combat est interrompu par un combat plus cruel encore. Nous entendons un coup de feu, le postillon tombe en criant : au secours ! il est déjà trop tard ; quelqu'un paroît à la portiere : un second coup part. A la lumiere que produit l'explosion je vois que l'assassin est masqué ; je vois que celui qui m'outrageoit tout-à-l'heure & maintenant me protege, c'est Murville. Murville vient de me couvrir de son corps, il a reçu le coup qui m'alloit frapper. Qui que tu sois, dit-il, prends ma bourse & ma vie ; mais



respecte tant de beauté. Cependant il cherche ses armes qu'il ne trouve point; & tandis qu'on lui tire un troisieme coup dont apparemment il n'est pas atteint, il se précipite hors de la voiture, saisit à la gorge son ennemi, le pousse, le presse, le renverse, tombe & roule dans la poussiere avec lui. Mes pistolets! crie-t-il sans cesse! mes pistolets! on les aura mis sous le siege du fonds.

En ce moment terrible, Dorothée, je me sentois une force extraordinaire: bientôt je descends armée des pistolets de Murville, & peut-être que la main d'une femme va délivrer la terre d'un brigand. Juge pourtant quelle est mon épouvante: à l'instant même je puis distinguer, non loin des combattans, un homme qui, dans l'attitude de la douleur & de l'étonnement, demeuroit encore

ible spectateur de cette lutte af-
ıse. Il approche , il me regarde :
i ! c'est vous , Madame ! souffrez ,
il en m'arrachant mes armes ,
ffrez que celui qui vous sauva la
dans ce bois même , vous épargne
ntenant un crime. C'est à moi de
venger des forfaits auxquels il a
ours voulu me forcer. C'est à moi
e punir.

ʟ ce discours, Dorothée, tu re-
nois déjà Lafleur , comme je le
›nnus à sa voix , & dès-lors je
plus besoin de te dire quel est
igre contre qui Murville soutient
combat trop inégal.

Cependant, le domestique furieux
te son maître, mais d'une main
ı foible , mal assurée , tremblante ;
tout-à-coup il chancelle , il tombe ,
faisant d'horribles contorsions.
ıtefois le coup doit avoir atteint son
:ené complice qui vient de pousser

un cri douloureux. Mais il n'est point abattu ; mais il semble que sa blessure double ses forces en doublant sa rage, car c'est alors qu'il parvient à se dégager des bras de Murville & court sur moi le glaive à la main. Viens, cruel! je n'essayerai point de ramasser les armes dont ton complice n'a pu se servir pour t'immoler : j'aime mieux cent fois recevoir la mort de toi que de te la donner.

Mais mon heure n'est pas tout-à-fait venue. Murville, que ranime la vue de mon pressant danger, se précipite entre nous. Pauvre enfant! qu'ai-je fait! s'écrie-t il : c'est à vous surtout qu'on en veut. L'infortuné, sans doute assez puni, me plaint & me protege en même-temps. Il pare du bras plusieurs coups de poignard. Mais il ne peut tarder à succomber ; & rien n'empêchera plus son assassin de se



;ner à loisir dans le sang d'une
ir. Au moins le ciel permet que la
ime ne sente pas les dernieres hor-
rs du sacrifice : mes genoux trem-
nt, mes yeux se ferment, je tombe
s connoissance sous les roues de la
ture.

:n revenant à moi, je vois.... des
ets de terreur! Hélas! pourquoi me
peller à la vie? Mais, Dorothée,
iffre que je te quitte; souffre que je
ourne au chevet d'un agonisant!

BOVILE A DOROTHÉE.

urs, le 12 décembre 1782, 6 heures du soir.

DIGNE sœur d'une femme dont les
es attraits n'égalent pas la bonté,
:ur infortunée du scélérat le plus exé-
able que la terre ait jamais porté;
:st cette Emilie, dont vous êtes la

c'eſt elle qui, trop accablée
peines, mais non moins tour
de vos inquiétudes, me charge d
apprendre ſon ſort. Raſſurez
nul danger ne menace plus
ſœur, elle eſt ſans bleſſure; m
ne pouvons nous la préſerver
teintes de la douleur, comm
l'avons arrachée aux attenta
monſtre!

Dolerval venoit de me ravi
lie; du moins je le croyois. Je
je le trouve auprès de ſa ſœur
prodige! vous enlevez Juliette
& vous êtes ici! — Dieux!



de suivre; mais Dolerval & moi nous volons d'abord sur le chemin que j'ai vu prendre au ravisseur.

A moins d'une demi-lieue de Tours, dans un bois, sur le milieu de la route, une voiture étoit arrêtée. Deux hommes se battoient auprès d'une femme évanouie. L'un des deux avoit un poignard, l'autre étoit sans armes : à moi ! dit le vaillant jeune homme que son ennemi frappoit sans le faire reculer. C'est Murville qu'on assassine ! s'écrie Dolerval. Et dans l'instant celui que nous croyons un voleur tombe sous mes coups.

Murville, quand le danger n'existe plus, Murville, qui perdoit beaucoup de sang, tombe en foiblesse. Nous bandons ses plaies, aussi bien que la profonde obscurité peut nous le permettre. Ensuite nous replaçons dans la voiture Juliette toujours évanouie. Alors de

ilie de *Varmont*,
ſſemens ſe font entendre
ous ; une voix bientôt nous
*dans les entrailles un feu
qu'on me ſecoure ; je dirai*
cherchons, je donne du
un homme qui ſe rouloit
ſſiere, & paroiſſoit tour-
ribles convulſions. Il veut
s un accès plus fort le ſai-
ouſſe que des cris confus.
loin, Dolerval trouvoit
, c'étoit le poſtillon de
de l'autre côté j'entendois
plaintes, des juremens,
nes, qui me prouvoient
d que je venois d'abattre
prêt à rendre le dernier
e ſituation, au milieu de
s en péril, devenoit em-
Heureuſement j'apperce-
des flambeaux que ſans
is apportoit. En effet, ce

ſont n
ne vien
voiture
femme
gnant qu
ſeur, no
miner à
ne s'en fuiv
freres & ſ
l'intention
Murville ſ
ment plus p
de quelle ſce
fort va la rendre
Quels éclairciſſ
elle va recevoir
Murville, le p
ge de ſes ſens : av
voix foible, de
doutes : arrache
maſque. On obé
noît celui que m



t nos gens qui viennent, mais ils
riennent pas seuls. Ils escortent une
ture qui nous amene.... Hélas! ma
ıme elle-même ! ma femme, crai-
nt qu'après avoir joint le ravis-
r, nous ne pussions pas le déter-
ıer à nous rendre sa proie, & qu'il
s'en suivît une rixe funeste entre ses
es & son époux, accouroit dans
:ention d'essayer sur l'esprit de
rvilie ses sollicitations apparem-
ıt plus puissantes. L'infortunée !
juelle scene horrible son mauvais
va la rendre le témoin & l'acteur!
els éclaircissemens plus horribles
va recevoir!

lurville, le premier, reprend l'usa-
le ses sens: avant tout, dit-il d'une
: foible, délivrez-moi de mes
tes : arrachez à ce brigand son
que. On obéit trop tôt; il recon-
celui que moi-même je frémis de

reconnoître. Cruel Varmont, il est donc vrai que tu m'immolois pour une femme? Que dis-je! Tu voulois immoler aussi ta maîtresse? Sa maîtresse! s'écrie l'homme qui m'avoit déjà parlé. Non, non: sa sœur! — Sa sœur! répete plusieurs fois Murville épouvanté: sa sœur! ... Ah! scélérat... tout s'explique... ce n'est pas pour la premiere fois que tu l'assassines! Et j'étois l'ami de ce monstre! Grand Dieu! Dieu juste, tu ne m'as pas assez puni!

Sa sœur! répete aussi mon Eléonore en versant des torrens de larmes: ah! s'il est le frere de Juliette, de qui suis-je donc la femme!

Sa sœur! répete encore Dolerval au désespoir: elle m'est à jamais ravie! Elle n'est pas libre! Sa sœur! Bovile, malheureux Bovile, vous avez donc perdu la mienne?

Vous êtes Bovile, me dit aussi-tôt le

e aîné de madame d'Etioles. Eh
ı ! cette femme si généreuse , si
le , si respectable , que j'ai tant of-
sée , dont j'ai cruellement aggravé
fortune & méconnu les vertus ,
: est donc à vous? Voilà donc votre
›use ? — Non, répond Emilie , qui
ıs ce moment revenoit à la vie ,
ı , répond-elle en montrant ma-
ne d'Etioles : la voilà son épouse.
Comment ! reprend Murville......
oui ! ma sœur...... Libre , enfin !....
vile.... vivant ! qui se croit veuf ! ...
ıi , je me rappelle ce que Doler-
...... Je comprends ; Monsieur se
uve le mari de deux femmes. A ces
›ts , il tend la main à madame d'E-
les , la regarde d'un air de compas-
n , & mêle ses larmes aux siennes.
Nous ne saurions cependant quitter
p tôt ce lieu d'horreur. Murville
›pose qu'on le reporte dans sa chaise

armont ;
r y ſoit mis à ſes
qu'un garde Var-
ıe l'on puiſſe le re-
lais la trop bonne
ıs que ſon exécrable
cette eſpece de délaiſ-
mande , ou plutôt elle
maintenant plus que ja-
rs ſont des ordres ; elle
Murville & Lafleur ſoient
fond de la berline , dont
occupe avec madame d'E-
ege de devant. Ainſi ſes deux
urs lui doivent encore le plai-
ureux & conſolant de pouvoir
ouveller les aſſurances de leur
ir. Ainſi mes deux malheu-
s épouſes , aſſiſes l'une auprès
'autre , ſe ſerrent , s'embraſſent,
peut-être adouciſſent leurs douleurs
les confondant. Ainſi l'exécrable
ſaſſin de celle que nous chériſſons

tous
poſte
cruel
impu
précatio
Qua
Murvil
ſur un
lés , nous
de cette l
chers ob
part : to
la ville , a
vaux.
Un hor
aller avert
vant au log
On examine
ville. Raſſur
homme , ſ
même de
homme ;

tous est seul jeté dans la chaise de poste, ensanglantée de ses mains cruelles, mais où sa rage désormais impuissante ne s'exhale plus qu'en imprécations.

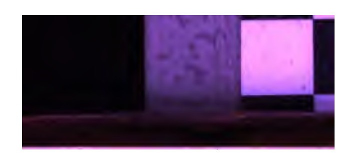
Quant au malheureux postillon de Murville, je fais charger son corps sur un cheval. Dolerval & moi désolés, nous nous tenons aux portieres de cette berline, où gémissent les plus chers objets de notre tendresse. On part : tout le triste cortege regagne la ville, au plus petit pas des chevaux.

Un homme s'étoit détaché pour aller avertir les gens de l'art; en arrivant au logis nous les y trouvons. On examine d'abord les plaies de Murville. Rassurez vous : ce vaillant jeune homme, si généreux, si noble au sein même de ses égaremens, ce jeune homme, corrigé par une leçon terri-



ble, nous ſera conſervé pour offrir à ſes pareils l'exemple d'un amendement que je crois entier. La balle ayant gliſſé ſur ſa poitrine, n'y a laiſſé qu'une légere meurtriſſure. Il a d'ailleurs, dans cette lutte inégale, déployé tant d'adreſſe, que ſon bras droit fut ſeulement frappé : encore il ſe trouve fort heureuſement que les deux bleſſures ne ſont pas profondes.

Mais, comment l'injuſte fortune a-t-elle également favoriſé ce ſcélérat de Varmont ! Le coup de piſtolet que ſon propre valet lui a tiré n'a fait, pour ainſi dire, qu'effleurer l'épaule ; & des trois coups d'épée dont j'ai terraſſé l'infâme, pas un n'eſt mortel. Les douleurs que Murville commence à reſſentir l'empêchent de fermer les yeux : & déjà ce Varmont peut dormir ! Je tremble que, pour le malheur & l'opprobre du genre humain, nous ne lui



lions ce monstre. J'aurois donc
a à me repentir de n'avoir pas dou-
mes coups !

Tout au contraire, l'infortuné La-
r, trop éclairé par les questions
nous étions obligés de lui faire,
par les douleurs plus atroces qu'il
entoit, a bientôt deviné ce que le
lecin nous avoit dit tout bas : *je*
sans doute empoisonné, crioit-il
; cesse. Enfin, comme les remedes
lui donnoient aucun soulagement,
que les convulsions devenoient plus
quentes & plus fortes, il a deman-
qu'Emilie, Dolerval & moi nous
ssions recevoir ses derniers aveux ;
voici, Dorothée, à-peu-près tout
que vous pouvez ignorer de ce qu'il
s a dit, mais dans des termes dont je
l'aie pas de vous rendre exactement
naïve grossiéreté.

; Lorsqu'à Brest j'amenai cette bar-



» que à mon maître, j'ignorois ce qu'il
» exécutoit à bord du *Centaure*. Le
» crime une fois commis, Varmont
» me déclara que si je le trahissois il
» avoueroit tout, mais qu'en même-
» temps il soutiendroit que j'étois son
» complice, & qu'il le soutiendroit
» jusqu'au dernier moment : bientôt
» il sut que sa victime respiroit, alors
» il me chargea d'aller achever ce
» qu'il appelloit *notre opération*. La
» crainte que le premier crime ne se
» découvrît, & que Varmont ne me
» conduisît après lui *sur la roue*, me
» détermina. Mais *je n'étois pas assez*
» *brave pour une action pareille*; *cepen-*
» *dant je fis accroire à mon maître que je*
» *m'étois bien acquitté de sa commission.*
« Varmont, qui sans doute méditoit
» déjà ma perte, me retint à son ser-
» vice, & moi, malheureux, j'y res-
» tai, parce que les menaces de ses

» poursuites m'effrayoient, & sur-
» tout, je le confesse, parce que j'espérois obtenir enfin tout l'or qu'il m'avoit promis pour ma récompense ; il continuoit *de m'amuser par de belles paroles*, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion favorable *de me mettre à l'ombre*. Enfin, dans les premiers jours de ce mois, il me dit qu'il vouloit forcer à se battre avec lui M. Murville qui, l'ayant insulté, refusoit de lui faire raison. Je ne puis l'obliger à cela dans Brest où il a beaucoup d'amis, poursuivit-il, & je me garderai bien d'y paroître ; *mais cours-y, toi, mon cher Lafleur*, & dès qu'il *aura le malheur* de sortir de cette ville, suis-le par-tout, & ne manque pas de m'écrire. *Pauvre diable*, *j'ai donné dans ce piege*. Mon maître est accouru, sur ma premiere lettre, dans

» les environs de Tours, où depuis
» quatre jours M. Murville ſe tenoit
» caché. Je ne ſavois encore pour-
» quoi; *mais c'étoit hier mon mauvais*
» *jour*. Dès le matin, je rendis
» compte à Varmont de ce que m'a-
» voit dit le poſtillon de M. Mur-
» ville, *avec qui je venois de boire*:
» que ſon maître eſpéroit retourner
» le ſoir même à ſa terre, *avec*
» *un petit camarade. Il faut l'atten-*
» *dre à ſon paſſage, s'écria-t-il avec*
» *beaucoup de ſatisfaction. En effet,*
» *nous allâmes, dès avant midi, faire*
» *ſentinelle où vous ſavez; & comme il*
» *faiſoit nuit noire, j'entendis le bruit*
» *d'une chaiſe de poſte, & je crus diſ-*
» *tinguer la voix de* Jams *qui excitoit*
» *ſes chevaux. Bon! me dit mon coquin*
» *de maître; mais toi, mon cher Lafleur,*
» *ajouta-t-il en tirant de ſa poche une fiole*
» d'eau-de-vie, *qu'il ſait que j'aime à la*

» *rage*,

» *rage, commence par boire un coup, » prends des forces, car j'aurai peut-être » besoin que tu m'aides. Moi, je me suis » dépêché d'avaler, & je n'ai dit qu'a- » près : mais, Monsieur, je n'ai pas » d'armes. C'est ce qu'il faut, poltron! » m'a-t-il répondu avec brutalité : vous » m'aviez trompé, gredin? Eh bien! » regarde-moi faire à présent, & ne » bronche pas, car je te brûle la cer- » velle. Aussi-tôt il s'est élancé sur la » route, & dès qu'il a pu reconnoître la » livrée de M. Murville, il a tiré pres- » qu'à bout-portant sur le pauvre Jams » qu'il a tué. Vous savez tout le reste.* »

Dorothée, il ne nous a pas fallu moins d'une heure pour recueillir cette déchirante confession, à chaque instant interrompue par les souffrances de l'infortuné qui la faisoit. Enfin, il a demandé mille fois pardon à sa maîtresse émue de terreur & de pitié.



Puis il a voulu qu'elle lui donnât sa bénédiction ; & bientôt après, trop heureux de voir arriver le terme de ses douleurs, il a rendu le dernier soupir.

Cependant, comment vous peindre l'admirable conduite de votre sœur dans tout le cours de cette nuit funeste ? Voyez notre Emilie s'inquiéter du long assoupissement de son assassin, ne nous quitter que pour aller vous apprendre une partie de ses nouveaux malheurs ; revoler au chevet de Varmont qu'elle appelle son frere, mais qui ne l'entend pas ; courir à celui de Murville que ses tendres soins étonnent & consolent ; tâcher de rendre quelque courage à Dolerval au désespoir ; me fortifier moi-même contre la fortune si cruelle ; mêler ses pleurs aux pleurs de madame d'Etioles ; hélas ! & gémir sur le lit de mort de l'infortuné complice de Varmont.

Mais, d'un autre côté, pénétrez-vous du triomphe dont jouissent, au sein même de l'infortune, ses vertus si long-temps persécutées, son innocence si tard reçonnue. Représentez-vous ma chere Eléonore peut-être moins accablée de ses peines que des peines de son amie; & Dolerval se reprochant avec amertume l'injuste jalousie qu'il a pu nourrir, les soupçons outrageans qu'il fut tenté de concevoir; & Murville toujours plus convaincu de ses torts, plus repentant de sa conduite passée, plus désolé de n'avoir pas mérité l'estime de cette femme adorable! Oui, comme tu le disois bien, Dolerval, s'écrie-t-il, adorable!

Tâchez sur-tout de vous imaginer à quel point m'enchante & me désespere la vue de ces deux femmes, sinon également idolâtrées, du moins également accomplies. Tâchez de

[redacted]

vous peindre tout ce que les différens tableaux qui frappent mes yeux ont pour moi d'horreurs & de charmes !

DU MÊME A LA MÊME.

Toujours du 12 décembre, 5 heures du soir.

PLEUREZ : vous n'avez plus de frere. Félicitez-vous : la terre est délivrée d'un monstre.

Midi venoit de sonner ; elle ne quittoit plus le chevet de son lit ; elle attendoit impatiemment la fin du pénible sommeil dont il paroissoit accablé. Le voilà qui, se réveillant, porte sur sa sœur un farouche regard ; il la reconnoît, & furieux s'élance vers elle. La chere enfant jette un cri de terreur & fuit. Soudain je me précipite & j'arrête le barbare :

il étoit temps ! encore une seconde, il alloit la saisir : c'en étoit fait d'Emilie ! Cependant l'ardente fievre commence aussi-tôt & lui donne des forces prodigieuses : j'allois succomber, s'ils n'étoient accourus tous ensemble à mon secours. Ce tigre altéré de sang tourne alors sa fureur contre lui-même. Il se roule par terre, il se déchire, il met en pieces les appareils qui couvrent ses plaies. On veut d'abord l'en empêcher. Je m'écrie : non ; laissez ses destins s'accomplir ; ne vaut-il pas mieux qu'il meure ici que sur la place publique ? ses forfaits n'ont-ils pas assez désolé sa famille ? voulez-vous que, par un effet de nos affreux préjugés (1), il aille

(1) *Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.*

Cette belle maxime est désormais consacrée par un bon décret & par un grand exemple.

dégoûtante. Laissez, laissez
exécuter l'arrêt du ſort venge
n'y a que Varmont lui-mêm
puiſſe dignement ſe charger d
plice de Varmont.

Dorothée, je vous reſpecte tro
vous rapporter les horreurs
bouche impure a vômies. Je ne
affligerai point du récit de ce
continuels qui l'environnoien
ſpectres les plus épouvantabl
ne vous dirai point dans quel a
délire il a paſſé les cinq der
heures de ſon effrayante agonie.
ſoyez sûre que cet enfer, auque

de mourir en reniant sa famille, sa patrie & son Dieu.

Du moins sa sœur n'étoit pas là pour lui fermer les yeux. Tendre & crédule Emilie, elle espéroit encore dans les bontés du ciel. Elle demandoit à tout le monde un confesseur pour son frere, & comme personne ne couroit assez vîte au gré de ses desirs, elle-même, en ces momens de trouble, s'est échappée, dans l'intention de ramener un consolateur à Varmont. Misérable enfant, elle a couru chercher au dehors un nouveau sujet d'affliction!

[redacted]

EMILIE DE VARMONT
A DOROTHÉE.

Tours, 16 décembre 1782.

Après tant d'éclairciſſemens funeſtes, après un ſi terrible éclat, ma ſœur, il ne convenoit pas que Dolerval & Bovile reſtaſſent plus de vingt-quatre heures dans les lieux où gémiſſent la malheureuſe Eléonore & la triſte Emilie. Depuis trois jours ils ſont partis enſemble; ils ſont allés porter ſur les mers leurs chagrins & leurs eſpérances. Oui, leurs eſpérances. Oui, Dorothée; les adieux que nous a laiſſés Bovile ont relevé mon courage preſqu'abattu.

Le gouvernement qui peſe ſur mon pays ne peut long-temps ſe ſoutenir encore, a t-il dit; un régime de fer

& de boue déshonore le peuple qu'il opprime & commence à lasser son étonnante patience. Cependant ses ennemis, frappés d'un esprit de vertige non moins inconcevable, au lieu d'alléger le joug, l'appesantissent chaque jour. Bientôt la mesure est comblée : bientôt il faut que ma patrie périsse, ou se régenere. Ah ! je veux espérer que le Dieu protecteur de la France, veillant toujours sur elle, la soutiendra dans les convulsions de cette crise, redoutable sans doute, mais qui seule, après quelques momens d'angoisse, peut lui rendre tout l'éclat de sa premiere jeunesse avec une vigueur désormais inaltérable, & la replacer au premier rang entre les nations. Alors on verra subitement tomber une foule de préjugés, anciens & petits, comme l'ignorance

& la ſuperſtition qui les firent naître. Alors, s'écria-t-il en me ſerrant la main, votre chere Dorothée ne gémira plus, car les cloîtres ouverts ſeront forcés de laiſſer échapper leurs victimes; alors, ce pauvre M. Sévin, maintenant ſi malheureux, pourra trouver quelque conſolation ſur la terre, car le célibat pourſuivi juſqu'au ſein de l'égliſe ne dévorera plus des générations entieres. Alors ſur-tout, continua-t-il en ſe jettant aux genoux de madame d'Etioles, on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en ſéparation pourſuivies avec un ſi grand ſcandale, obtenues au prix de tant de honte, & dont l'effet unique eſt de condamner des jeunes gens ſéparés mais non déſunis, à ſe traîner, juſques dans leur tombe, entre les maux du célibat ou

les crimes de l'adultere. Alors se trouveront véritablement détruites ces unions si mal nommées de *convenance*, ces mariages que contractoient si subitement des jeunes gens trompés, qui, ne s'étant mutuellement informés que de ce qu'ils possédoient de richesses, croyoient assez se connoître, & souvent ne pouvoient plus que se détester lorsqu'en effet ils se connoissoient bien. Alors on verra s'empresser à devenir époux & peres de famille d'autres hommes non moins malheureux qui, sans cesse effrayés de l'exemple des mariages présens, n'osant risquer de prendre une femme qui dût être éternellement la leur, faisoient tôt ou tard métier de séduire la femme d'autrui. Combien de loix cependant pourront valoir à ce grand empire la prompte régénération de ces mœurs, à des millions d'indivi-

vorce, le divorce dont l'effe
tain eſt d'empêcher qu'il dev
jamais néceſſaire d'y recourir,
vorce qui, préſentant ſans ceſſe
cun des époux un frein ſalu
leur impoſe l'étroite obligatic
continuer dans le mariage ce
tuels égards, ces attentions déli
ces tendres ſoins, ces empreſſe
flatteurs dont leur amour naq
pourra chaque jour s'accroître..
tôt qu'elle ſera proclamée,
loi bienfaiſante, mille époux
ront leurs chaînes journelleme
roſées de larmes, leurs chaînes

sirée ; Dolerval obtiendra celle qu'il aime ; & Bovile , l'heureux Bovile retrouvera son Eléonore.

Telles ont été ses dernieres paroles, que notre crédule tendresse a recueillies sans effort, & qu'elle aime à se rappeller.

Cependant cet espoir trop éloigné ne soutient pas assez mon amie contre ses regrets ; hélas ! & le dirois-je si l'infortunée ne le disoit sans cesse, contre ses remords. Je la vois , quoi que je puisse faire , tomber dans une profonde tristesse dont je redoute les suites pour elle autant que pour l'innocente créature qu'elle est désespérée de porter dans son sein.

Encore si le spectacle de son affliction me poursuivoit seule ! mais un autre spectacle , non moins pénible , quoiqu'il n'ait qu'une fois affligé mes regards , me tourmente sans



relâche de ſon déchirant ſouvenir. Ah plains moi. Plains-moi.

De la même a la même.

Tours, le 4 Janvier 1782.

Il y a ſix jours que j'ai reçu ta lettre, ma chere Dorothée : c'eſt le vif chagrin qu'elle m'a cauſée qui m'a juſqu'aujourd'hui privée de la conſolation d'y répondre. Malgré les torts de madame de Varmont, j'ai dû pleurer ſa mort prématurée : j'ai dû pleurer ma mere. Comme toi, je ne doute pas que ce ne ſoit la nouvelle des forfaits de ſon fils, trop tôt répandue par la voix publique, qui l'ait avant le temps précipitée dans ſon tombeau. Combien elle aura ſouffert dans ſes derniers momens ! O ! mon Dieu, Dieu de juſtice & de bonté

ſes douleurs ont trop expié ſes fautes ; & pardonnez-lui comme je lui pardonne.

Tu me dis, ma ſœur, que rien ne m'empêche plus de venir dans ta ſolitude recevoir & prodiguer les conſolations qui nous ſont mutuellement néceſſaires. Permets pourtant que je differe : l'infortunée d'Etioles a beſoin de moi. Je dois la ſuivre dans le village où bientôt elle va cacher la fin de ſa groſſeſſe & ſes couches ; enſuite, & c'eſt en ſon nom que je te le promets, nous irons nous réfugier dans ton couvent. M. Murville, déjà remis de ſes bleſſures, eſt maintenant à Breſt : cependant il a fait eſpérer à ſa ſœur qu'il l'accompagneroit juſqu'à Paris, lorſqu'elle iroit s'y établir avec moi près de ma chere Dorothée. J'ai déjà pris tous mes arrangemens en conſé-

quence, ma ſœur ; car je te connois: tu n'exigeras point qu'au moment de ſa plus grande détreſſe j'abandonne mon amie.

Quant au ſujet d'affliction dont tu m'accuſes de vouloir te faire un ſecret, Dorothée, je vais te l'apprendre. Je vais te rapporter de longs détails que, dans les premiers momens d'une agitation plus cruelle, j'avois heureuſement preſque tous oubliés ; mais que depuis, par l'effet de je ne ſais quel propenſion fatale qui me force à m'en occuper ſans ceſſe, je ne me ſuis que trop bien rappellés.

Ma chere Dorothée, il avoit dans un accès de ſa fievre ardente, il avoit encore eſſayé d'immoler ſa ſœur; il ſe débattoit vainement dans les angoiſſes d'un effrayant délire ; je n'attendois plus rien pour lui que de

la miséricorde d'un Dieu très-clément. Je croyois que les consolations toutes puissantes de la religion dissiperoient l'affreuse aliénation de son esprit. Depuis midi je demandois un confesseur qui n'arrivoit pas. Enfin, dans un de ces momens terribles où les fureurs de ce malheureux occupent tout le monde, je m'échappe. Ce n'est pas dans cette ville de Tours, où je ne connois personne, que je vais demander un prêtre: Non, je cours au village voisin; bien persuadée que le curé de Saint-Cyr ne me refusera pas ses secours.

En moins de rien j'arrive au presbytere. C'est Roussel, cet ancien domestique de madame d'Etioles, qui m'ouvre la porte, & me demande d'un air étonné ce que je veux. — Parler à M. Sévin, lui dis-je. — A M. Sévin, Mademoiselle! — Mais



oui. — A M. Sévin ! Mademoiſelle en eſt-elle bien sûre ? — Eh, bonne queſtion ! m'écriai-je. En même-temps je pouſſe un peu le domeſtique & j'entre. — Allons, Mademoiſelle ! je ne ſuis pas fait pour employer la force contre vous ! Voyez dans le jardin.

J'y cours : M. Sévin ! venez vîte ! — Bon ! s'écrie-t-il : eſt-ce qu'elle eſt là ? — De qui me parlez-vous ? — Eh ! mais, d'elle apparemment ! Eh de qui parlerois-je ? — Nous ne nous entendons pas ! C'eſt auprès d'un malade que je vous prie de venir, pour lui rendre les derniers devoirs. — Ah, n'eſt-ce que cela ? s'écrie-t-il, en retournant ſur ſes pas. — Mais c'eſt un de mes parens qui ſe meurt. — Eh bien donc, rien ne preſſe. Au reſte que venez-vous m'entretenir de mort : ne parlons que de mariage —



Mais mon.... — Je ne peux pas, belle dame ! Elle n'a qu'à venir pendant que je suis dehors ! jugez. — Mon oncle !

A ce mot il se retourne, & l'air dont il me regarde me confirme une triste vérité que, dans le trouble extrême où j'étois, je ne pouvois pas plutôt appercevoir.

Oui, dit-il avec une grande douceur ; c'est ainsi qu'elle m'appelloit ! Vous la connoissez donc ? — Mon cher oncle !

Et dans ce premier mouvement de surprise & de compassion, je fais un geste pour lui prendre la main. Ne touchez pas ! s'écrie-t-il en la retirant, ne touchez pas.... Elle l'a baisée, ma main ! Et tenez : voyez-vous la place ?.... O ! douce amie ! bien-aimée ! C'est ici qu'elle a laissé tomber une larme.... Mes levres aussi-

[redacted]

tôt l'ont recueillie ; & je l'ai ſentie ſur mon cœur.... Prenez-donc garde! Vous allez donner du pied contre ce chevre-feuille ! J'aimerois mieux qu'on me marchât ſur le corps. C'eſt elle qui l'a paliſſé ! Auſſi j'en ai grand ſoin. Les autres réſiſtent fort bien aux hyvers ; mais celui-ci doit être infiniment tendre , & pour plus de sûreté, je l'empaille.... Oui, venez par ici : ces fleurs que voilà, je les ai rentrées dans cette eſpece de ſerre, parce qu'il faut que je les conſerve juſqu'à la fin de ma vie : imaginez qu'elle les a cent fois arroſées. Croyez-vous qu'elle ne ſera pas, quand elle reviendra, charmée de retrouver tout cela dans le meilleur état poſſible ?

Dorothée, tandis qu'il me parloit ainſi, je n'étois pas tranquille. Je me rapprochois peu-à-peu du preſbytere.

Vous vous éloignez de ce bosquet, me dit-il, vous faites bien : l'amour n'est là qu'un Dieu terrible. C'est-là qu'une jalousie bien injuste a déchiré mon cœur ; c'est-là qu'a commencé ma maladie. Quelle maladie, mon Dieu ! J'en ai pensé mourir ! J'en serois mort sans Dolerval. Je m'étois mis en tête qu'elle me le préféroit ! Je ne sentois pas qu'elle ne pouvoit me laisser voir sa tendresse que lorsqu'on marieroit les prêtres. C'étoit moi qu'elle aimoit & non pas Dolerval ! Il me l'a dit lui-même, le cher ami. Comment donc ! il a mieux fait, un jour.... j'étois prêt à m'en aller dans l'autre monde ce jour-là ; je ne pouvois ni manger, ni dormir ; méchant d'ailleurs ! grondant sans cesse ! frappant à propos de rien le tiers & le quart ! Eh bien, madame, voilà qu'il arrive, le cher

[redacted]

ami ! voilà qu'il m'amene de Paris un gros Monſieur de bonne mine & de bonne humeur ! brave homme encore ! qui n'avoit pas peur de moi ! & ſavant ! Il parloit latin comme moi-même ! madame, ce galant homme, c'étoit le pere de la douce amie ! Ne vous chagrinez pas, me dit-il enfin : elle vous aime, elle revient demain ! Demain on marie les prêtres !

Je me trouvois alors dans la cour, ma ſœur, & je me hâtois de gagner la porte : un moment, dit-il, entrez dans la maiſon. Je n'en voulois rien faire, il me retient par le bras. Auſſitôt Rouſſel m'avertit tout bas de ne lui point réſiſter, & m'aſſure qu'il ne me fera pas le moindre mal. Sur le champ je cede à ſes inſtances. A peine nous mettons le pied dans la ſalle à manger, qu'une nuée d'oiſeaux s'abat ſur nous ; pluſieurs à l'envi

répetent : *Juliette*, *Juliette*. Et bientôt l'un d'entre eux prononce très-distinctement : *vient demain.* Oui, dit mon malheureux oncle, en faisant un saut de joie, oui ! parce que c'est demain qu'on marie les prêtres ! Je l'attendois aujourd'hui cependant, poursuit-il en me montrant le couvert mis ; mais je me suis trompé. C'est demain ! c'est demain qu'on marie les prêtres !.. En attendant qu'elle paroisse, venez l'entendre.

A ces mots il me mene dans la piece voisine, s'assied près du piano, prend sa basse, prélude & veut me persuader qu'une femme chante & qu'il l'accompagne. Bientôt son instrument échappe à sa main tremblante. Il écoute dans un recueillement profond. Il écoute ! il écoute ! Enfin il tombe à genoux : douce amie ! bien-aimée ! fille enchanteresse ! ame de



ma vie ! viens donc ! ne tarde plus ! Viens demain ; c'est demain qu'on marie les prêtres.

Et moi, ma sœur, témoin de ses transports insensés, je ne puis retenir les pleurs qui me suffoquent. Je ne puis retenir cette exclamation, sans doute indiscrette : pauvre M. Sévin !

Ne me plaignez pas, s'écrie-t-il, je suis le plus heureux des hommes. Je l'ai de la sorte entendue toute la journée ! Toute la nuit, je croirai la voir ! Mais c'est demain que réellement je la verrai ! Mais c'est demain qu'elle arrive, parce que c'est demain qu'on marie les prêtres.... Allez, maintenant, allez. Vous attendriez trop long-temps : elle ne chantera pas avant deux bonnes heures. Vous entendez qu'autrement elle *s'abymeroit* la poitrine.... Et si tu mourois, Juliette ! si tu mourois ! le



monde entier, l'univers que tu charmes, aussi-tôt s'anéantiroit.

Enfin nous étions à la porte, & vraiment j'étois pressée de me dérober à ce spectacle à-la-fois trop douloureux & trop attendrissant. Ah! puisque vous la connoissez, me dit-il, tâchez de la joindre ce soir. Parlez-lui de celui qui l'adore : dites-lui bien que j'ai soigneusement conservé tous ses plus doux souvenirs, que je brûle pour elle, que je l'attends avec l'impatience d'un amant. Ah! qu'elle vienne, la douce amie! Qu'elle vienne demain! C'est demain qu'on marie les prêtres!

O Dorothée, ma chere Dorothée, voilà donc ce que c'est que la raison humaine! Hélas voilà donc le fruit de mes imprudences! Insensée! dans quels lieux suis-je venue chercher un asyle contre les passions!

Par-tout où je me suis montrée j'ai porté le désordre ! De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que des malheureux ! des malheureux que j'ai faits ! pauvre M. Sévin !... Et ce jeune homme ! ce jeune homme est-il donc moins à plaindre ? M'adore-t-il moins? Ne sommes-nous pas séparés de même ? Puis-je davantage être à lui ? .... Dolerval, ma sœur, Dolerval est-il moins à plaindre ? Oui sans doute ! car il est ai.... Dieu ! qu'allois-je écrire ? Quelles pensées me poursuivent ? Presque sous les yeux d'un époux ! presque sur le tombeau d'une mere ! Ah ! misérable Emilie.



DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 9 Janvier 1783.

Oui, chere & généreuſe Emilie; viens un jour conſoler ta ſœur; viens, mais commence par ſauver ton amie. Dis-lui pourtant, à cette intéreſſante madame d'Etioles, dis-lui d'avance qu'à la maniere dont je ſaurai l'accueillir elle verra ſi je ne ſuis pas la digne ſœur d'Emilie.

Tiens cependant: verſe encore des larmes, des larmes ameres. Lis cette lettre écrite toute entiere de la main de madame de Varmont; on ne l'a trouvée qu'à l'ouverture de ſon teſtament. Lis; tu vas frémir; mais du moins tu verras que notre mere, en mourant par un crime, avoit peut-être mérité que ſes filles puſſent venir lui fermer les yeux.

Adieu, chere Emilie, pardonne cette courte lettre au chagrin que me cauſe celle que je t'envoie. Adieu.

MADAME DE VARMONT
A SES FILLES.

Paris, le 23 décembre 1732.

Dans quel abyme je me trouve perdue, juſte ciel! un coup de foudre y jette ſa lumiere ſubite, affreuſe, épouvantable. Je vois preſque à mes côtés gémir, ſous des habits de deuil, cette enfant que ſa mere enterra vivante; & plus loin, ... ſeulement à quelques pas: un monſtre! .... né de moi! .... Mon fils, mon digne fils! boit le ſang de ſa plus jeune ſœur! Mes yeux ont vu.... trop tard! & vont ſe refermer à jamais.

Vous, cependant, que j'ai ſi cruel-



lement immolées, vous, mes filles, qui n'avez dû jusqu'à présent respirer que pour me haïr, apprenez enfin que peut-être vous devez me plaindre.

Moi aussi, des parens barbares m'ont sacrifiée ! & plus inhumainement peut-être, au lit de l'hymen, que vous, Dorothée, aux autels de la religion. Une passion, déjà brûlante en sa naissance, dévoroit mon cœur. On m'amene ce M. de Varmont. Eh! qu'importent à mon adolescence avide des seuls plaisirs que rechèrche la nature en sa simplicité grossiere, qu'importent les talens, les blessures & les victoires d'un grand homme ? Ce n'est ni le plus expérimenté, ni le plus brave, ni le plus fameux que je vous demande. Le plus jeune & le plus ardent, voilà pour moi le plus aimable ; & déjà mon choix est fait : vous n'avez qu'à le confirmer. Malheureuse ! on



ne m'écoute point : on m'arrache l'objet de mes vives tendresses ! Esclave, on me jette dans les bras de cet inconnu ! De quel effroi je suis saisie, dès que je peux connoître dans toute leur étendue les devoirs qu'on vient de m'imposer. Ces liens dont je suis garottée, ils sont indissolubles ! Je dois, sans ressource & sans relâche, traîner jusqu'au tombeau ma chaîne abhorrée.

Le désespoir s'empara de mon ame, de cette ame impétueuse dans sa haine comme dans son amour. Ecoutez, mes filles, & rougissez de ma honte ; & frémissez de l'excès du malheur qui m'arrache un aveu pareil : mon sexe, toujours opprimé, n'a qu'un moyen de vengeance, mais prompt, facile & sûr. Je me hâtai de l'employer. Qu'elle soit donc moins étonnée, la pauvre Emilie ! Elle &

son assassin n'eurent pas le même pere. Cet atroce jeune homme n'appartenoit qu'à madame de Varmont. Il ne fut ni l'enfant de l'hymen, ni l'enfant de l'amour, mais le fruit prémédité de l'adultere &,.. ma main tremble !.. &... je l'écrirai néanmoins ! & de la prostitution.

Ce n'est pas tout, je n'avois point commis de tels excès pour les cacher à celui qui ne devoit pas s'en consoler; j'en attendois même quelque fruit : j'espérois que nos nœuds alloient être aussi-tôt brisés. Il en arriva tout autrement. Je n'obtins de mon stoïque mari que les persécutions d'une jalousie plus tyrannique. Le prétendu héros fut assez lâche pour tourmenter encore de son odieux amour une épouse froidement infidelle, & que son opprobre sembloit énorgueillir. Malgré mes larmes, il me donna, *dans ses* tendres fureurs, deux en-

[redacted]

ſans.... O vous, mes filles, pardon je vous déteſtai, parce qu'aſſurément vous me veniez de lui.

Cependant je réſervois à mon fils mes fatales tendreſſes. Je l'élevois dans la haine de ſes ſœurs. Je me plaiſois à ne lui montrer dans les enfans de ſon pere que les importuns cohéritiers d'un ſuperbe héritage, que des intrus faits pour lui ravir un jour la plus grande partie de ces immenſes richeſſes, unique & foible dédommagement des tourmens que ſa mere enduroit à cauſe de lui. Le farouche jeune homme! comme il a profité de ſon éducation coupable! Qu'il a payé d'un digne prix mes leçons dénaturées!

Eh bien! quoique ſes crimes, dont un récit peu fidele m'aura ſans doute atténué les horreurs, m'aient glacée d'épouvante, ſon cruel eſprit me

possede ! Son ame, insensible au cri du sang, est passée toute entiere en moi. Le barbare, alors même qu'il n'est plus, conseille encore des attentats contre la nature. Ce sont ses fureurs qui m'entraînent ! C'est par un autre forfait que sa mere le va suivre dans la tombe exécrée où ses forfaits l'ont mis !

Adieu, mes filles, ... Les pistolets de votre pere sont là, sur ma table. Je les ai chargés sans frémir; sans frémir je m'en servirai. Je n'irai pas, laissant le soin de ma destruction aux douleurs d'un poison lent, m'exposer aux terribles secours de l'art; & foible victime, disputer quelques heures au trépas. Non; qu'un coup prompt, unique, sans remede, tranche mes destinées; & qu'au moins ces guerriers si vains de leur courage apprennent



qu'une femme aussi peut atteindre à leurs sublimes vertus.

Personne pourtant ne me soutiendra dans le trouble inséparable de ces derniers momens ! Pas un mot consolant ne pourra m'être adressé ! Aucun de mes enfans ne fermera mes yeux !... Tes enfans ? malheureuse ! jamais tu n'en eus qu'un ! C'est celui-là qui t'attend ! qui t'appelle ! qui te presse !... qui te dira, cruelle, qui te dira laquelle de tes filles est la plus charmante ? & laquelle tu rendis la plus infortunée ? .... Hélas ! je ne serai plus quand elles recevront ce monument de mes inutiles remords. Je n'ai vécu que pour leur malheur : & le genre même de mon trépas va peut-être leur coûter encore des pleurs ameres.... Mais quelles dangereuses pensées me poursuivent & m'arrêtent



Un moment de foibleſſe pourroit me ſaiſir ! Hâtons, hâtons le départ ; il eſt trop néceſſaire. Emilie, Dorothée, adieu ! adieu, mes filles ! .... Et toi, Varmont, reçois ta mere.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

AU LECTEUR.

QUAND l'assemblée nationale aura décrété LE MARIAGE DES PRÊTRES & le DIVORCE, il me sera permis de vous donner, dans une très-courte brochure que vous appellerez un supplément, si bon vous semble, les détails peut-être intéressans d'un triple mariage : celui de Bovile & d'Eléonore, celui de Do-lerval & d'Emilie, celui de M. Sévi &...... Je vous le dirai ; je vous dir quelle femme, assez charmante pour re-sembler beaucoup à sa Juliette, a rendre au bon curé la raison & le heur.





